


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

JEAN ROSIER

ROSE D'AMOUR

CLAUDE ET JULIETTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

JEAN ROSIER

ROSE D'AMOUR

CLAUDE ET JULIETTE

TROIS NOUVELLES

PAR ALFRED ASSOLLANT

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1862

JEAN ROSIER

JEAN ROSIER.

I

Origine et premiers exploits de Jean Rosier, fusilier de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible. Jean Rosier prend Amsterdam. Tête-à-tête de Jean Rosier et de Souwarow à Novi.

J'ai lu, comme tout le monde, et relu l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il y manque bien des choses. Pour expliquer l'administration de Napoléon, son gouvernement, ses plans de campagne et ses batailles, M. Thiers est admirable et sans égal. On voit bien, dans son récit, que Napoléon fut vainqueur à Ma-

rengo et Moreau à Hohenlinden, qu'on fit la paix à Lunéville et à Amiens, qu'on se brouilla de nouveau avec les Anglais au sujet de Malte, qu'on assembla cent cinquante mille hommes au camp de Boulogne, que les Autrichiens eurent la bêtise de détourner sur eux l'orage et se firent prendre à Ulm et battre à Austerlitz, que les Prussiens suivirent leur exemple à Iéna, que les Russes se firent hacher à Friedland, qu'on mit un pied en Pologne et l'autre en Espagne, qu'on exaspéra les Allemands, qu'on fut battu à Leipsick, qu'on revint à Paris, qu'on partit pour l'île d'Elbe, pour Waterloo, pour Sainte-Hélène; mais quand le récit de toutes ces belles choses sera fini (et il touche à sa fin, nous sommes déjà à la veille de Waterloo), si nous demandons ce qu'ont pensé nos pères pendant cette longue et rude épopée, M. Thiers nous répondra que ce n'est pas son affaire; qu'il a compté les conscrits, les canons, les fusils, les sabres; qu'il a vérifié dans les archives les comptes des fournisseurs, débrouillé les intrigues des diplomates, énuméré les mil-

lions et semé le long de son récit des réflexions morales sur la nécessité de mettre un frein à ses désirs et de ne pas épuiser la fortune; le reste est pure légende, que le grand-père, assis au coin de la vaste cheminée, raconte à ses petits-enfants.

Pour moi, c'est la légende qui m'intéresse, non celle de Napoléon lui-même, mais celle de l'ouvrier, du paysan, du soldat, du bourgeois, de tous ceux qui ont payé de leur sang et de leur argent la gloire dont se couvrait le grand homme. Peut-être cette histoire-là, qu'on n'a pas encore faite, et qui se fera sans doute un jour, vaudra-t-elle bien la première. J'ai perdu l'été dernier un de mes amis, presque centenaire, homme sincère, philosophe rare, dont les récits étaient un excellent commentaire de la grande histoire de M. Thiers.

C'était un vieux paysan qui s'appelait Jean Rosier, et que ses voisins avaient surnommé l'Égyptien, parce qu'il avait fait la guerre en Égypte. A dire vrai, on aurait pu tout aussi bien l'appeler le Hollandais, ou l'Italien, ou le

Russe, car il avait fait la guerre un peu partout, et sa peau avait plus de cicatrices qu'une écumoire n'a de trous. Comme il m'avait vu naître et qu'il savait des millions d'histoires, je le considérais comme l'un des hommes les plus savants et les plus prodigieux qui eussent jamais vécu sous le soleil. La vérité est qu'il ne savait pas lire et qu'il le regrettait beaucoup. Sa fortune, suivant lui, n'avait tenu qu'à ce fil; et en effet, à voir de quelle pâte la Providence avait fait la plupart des rois, il n'est pas douteux que mon ami Jean Rosier ne leur eût fait beaucoup d'honneur en s'engageant dans leur bande comme Bernadotte et tant d'autres; car pour l'esprit, grâce au ciel, il n'enviait rien à personne, et pour le cœur Alexandre et César réunis n'en avaient pas davantage. Quoi qu'il en soit, tout maçon qu'il était (car il a gâché le mortier jusqu'à son dernier jour), le maire et le curé se faisaient honneur de lui donner la main, et pour moi je ne le quittais guère.

Un soir, nous étions assis tous deux sur un

banc devant sa porte, et je le priai, comme à l'ordinaire, de me raconter ses batailles :

« Laquelle veux-tu ? me dit-il. Jemmapes ou Austerlitz ?

— Non. Je veux une bataille où tu aies été battu.

— C'est difficile, dit Rosier en retroussant sa vieille moustache, mais enfin il y en a. Veux-tu celle de Novi ?

— Va pour celle-là.

— Avant tout, il faut que tu saches qu'à ton âge je n'étais pas un blanc-bec comme toi, qui as des bas et des souliers, et qui vas au collége matin et soir. A quinze ans je savais mener les bœufs au labour, et tenir la charrue, et ensemencer, et faucher, et moissonner ; je marchais comme aujourd'hui sur la bonne semelle de peau dans laquelle ma mère m'a cousu en me mettant au monde, et pour le vent, la gelée, la pluie et la grêle, je m'en *moquais* parfaitement ; tu entends bien ce que je veux dire.

Mon père, qui avait six enfants et quatre ou cinq arpents de terre avec la petite maison

où tu me vois, m'envoya à Lyon pour apprendre le métier de maçon. En ce temps-là, on n'avait pas inventé la diligence, et je partis un matin avec six livres de pain derrière le dos, neuf sous et une paire de sabots neufs que je devais chausser les dimanches, car tu penses bien que ni mon père ni moi nous n'étions assez fous pour prendre des sabots hors de l'église. Jamais aucun Rosier n'a mangé son blé en herbe.

Je demeurai trois ans à Lyon, j'appris mon métier, j'amassai quinze cents francs d'économie, et je vins retrouver mon père, juste au moment où la grande guerre allait éclater. Ah! mon enfant, celui qui n'a pas vu la France en ce temps-là, n'a rien vu. Les jeunes gens allaient à l'armée comme ils vont aujourd'hui au bal. Nous avions si longtemps plié le dos et courbé les épaules devant les seigneurs, que lorsqu'on nous dit en 89 : *Relevez-vous!* nous sautâmes de joie, nous criâmes, nous prîmes des fusils, nous fîmes des assemblées, nous parlâmes de tyrans et de liberté comme si nous n'avions fait

que cela depuis deux mille ans. Et quand on nous dit que les Prussiens et les Autrichiens venaient en France pour nous rendre la corvée, la dîme et les seigneurs, vois-tu, ce fut comme si le village tout entier avait pris feu. Mon frère et moi nous partîmes. On nous donna de mauvais fusils, qui rataient cinq fois sur six, et de bonnes baïonnettes qui ne rataient pas, elles, et je te garantis que la mienne a duré longtemps et a fait un bon service.

Comme tu penses bien, la patrie n'était pas plus riche que nous, et n'avait pas des masses de souliers à nous offrir. Pour ceux qui aimaient à manger, c'était bien pire encore. Souvent la distribution de pain se faisait tous les trois jours, et le matin de la bataille de Jemmapes, Dumouriez, qui était un vieux farceur, mais qui n'avait pas plus froid aux yeux qu'un autre, quoiqu'il ait trahi comme un chien, nous dit en se serrant le ventre avec son écharpe de général :

« En avant, camarades, et vite! nous déjeunerons à Mons. »

Il faut te dire que Mons était de l'autre côté des Autrichiens, et qu'on devait pour déjeuner passer tout au travers. Ma foi, il n'avait pas menti, nous passâmes et nous déjeunâmes, ceux du moins qui n'avaient pas la tête emportée par un boulet, comme mon frère.

Plus tard, je fis la campagne de Hollande. C'est là qu'il faisait bon d'avoir appris à marcher pieds nus dans la neige. J'ai vu, comme je te vois, mon colonel chaussé de deux bouchons de paille, entrer dans Amsterdam à la tête du régiment, par un froid qui fendait les pierres et gelait le vin, et attendre pendant cinq heures sur la place que les gros *mynheers* du pays lui offrissent un logement. Il est vrai que le soir nous soupâmes comme des dieux, et que nous mangeâmes de la choucroute comme on ne t'en fera jamais à Paris. Et ce n'est rien encore que la choucroute, quand je pense à la servante du *mynheer* qui me tenait compagnie à table. Une belle Frisonne de dix-huit ans, grosse comme une barrique, pesante comme un cent de fromages, et douce comme un agneau. Voilà une

fille qui m'a regretté! Et, pour être juste, je l'ai bien regrettée aussi. »

Ici je l'interrompis :

« Et la bataille de Novi, où tu as été battu à plate couture, à ce qu'il paraît?

— Patience, dit Jean Rosier en allumant sa pipe avec gravité, patience, mon enfant; si Souwarow m'a rossé, je l'ai bien rossé aussi, et je te réponds qu'à la fin de la bataille les Russes avaient bien autant envie de chanter *de Profundis* que de chanter victoire.

Pour lors, ce jour-là, j'étais donc à l'armée d'Italie avec mon régiment. Il faut te dire qu'entre-temps j'avais vu Arcole et Rivoli, j'avais pris Mantoue et tenu garnison dans Vérone, où je fus assez heureux pour plaire à une jolie fille, ce qui me sauva la vie, car, comme dit M. le curé, la vertu est toujours récompensée; à preuve que j'étais dans sa chambre avec elle et que je lui racontais des histoires, quand tout à coup j'entends sonner les cloches et tirer des coups de fusil. Je veux sortir; ma particulière se jette au-devant de moi, me supplie de rester, me re-

tient, et finalement me sauve la vie jusqu'à ce que je vois passer dans la rue une patrouille de camarades ; alors je ne fais ni une ni deux, je saute dans la rue, je vais les rejoindre, et je donne aux brigands qui voulaient nous assassiner une leçon telle qu'ils n'y sont pas revenus. Ah! les coquins! ils ont dû se souvenir de la manière dont ils furent frottés et étrillés ce jour-là par Jean Rosier, fusilier de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible !

Pour revenir à notre affaire, ce n'était plus Bonaparte qui commandait en Italie, et ses successeurs, qu'on changeait tous les jours, ne faisaient pas de bonne besogne. On voyait un tas de fournisseurs, de riz-pain-sels et de maquignons qui suivaient l'armée, vexaient l'Italien et ne lui laissaient, comme disent les vieilles femmes, que les yeux pour pleurer. Il faut te dire, mon camarade, que les riz-pain-sels ne nous plaisaient guère, et les grosses épaulettes pas davantage. On disait dans l'armée qu'ils avaient fait alliance

pour nous affamer. Ce qui est certain, c'est que les chevaux de l'artillerie étaient occupés à convoyer les voitures de ces messieurs et des dames de ces messieurs, et que Jean Rosier, de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible, grognait comme un ours et jeûnait comme un loup dans les bois. Or, jeûner quand tout le monde jeûne, ce n'est rien; mais jeûner quand les officiers engraissent et font bombance, vois-tu, cela passe la permission. Pense de plus que j'avais fait bonne chère en Hollande, à Vérone, et même en Égypte, où je ne demeurai pourtant que six semaines, — le temps de gagner la bataille des Pyramides, de recevoir trois coups de sabre et d'être renvoyé en France.

De plus, le guignon s'était mis dans l'armée. Le guignon, tu sais ce que c'est. Quand cette peste vous prend, c'est fini, tout va de travers. Personne ne compte plus sur personne; on se hait, on se querelle; au lieu de penser à l'ennemi, on ne pense qu'à vexer le

voisin, le camarade ; on va au feu, parce qu'il faut y aller, et que le feu et le Français ça se connaît dès l'enfance; mais on n'a pas confiance; on croit qu'on sera battu; on ne fait pas tout ce qu'il faut, et l'on se fait battre.

« Le gouvernement de Paris voyant ce fouillis et cette cour du roi Pétaud, nous envoie Joubert, un jeune homme qui avait fait la guerre avec l'autre, et qu'on connaissait bien. Cela nous mit du cœur au ventre. C'était un joli garçon, frais comme une rose, — comme nous étions tous d'ailleurs, en ce temps-là, soldats et généraux, étant à peu près du même âge, et ayant rasé nos premiers poils de barbe en 1792; — du reste, ambitieux jusqu'à vouloir décrocher la lune.

Du premier coup d'œil Joubert vit bien où le bât nous blessait.

« Allons, mes enfants, dit-il, c'est assez reculé. En avant, et vive la République! »

Dans le même temps, il part le premier pour attaquer les Russes. Nous le suivons au pas de charge et en chantant la *Marseillaise*. Connais-tu la *Marseillaise?*

— Non....

— Qu'est-ce donc qu'on t'apprend au collége?

— L'histoire du roi Romulus et du roi Pharamond.

— Romulus! Pharamond! Que le diable m'emporte si j'ai jamais entendu parler de ces gens-là. Et l'histoire de la République française, une et indivisible, qu'est-ce qu'on t'en a dit?

— Rien. Le curé m'a dit qu'il y avait un Robespierre qui coupait des têtes sans savoir pourquoi.

— Et ton professeur?

— Il dit que son devoir est de me raconter l'histoire de France jusqu'en 1789, et de m'apprendre les Capets, les Valois et les Bourbons; mais que s'il allait plus loin, il perdrait sa place et qu'il est père de famille et obligé de nourrir sa femme et quatre enfants. »

Jean Rosier leva les épaules.

« De sorte, reprit-il, que tu sais à merveille tout ce qu'on a dit de ton trisaïeul et de

tous ceux qui l'ont précédé; mais pour ton père et ton grand-père, on ne t'en dit pas un mot. Fameuse éducation!

La *Marseillaise*, mon enfant, c'est le pain et le vin du soldat. Ah! si tu savais combien de fois, dans l'invincible armée de Sambre-et-Meuse, nous avons déjeuné, dîné et soupé de *Marseillaise!* Aujourd'hui les conscrits me disent qu'on leur donne tous les jours la viande et la soupe, et le café, que sais-je encore? et qu'on les nourrit comme des sous-préfets; j'en bénis le ciel; mais, la *Marseillaise*, vois-tu, c'est quelque chose de divin, qu'on n'avait jamais vu avant 89 et qu'on ne reverra peut-être jamais. C'est comme une langue que les pères ont parlée et que les enfants ne comprennent plus. C'est un souvenir de ces pays lointains qu'on voit au fond des étoiles, qui n'ont jamais existé, qui n'existeront jamais et qu'on croit avoir habités pendant des millions d'années. C'est....

— Et ta bataille?

— Ah! bon! tu m'en fais souvenir. Voilà

donc mon Joubert qui se lance comme un enragé au milieu des Russes. Naturellement, l'une des premières balles fut pour lui. C'est dommage; c'était un brave garçon et qui n'y allait pas de main morte. On le couvre d'un manteau et Moreau prend sa place. As-tu connu Moreau?

— Encore moins que Joubert. »

Jean Rosier leva les yeux aux ciel.

« Et voilà, dit-il, comment on élève nos enfants.

Après tout, c'est notre faute. Nous aurions dû les élever nous-mêmes.... Mais nous avions trop à faire. Être à la fois sur la Moscowa, sur l'Elbe, sur le Danube, sur l'Adige et sur le Guadalquivir, et au coin du feu, ce n'était pas possible. Nous avons fait le plus pressé. Dieu fait le reste. La vie est si courte! On n'a jamais le temps de rien achever.

« Mais, lui dis-je, n'as-tu pas travaillé toute ta vie?

— Sans doute; et j'ai quatre-vingt-trois ans, et je travaille encore; mais qu'est-ce que j'ai fait? J'ai mis des pierres en tas les unes

sur les autres, et j'ai fait des trous avec ma baïonnette dans des ventres d'Anglais, d'Autrichiens ou de Prussiens. Est-ce pour cela que j'avais été mis au monde?... Cependant je ne me reproche rien. Je n'ai jamais reculé et jamais menti. Si tu peux te rendre ce témoignage la veille de ton enterrement, va, tu n'auras pas tout à fait perdu ton temps.... Mais il est tard, il faut que je me lève demain avant le soleil. Je te dirai ma bataille une autre fois. Bonsoir. »

Si vous le permettez, lecteurs, je renverrai à un autre jour le récit de la bataille de Novi, perdue par Jean Rosier, fusilier de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible. En même temps, je vous ferai l'histoire des amours de mon vieil ami, dont il ne voulut pas dire un mot ce soir-là, — par discrétion.



II

Description de la bataille de Novi. Souvenir donné à plusieurs héros inconnus. De la meilleure manière de tuer les hommes à coups de fusil et de baïonnette. Théorie démontrée par l'exemple de Jean Rosier, approuvée et recommandée par les gens de l'art. Propos joyeux de Jérôme Brisevitre, de Royère.

Le lendemain, au coucher du soleil, Jean Rosier était à son poste, je veux dire assis sur son banc de pierre et le visage tourné vers l'occident. Les vaches, au pas lent et paisible, revenaient du pâturage, les moutons se pressaient en tumulte à la porte des étables, effrayés et guidés par les aboiements des chiens, et remplissaient l'air de leurs bêle-

ments. Le vieux philosophe réfléchissait en regardant la lune qui s'élevait au-dessus de la forêt. Il me vit passer et m'appela.

« Viens ici, me dit-il, as-tu soupé? Non? Eh bien, tu souperas avec moi. Il y aura des pommes de terre et du lait. Es-tu content? »

Je répondis que j'étais charmé. En effet, depuis longtemps lui et moi nous n'en étions plus aux cérémonies.

« Mais, dis-moi, Jean, demandai-je à mon tour, tu es donc bien riche, puisque tu donnes à souper comme un seigneur? »

Il me regarda en souriant.

« Qu'est-ce que tu appelles être riche?

— C'est avoir plus d'argent qu'on n'en peut dépenser.

— Très-bien répondu. Eh bien! mon garçon, je suis plus riche que le roi Louis-Philippe, car j'ai deux fois plus d'argent qu'il ne m'en faut. La maison est à moi, le jardin est à moi, la chenevière, l'enclos et le grand pré sont à moi, les trois vaches sont à moi, et, regarde dans la maison, tu vois ce beau feu clair qui brille dans la cheminée, et Madeleine

qui accroche la marmite à la crémaillère, pendant que sa fille va traire les vaches pour le souper; eh bien, le feu, la marmite, ma fille Madeleine, et ma petite-fille Jeanneton, qui est la joie de mes yeux, tout cela est à moi. As-tu vu beaucoup de gens plus riches? Encore, je ne t'ai rien dit des quarante sous par jour que je gagne six fois par semaine à mettre du mortier sur des pierres et des pierres sur du mortier. Mes trois autres filles sont mariées dans la commune ou aux environs. Je les vois le dimanche et aux grandes fêtes de l'année. Je tue mon cochon à la Noël et je leur envoie du boudin. Enfin, mon garçon, je suis si riche qu'on mange de la viande tous les dimanches dans ma maison, et qu'on y boit du vin, ce que j'ai établi pour que mon gendre Leblanc, qui est un peu sujet à caution, n'aille pas se griser au cabaret comme il faisait auparavant, ce qui chagrinait fort Madeleine et ma petite Jeanneton.

— Or çà, interrompis-je à mon tour, où donc as-tu fait une si grande fortune? car on dit que tu as doté tous tes enfants, et tu es

encore, malgré tout, l'un des plus riches de la commune.

— Mon enfant, répondit le vieux Rosier, je vais te donner ma recette : se lever tous les matins avant le jour, ne pas perdre une heure, ne jamais aller à cheval quand on peut aller à pied, ne pas avoir des sabots, et à plus forte raison des souliers, quand on peut marcher pieds nus ; ne pas se mettre à deux pour porter un sac de blé quand on peut le porter tout seul, voilà, mon garçon, le vrai moyen de ne voir jamais la face des huissiers. Fais cela pendant soixante ans, et tu m'en diras des nouvelles.

— Je pensais que tu avais fait fortune à la guerre.

— A la guerre! moi! Est-ce que tu t'imagines qu'un simple fusilier a des fourgons derrière lui, comme un prince, pour transporter ses bagages? Et s'il en avait, crois-tu que cela pût aller bien loin? au premier coup de canon, tous les fourgons décamperaient sans dire gare! Va, va, à la guerre, nous n'avons jamais attrapé que des coups de sabre,

moi et les autres, — j'entends les simples soldats, — et, à dire vrai, si on se faisait couper la jambe ou emporter la tête seulement pour la paye, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

— A propos, raconte-moi donc ta bataille de Novi, que tu as si malheureusement perdue.

— Perdue! s'écria Jean Rosier avec vivacité, je ne l'ai pas perdue! Je ne l'ai pas gagnée, c'est vrai; mais je ne l'ai pas perdue. Les Russes et les Kinserlicks couvraient la plaine à perte de vue; ils avaient autant de baïonnettes que tu as de cheveux sur ta jeune tête. Que veux-tu que je te dise? Le bon Dieu est pour les gros bataillons. Nous aurions beau crier, nos cris et nos plaintes ne changeraient rien à l'affaire.

Ce jour-là donc, il était contre nous. Au reste, c'est une justice à lui rendre, il n'était pas souvent avec les Kinserlicks; et il arrivait bien rarement que nous ne vissions pas les basques de leurs habits. Enfin, dès les premiers coups de fusil, Joubert, comme je te l'ai dit, qui menait la charge, reçut une balle

au cœur et tomba de cheval. Je vois encore son aide de camp l'envelopper d'un manteau et le faire emporter derrière les rangs. Tu crois peut-être que cette mort nous fit reculer ou perdre courage? Ah! oui, tu connais bien les soldats de la République française et en particulier le deuxième bataillon de la quinzième demi-brigade.

Il faut te dire, mon ami, que ce bataillon était celui des volontaires de la Creuse, presque tous partis avec moi en 1792, et qui avaient fait les campagnes de Hollande et d'Italie. C'était le plus ferme bataillon de l'invincible armée de Sambre-et-Meuse, un bataillon modèle, je puis le dire, où l'on n'a jamais vu ni un fuyard, ni un déserteur. Pierre Boyer, de Felletin, en était; tu as connu Pierre Boyer, un grand maigre, fait comme une barre de fer, et qui ne disait pas trois paroles en dix ans, mais qui tapait comme un sourd? Il est mort l'année dernière, capitaine et retraité. Il y avait aussi Christophe, de Bourganeuf, le père du fabricant de porcelaine, et Jérôme Brisevitre, de Royère, un petit gaillard

trapu et vigoureux qui vous empoignait deux Kinserlicks au collet, un de chaque main, et qui les frottait l'un contre l'autre comme deux allumettes chimiques, sans que ces pauvres diables pussent seulement dire : ouf! Celui-là est mort à Waterloo, d'un coup de sabre, mais l'Anglais qui l'a tué avait sa baïonnette dans le ventre à une profondeur de plus de dix-huit pouces. Fais attention que c'était un milord, et que les milords de ce pays-là, qui sont gens de haute noblesse, se nourrissent mieux et ont le ventre mieux garni que les pauvres diables du tiers état.

Qui donc y ai-je vu encore? Ah! Jean Féraud, le charpentier, un mauvais coucheur, mais tout à fait plaisant et agréable, qui faisait des chansons sur tout le monde, sur l'ami, sur l'ennemi, sur le Cosaque, sur le Kinserlick, et aussi sur son capitaine; du reste, chaud pour les dames, ou, comme il disait dans ses chansons, que nous ne comprenions pas toujours,

Favori de Vénus et de Mars.

Il faisait bien sa partie dans la bataille et

se servait de la baïonnette comme les autres se servent de la fourchette. Celui-là était de Guéret, et son cousin Thirion, de Sainte-Feyre. Thirion avait la tête faite comme une poire, ce qui faisait dire à Féraud, qui avait de l'esprit comme un diable :

Thirion et la poir' de Sain'-Feyre,
Ça fait tous deux la paire.

Ce Thirion était un brave à trois poils, tranquille comme Baptiste quand on ne lui disait rien; mais quand les balles sifflaient, tu aurais dit un chien enragé. Il entrait dans les rangs des Kinserlicks comme le couteau dans le beurre; il piquait à droite, à gauche, devant, derrière; il faisait écarter tout le monde. Pauvre garçon! il est mort ce jour-là d'un coup de canon qui lui a emporté la tête, et il fallait cela pour en venir à bout, car je ne crois pas qu'il y eût dans toute l'armée russe un gaillard qui osât se mesurer avec lui à l'arme blanche.

Mais le meilleur de tous était un nommé Raimbaud, tapissier d'Aubusson, un petit

garçon adroit comme un singe, prompt comme une balle, plein de sang-froid comme un couvreur, qui marchait au feu et sur le bord des toits comme on marche sur la grande route, la tête levée, le jarret tendu. On aurait dit qu'il allait à la noce. Il était conscrit, arrivé de la veille, et se trouvait à côté de moi dans le rang, coude à coude. Ce petit m'intéressa, il était blond, sans barbe, et n'avait guère plus de dix-huit ans. On aurait dit qu'il venait de quitter le jupon de sa mère.

Quand les Russes s'avancèrent sur le plateau où nous étions, on cr :

« A la baïonnette ! »

Raimbaud se pencha vers moi, et tout bas :

« Dis donc, l'ancien (en effet, j'avais déjà vingt-sept ans, et lui dix-neuf à peine), montre-moi comment il faut faire. Faut-il tirer mon coup de fusil ? »

Ah ! mon Dieu, pensai-je, voilà un pauvre garçon qui n'ira pas loin. Si je ne m'en mêle pas, il va parer les balles avec sa tête et les coups de baïonnette avec sa

poitrine. Alors je lui dis très-vite, car les Russes n'étaient plus qu'à soixante pas de nous :

« Ton fusil est chargé ?

— Oui.

— Bien. Ne tire pas. C'est trop loin. Tu jetterais ta poudre aux moineaux. Mets ta baïonnette au bout du fusil. Bien. Quand les Russes seront sur toi, lance ta baïonnette en avant dans la poitrine du Russe, comme ceci (en même temps je lui démontrai le coup), le Russe tombera ; tu retireras ta baïonnette, tu reculeras d'un pas, tu tireras ton coup de fusil sur le Russe du second rang, à bout portant, en visant soigneusement la tête ; si tu sais t'y prendre, il tombera comme le premier, et tu expédieras le troisième à coups de baïonnette. As-tu compris ?

— Parfaitement, » répondit Raimbaud.

Et de fait, il suivit ma théorie de point en point, et mit très-proprement ses trois Russes à l'ombre. Des gaillards solides et des grenadiers de Souwarow ! Au premier, cependant, il hésita un peu. Imagine-toi qu'il avait

enfoncé sa baïonnette à une telle profondeur dans la poitrine du pauvre grenadier russe que la douille s'engagea entre deux côtes et ne voulait plus sortir. Pendant que mon Raimbaud tirait de toutes ses forces pour l'arracher de là, le cosaque du second rang s'aperçut de son embarras et lui porta un coup de baïonnette à la tête. Heureusement, il manqua son coup et déchira à peine l'habit du conscrit. Quand le petit Raimbaud, qui était très-économe, vit déchirer son habit neuf, le feu lui monta aux yeux; il appuya son pied sur la poitrine du Russe blessé, qui se tenait encore debout, et, pesant fortement, il retira sa baïonnette. Le Russe tomba mort. Le second eut la tête cassée d'un coup de fusil et le troisième eut le ventre percé comme une barrique de bon vin. Alors Raimbaud se tourna de mon côté :

« Eh bien, l'ancien, qu'en dis-tu? n'ai-je pas bien manœuvré? »

Il avait raison, l'enfant. Il avait manœuvré à merveille et comme un vétéran. C'est égal, il regrettait son habit.

« Un si bel habit! disait-il, un habit tout neuf, si bien fait, le seul de tout le régiment qui n'eût pas été taillé sur le modèle d'une guérite! Avec quoi ferai-je danser les Italiennes? »

Il pleurait encore son habit quand les Russes revinrent à la charge. Ils furent reçus comme la première fois. On voyait le vieux Souwarow à cheval, qui les poussait sur nous en jurant et criant comme un possédé; mais ses jurons et ses cris ne lui servirent de rien. Nous étions plantés sur le plateau en guise de muraille. A chaque nouvelle charge on voyait les Russes des premiers rangs fauchés comme l'herbe nouvelle. Nos fusils étaient crassés, nous n'avions plus de cartouches. Ajoute qu'on était au mois d'août et qu'il faisait une chaleur mortelle. Pour moi, je puis le dire, grâce au ciel, je n'aime pas à rester à rien faire; mais ce jour-là, à force de travailler, j'étais tout en sueur, et j'en perdais la respiration.

Avec tout cela, les affaires n'avançaient guère. Souwarow ne pouvait pas f cer le

passage ; mais quant à s'en aller, c'était un vieil entêté qui ne voulait rien entendre. Enfin, vers le soir, comme nous croyions la bataille gagnée et ne pensions plus qu'à souper (n'ayant ni déjeuné ni dîné), voilà qu'on vient nous avertir que les Autrichiens ont forcé le passage, je ne sais à quel endroit, et qu'il faut se retirer ou qu'on nous coupera la retraite. A cette nouvelle, que j'entendis fort bien, car je n'étais qu'à quelques pas du général Moreau, tous les visages de l'état-major s'allongèrent, et Moreau même, qui n'était pas un trembleur, donna l'ordre de la retraite.

« C'est bientôt dit : battre en retraite; mais quand on est sous le feu de l'ennemi, on ne bat pas en retraite comme à la parade; et tel qui court et galope pour aller au feu, double aussi très-volontiers le pas quand il faut tourner le dos. Ah ! c'est là que les conscrits ne brillent pas !

« Pour lors, Moreau se tourna vers notre chef de bataillon :

« Commandant, dit-il, vous ferez l'arrière-

garde, et vous ne laisserez derrière vous ni un homme,ni un canon.

— Bien! » dit le commandant. Ce n'était pas le premier venu, celui-là, et l'on pouvait compter sur sa promesse.

Le commandant nous forma en carré, se mit au milieu, et nous dit :

« On restera ici jusqu'à ce qu'on nous relève. Que ceux qui veulent s'en aller suivent le reste de l'armée. Je ne veux avec moi que des volontaires. »

Tout le monde cria sans bouger d'une semelle : « Vive la République! » et attendit la charge de la cavalerie autrichienne.

« Pendant ce temps, nous voyions défiler en bon ordre l'armée française. Te dire que ce spectacle nous fit grand plaisir, je n'oserais. Nous grincions des dents comme des enragés, mais pas un ne pensa à quitter les rangs.

« Sacredieu! dit Brisevitre, je donnerais volontiers trente mille coups de pied au derrière à distribuer entre les Autrichiens et les Russes, par portions égales (de peur de jalousie), pour planter mes choux à Royère,

dans le jardin du vieux Brisevitre, mon père. »

Les autres ne disaient mot. Pour moi, je pensais à Madeleine.

— Quelle Madeleine?

— Je ne t'en ai donc jamais parlé? Eh! parbleu, cette Madeleine-là, c'est la mère de celle que tu vois et qui retire maintenant du feu la marmite et les pommes de terre de notre souper; en un mot, c'est ma pauvre femme que j'ai perdue il y a dix ans, et qui était tout le portrait de Jeanneton.

En 1799, je l'aimais plus que le ciel, la terre et les étoiles, et depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois jusqu'au jour où elle est morte, je n'ai jamais aimé d'autre femme.

— Pas même en campagne!

— Ni en paix, ni en guerre, ni avant, ni après le mariage! Ah! c'est que nous n'étions pas comme vos bourgeois des villes et vos petits messieurs pommadés qui ont des gants le matin, à midi et le soir, et, — Dieu me pardonne, peut-être aussi la nuit; — les

gens de travail n'ont pas le temps de courir à droite et à gauche, et de chercher des petites demoiselles précieuses, faites comme des poupées, qui gardent toute leur mauvaise humeur pour le mari et les enfants, et qui, partout ailleurs qu'à la maison, vous parlent d'une voix si douce qu'on dirait qu'elles ont peur de se déchirer le gosier. Ma Madeleine, vois-tu, c'était une perle blanche, et une femme comme on n'en voit guère, la pauvre sainte! Et je puis bien dire qu'elle ne m'a jamais fait qu'un seul chagrin, c'est de se laisser mener là-bas, au cimetière. »

A ces mots, la voix de Jean Rosier s'attendrit, et je voulus interrompre la conversation.

« Non, reste là, dit-il, et laisse-moi t'en parler. La chère âme! Cela me fait du bien de penser à elle et de parler de nos premières amours. Oh! je ne l'ai pas obtenue sans traverses. »

Comme il allait commencer le récit de ses amours, Jeanneton arriva.

« Grand-père, dit-elle, le souper est prêt. »

Nous nous levâmes pour le suivre, et le récit de Jean Rosier fut remis au lendemain.



III

Comment Jean Rosier visita le pays des Pharaons et contempla quarante siècles. Comment il fut trompé dans ses amours. Comment il demanda des explications à l'un de ses amis, et comment il reçut en échange divers coups de poing. Comment il se sentit cousu au jupon de Madeleine et de ce qui s'ensuivit.

Ce jour-là (c'était un dimanche), dans l'après-midi, je rencontrai Jean Rosier qui gardait ses moutons sur la montagne, seul et assis à l'ombre d'un vieux chêne. Son bâton était entre ses jambes, et le chien couché sur le gazon n'attendait qu'un signal de son maître pour aboyer contre les passants ou pour ramener les brebis dispersées. J'allai m'asseoir à côté du vieux paysan.

« A quoi penses-tu, Jean?

— Je pense, dit-il en me serrant la main, qu'il sera bientôt temps de faire mes paquets et de passer de cette vie dans une autre.

— Oh! oh! Jean, tu es bien triste ce soir.

— Triste! répliqua-t-il. Tu n'y connais rien, mon enfant. Ma journée est finie, je vais me coucher, voilà tout. Mes enfants sont mariés, ma femme est morte, je ne suis plus bon à rien ni nécessaire à personne, tous les gens de mon âge sont morts, excepté le curé qui ne tient plus qu'à un fil; que veux-tu que je fasse encore ici?

— Et ta fille? et ta petite-fille?

— Ma fille a ses enfants. Si je meurs demain, après-demain l'on fera la noce de Jeanneton, et l'on dansera de bon cœur sans penser à moi. Mon Dieu, c'est la loi commune, je le sais; je ne m'en plains pas. Quand la pomme est mûre, elle tombe de l'arbre; quand l'homme est mûr, on l'enterre. Il faut bien faire place à nos enfants, qui à leur tour feront place à d'autres. Heureux quand on ne s'entend pas

dire qu'on a trop vécu! Sais-tu ce que mon gendre Leblanc me disait ce matin après déjeuner?

Il me conseillait tout bonnement de lui céder mon bien, promettant d'ailleurs de me payer pension. Cela t'étonne? Eh! mon Dieu, le pauvre garçon n'en sait pas plus long; il a cinquante ans; cela fait encore dix ans de force et de vie pendant lesquels il voudrait tenir mon bien, labourer, ensemencer, faucher et moissonner à l'aise, sans rendre compte à personne.

— Et qu'a dit ta fille?

— Ma fille! parbleu! elle a trouvé cet arrangement très-simple et très-convenable. Après tout, ce n'est plus ma fille, c'est la femme de Pierre Leblanc, et il lui tarde comme à l'autre de se voir maîtresse au logis et de commander toute la journée; car, vois-tu, toutes les femmes aiment à commander, qu'elles s'y entendent ou non.

— Et quelle réponse as-tu faite?

— Moi! j'ai dit non. Je ne suis pas pressé de courir le pays en demandant mon pain de

porte en porte. Dieu merci ! Jean Rosier n'est pas un mendiant et n'a pas envie de porter besace. Et, vois-tu, si je donnais ce soir mon bien à Madeleine, demain le chien de la maison prendrait ma place au foyer et à table ; après-demain on me chasserait, et dans huit jours Pierre Leblanc, mon gendre, lèverait le bâton sur moi.

J'en ai vu assez d'exemples dans la commune. Tu me diras que les huissiers et les avoués ne sont pas faits pour les chiens, et qu'il y a des avocats et des juges, et qu'on me ferait donner une pension alimentaire. C'est vrai, mais il faut payer les gens de justice, et ça vous coûte les yeux de la tête. Ah ! mon ami, quelle triste chose que les héritages, et comme ça sépare les familles les plus unies ! J'ai connu les Bruyère de Chaussidoux. Ils étaient six frères, et le père leur avait laissé un bien de plus de dix mille francs. Ils n'ont pas voulu se le partager à l'amiable ; ils ont plaidé ; les avocats s'y sont mis, et les avoués, et toute la bande des gratte-papiers. Au bout d'un an, on a fait le partage. Tous frais faits, chaque

Bruyère a reçu dix-sept francs pour sa part. Voilà des gaillards bien avancés !

Ma foi, j'aime mieux que Pierre Leblanc fasse tous les soirs une petite prière à saint Barbeyre pour que je tombe dans un puits ou qu'une échelle se casse sous moi et m'envoie chez le Père éternel. Cela vaut mieux que de plaider. N'importe, il est dur de se voir disputer son bien par ses enfants, et j'ai pensé bien souvent que je devrais être couché là-bas, sous la même pierre que ma pauvre femme.

« Voyons, interrompis-je, pour détourner la conversation, parle-moi donc un peu d'elle, — tu ne m'en as jamais rien dit, — et tu m'achèveras l'histoire de la bataille de Novi.

— Où en étais-je resté ?

— Au moment où l'on vous mit en carré, toi et les autres, pour soutenir la retraite et arrêter les charges de la cavalerie autrichienne.

— Ah ! bon ! je m'en souviens.... Eh bien, je t'avouerai, mon enfant, que je n'étais pas fort à mon aise. Je pensais à mon village et à

ma pauvre Madeleine, que je croyais bien ne jamais revoir. Et, puisque nous en sommes là, laisse-moi te raconter comment je l'avais connue.

Il faut te dire qu'en 92, lorsque je partis avec les autres pour conquérir la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Égypte et un tas d'autres pays dont j'ai oublié les noms, et où il n'est pas commode de voyager, vu que ces imbéciles n'ont jamais pu apprendre à parler français, j'étais engagé avec une fille du village qu'on appelait Françoise, et qui était droite comme un saule, rouge comme une pomme d'api, et belle comme une bonne grosse citrouille. Naturellement, quand je partis, Françoise fit serment de se faire périr si je ne revenais pas de la guerre. Naturellement aussi, cinq mois après mon départ, un grand garçon se présenta, qui était mon ami, qui s'offrit à consoler Françoise et qui l'épousa, et qui fit une belle noce où il fut fort dansé et bu encore davantage. C'était Michel le charron, que tu n'as pas connu; il est mort depuis longtemps.

Moi, parfaitement ignorant de tout (car la poste n'allait pas en ce temps-là comme aujourd'hui, et dans toute la commune il n'y avait, je crois, personne qui sût lire), je rentre dans mes foyers en 1789, revenant d'Égypte avec quelques autres qu'on envoyait se faire panser en France. Pour ma part, j'avais trois coups de sabre sur le corps, que les Mamelucks m'avaient donnés pendant que je regardais, comme dit l'autre, quarante siècles et les tombeaux des Pharaons, qui sont de grandes cavernes où les gens de ce pays-là ont fait confire leurs rois pour les conserver, à ce que les savants m'ont expliqué. De plus, j'avais les yeux à moitié cuits par le soleil, qui est si chaud dans ce pays-là, que la moitié des gens y sont noirs comme la suie.

Donc, je reviens à Marseille. On me met à l'hôpital, on me guérit, et, comme j'étais encore un peu faible, on m'envoie en congé chez moi. Juge si j'étais ravi. Ma foi, le roi de Prusse n'était pas mon cousin. Je vais en diligence jusqu'à Lyon, on me traîne en charrette jusqu'ici, et enfin, le sac au dos,

mes certificats dans ma poche, où mes chefs avaient eu l'attention de mettre que j'étais un vaillant de l'armée de Sambre-et-Meuse, et que j'avais pris Bruxelles et Amsterdam, et généralement tout ce qu'il y avait à prendre, je m'en vais tout droit chez Françoise, pour la surprendre.

Ah! mon enfant, il ne faut jamais surprendre les femmes. On ne sait pas ce qui trotte dans leur cervelle.

J'entre. Elle était seule et faisait teter son enfant. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Le petit (c'était son troisième) tenait encore le bout du sein avec ses lèvres, — de belles petites lèvres rouges qui auraient donné à tout autre envie de les baiser. Pour moi, le coup fut si rude et je m'y attendais si peu que je m'assis sur une chaise sans rien dire, ne pouvant plus me tenir debout.

Françoise me reconnut, se leva comme pour s'en aller et me dit : « Je vais chercher Michel. » A le dire vrai, je crois qu'elle n'était pas plus à l'aise que moi, et qu'elle aurait bien donné six mois de sa vie pour que je

fusse au fin fond de l'Égypte. Cependant, comme les femmes ont toujours la bouche pleine de bonnes raisons, elle se remit plus tôt que moi, et me regarda d'un air assez assuré. Nous demeurâmes quelque temps muets comme des poissons hors de l'eau.

— C'est ton mari, Michel? lui dis-je enfin.

— Oui, c'est mon mari.

— Et moi ?

— Toi ! tu seras mon ami, si tu veux. Écoute, Jean, et sois raisonnable. Tu es parti pour les pays lointains, tu m'as laissée seule ici, avec ma mère et personne pour me protéger. Tu promets de revenir et tu ne reviens pas. On dit que tu es mort, que les Cosaques t'ont tué et t'ont mangé; on dit que tu es ressuscité ou que tu n'étais pas mort, que tu es devenu caporal, colonel, que tu as de l'argent comme un prince, que tu fais la cour aux belles dames des villes et que tu ne penseras plus jamais à moi; et, de fait, ai-je jamais eu de tes nouvelles par toi? M'as-tu envoyé quelque signe que tu étais mort ou vivant? Et fallait-il que je restasse fille en t'atten-

dant? Encore je serais restée fille, je te le jure, si ma mère ne m'avait pas pressée de me marier; mais nous étions seules toutes deux pour cultiver notre bien; nous n'avions pas d'homme dans la maison, ni père, ni frère; pouvais-je, moi seule, labourer, garder la maison, garder les bestiaux aux champs, garder ma mère déjà infirme? Michel est venu, c'est un bon garçon et un brave homme, qui ne te vaut peut-être pas, qui n'a pas fait la guerre, je le sais bien, et vu toute la terre; mais il était là, il avait un bon métier, il se portait bien, il gagnait de l'argent, il m'aimait plus que toi peut-être (car comment as-tu pu me quitter pour défendre ta république?). Ma foi, nous nous sommes mariés. Que veux-tu? Il fallait revenir plus tôt. C'est toi qui es coupable de ne m'avoir rien dit, rien écrit. As-tu seulement pensé à moi, quand tu courais à travers le monde? »

Mon enfant, elle parla de ce ton, sans s'arrêter, pendant plus d'une heure et demie, me reprochant de l'avoir abandonnée, et ne me laissant pas dire un seul mot. J'en étais

tout consterné. A l'entendre, elle seule avait à se plaindre, et moi j'étais un sans cœur et un propre à rien, comme d'ailleurs mon père, ma mère et tous les gens de ma famille.

Cependant, comme il n'est si forte écluse qu'on ne puisse mettre à sec, quand on lève la pelle du moulin, elle finit par s'asseoir et se taire, et essuyer ses larmes, car tout en parlant elle pleurait à fendre le cœur.

Quand son discours fut fini, je m'en allai sans répondre, voyant bien qu'avec elle je n'aurais jamais le dernier mot. D'ailleurs, je venais de faire mes réflexions, et je sentais bien qu'en effet j'avais eu tort de la laisser là pendant sept ans, et que j'aurais dû, pour bien faire, ne pas la quitter d'une semelle. La seule promesse que je me fis à moi-même, ce fut d'assommer mon ami Michel, non certes par amour pour sa femme, mais pour punir leur trahison.

Je n'attendis pas longtemps l'occasion. Trois jours après, Michel me rencontra dans le chemin qui mène au pré des Ronzières. — Tiens, vois-tu cela d'ici, à droite, près de ma

chènevière ? et nous commençâmes une rude bataille. Michel était plus grand que moi, et plus fort; mais j'étais, moi, sec comme une allumette et dur comme un marteau de forge; en outre, je connaissais mieux le métier. Après un moment, d'un coup de tête dans le ventre je l'envoyai rouler à six pas.

Michel se releva tout meurtri, et me dit, en me montrant le poing :

« Va, va, j'aurai bientôt ma revanche.

— Quand tu voudras. »

Le soir même, en rentrant, il battit comme blé la pauvre Françoise, disant qu'elle était cause de tout le mal; et nous fûmes ennemis plus que jamais.

Mais voilà qu'un jour de fête, un décadi, je crois (comment appelait-on les dimanches en ce temps-là ?), je rencontre à la danse une jeune fille dix mille fois plus belle que Françoise, et plus mignonne, et plus douce, et si délicate, qu'en lui donnant la main pour la bourrée j'avais peur de la briser. C'était ma pauvre défunte, ma toujours regrettée Madeleine, la propre sœur de Michel le char-

ron. Je ne la connaissais pas encore, parce que son père s'était remarié dans la commune de Saint-Sylvain, et avait eu Madeleine de sa seconde femme. Michel était de la première.

Aussitôt que je la vis, je ne vis plus personne. Tu connais les filles de nos pays. C'est grand, c'est élancé, c'est blanc, c'est rose jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans. Plus tard on se marie, on a des enfants, on laboure, on remue le fumier avec les mains, on travaille quatorze heures par jour, on reste au soleil, au vent, à la pluie, à la bise; le teint se cuivre, la peau la plus fraîche se gerce, et le front le plus uni se ride. Et je voudrais bien savoir si les belles dames des villes, dont chacune se couvre d'autant d'étoffe qu'il en faudrait pour habiller deux familles, seraient de force à résister.

Madeleine avait dix-huit ans. Ici c'est le bel âge. Ses yeux étaient comme deux charbons allumés, sa figure était blanche comme du lait, et rien qu'à le regarder on l'aimait. Avec cela, pas un sou de dot; aussi les gens de nos

pays, qui aiment assez, comme partout, à faire fortune en se mariant (et pourquoi faire, grand Dieu! Emportons-nous nos prés et nos terres dans la tombe?), ne se battaient pas pour l'avoir. Dans un temps où la guerre enlevait presque tous les jeunes gens, l'homme était rare et plus précieux qu'à présent; les bossus, les boiteux et les gens d'âge se faisaient valoir pour se marier, et j'ai vu tel, qui passait sa vie au cabaret, se soûlant et se battant du soir jusqu'au matin, faire le dégoûté et le délicat auprès d'une honnête fille qui n'avait pas de quoi le payer. Mais, comme dit l'autre, quand le blé est cher, on mangerait volontiers du foin plutôt que de ne pas manger du tout, et les pauvres filles se mariaient comme elles pouvaient, avec des chiens coiffés plutôt que de vivre seules au coin du feu toute leur vie.

Pour moi, du premier regard, je vis bien que je n'en regarderais jamais aucune autre, et j'allai la chercher pour la bourrée. Elle me suivit en baissant les yeux, car la pauvre enfant, toute jeune encore et toute timide, n'a-

vait peut-être pas dansé six fois en sa vie, et, comme elle me l'a dit plus tard, elle avait grand'peur de danser avec moi. Tu comprends ? un militaire qui revient de la guerre, qui a gelé en Hollande, chauffé en Italie et rôti en Égypte, cela marche d'un autre air que celui qui depuis sa naissance a piqué ses bœufs dans le même champ, avec le même aiguillon, et qui n'a jamais perdu de vue le clocher de sa paroisse.

En commençant la bourrée, tu sais qu'on embrasse d'abord sa danseuse. Hardi comme j'étais et encore un peu enragé contre Françoise qui nous faisait face et qui avait l'air de se moquer de moi, je pris Madeleine dans mes bras et je l'embrassai cinq ou six fois pour le moins, sans qu'elle osât se défendre autrement qu'en baissant la tête et en rougissant comme une braise. Tout le monde cria : « Bravo, Jean Rosier ! » et l'on se mit à danser en cadence, en frappant sur le plancher avec le talon des sabots et en faisant claquer les mains, ce qui est, comme tu sais bien, tout à fait aimable et si gracieux qu'en

un instant le bruit vous porte à la tête comme une bouteille de vin, et que vous ne savez plus ce que vous faites.

Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle nous n'avions pas dit un mot, Madeleine et moi, frappant des pieds et des mains comme les autres, et ne pensant qu'à danser, je la menai pour la faire asseoir et rafraîchir à une table qui était dans l'autre pièce du cabaret. Comme je passais près de la porte, Françoise, qui nous guettait, me dit tout bas : « Eh bien ! mon pauvre Jean, te voilà donc consolé ? » Je ne la regardai même pas ; mais Madeleine, qui avait tout entendu, voulut lâcher ma main et retourner à sa place. Je la retins de toutes mes forces.

« Pourquoi me retenez-vous, Jean ? dit-elle. Ma belle-sœur veut vous parler.

— Mais moi, je n'ai rien à lui dire. C'est donc Françoise qui est votre belle-sœur ?

— Vous ne le saviez pas ? C'est la femme de mon frère Michel le charron. »

Ce mot fit tomber toute la colère que j'avais contre Michel. Comment ! c'était le frère de

Madeleine ! Et moi qui avais eu la bêtise, la folie, la férocité de me battre avec lui ! Ah ! mon enfant, on dit bien vrai qu'il n'est rien de tel que les femmes pour unir ou pour séparer les familles. Pour moi, je t'avoue que Michel me fit tout d'un coup l'effet du plus beau garçon, du plus honnête et du meilleur ami que j'eusse jamais rencontré, et je n'eus plus d'autre envie que de l'embrasser comme un frère.

Il faut croire que ma figure ne lui faisait pas tout à fait le même effet, car dès qu'il m'aperçut donnant la main à Madeleine et la conduisant à la table où il buvait lui-même avec des camarades, il se leva en grondant comme un dogue, s'avança vers nous, et prenant Madeleine par le bras, me dit :

« Qui est-ce qui t'a permis de faire danser ma sœur? »

En tout autre temps, je lui aurais répondu par un grand coup de poing au travers du visage; car enfin ce n'est pas un affront à faire à un jeune homme au milieu d'une assemblée ; mais ce jour-là j'étais de trop bonne humeur

et trop heureux pour me fâcher. Aussi je lui répondis en riant :

« Viens te rafraîchir avec nous, et je te dirai ça. »

Mais Michel, brutal et mal-appris, et qui avait déjà plus de deux pintes de vin dans l'estomac, me repoussa rudement et voulut entraîner Madeleine.

Je t'avoue que le sang commença à me monter au visage; j'étais encore tout échauffé de la danse, et les camarades nous regardaient et, ce qui est plus dangereux que les camarades, toutes les filles qui sortaient de la salle de danse. Ma foi, je pris à mon tour Michel au collet, et je lui dis en grinçant des dents :

« Tu le veux ! Eh bien, viens dans le clos, nous nous expliquerons à loisir. »

Tout le monde cria : « Ils vont se battre ! » mais personne ne s'avança pour nous séparer, car les gens de nos pays, comme tu sais, ne se mêlent pas volontiers des affaires d'autrui.

Tout à coup Madeleine, qui jusque-là tenait les yeux baissés, se mit entre nous deux et dit :

« Michel, tu ne te battras pas; ni vous non plus, Jean Rosier. »

En même temps, elle me regarda d'un petit air résolu et avec des yeux où tu aurais trouvé de tout : de la douceur, de la fermeté, un grand sens et encore quantité d'autres choses que j'aurais peine à t'expliquer, mais qui m'ôtèrent tout de suite l'envie de chercher querelle à Michel.

« Et pourquoi ne nous battrions-nous pas? dit l'ivrogne. Moi, d'abord, je veux me battre, et comme on ne se bat pas tout seul, si Jean Rosier refuse, je l'appellerai....

— Tais-toi, dit-elle, et viens avec moi dans le clos. Venez aussi, Jean Rosier, vous n'êtes pas de trop. »

Je ne me fis pas prier, comme tu penses bien, et je les suivis dans le clos. Que veux-tu? cette petite Madeleine m'avait d'un coup d'œil cousu à son jupon. Je vis bien que c'en était fait pour la vie, et que je n'aurais plus jamais d'autre volonté que celle de Madeleine; et, entre nous, puisque le bon Dieu a voulu que chacun de nous obéisse à sa femme, heureux

celui qui trouve sur son chemin une femme comme la mienne.

Quand nous fûmes dans le clos :

« Eh bien ! dit Madeleine, qu'avez-vous contre mon frère, Jean Rosier ?

— J'ai qu'il veut m'empêcher de danser avec vous, Madeleine, et que cela n'est pas honnête.

— Bon ! Et toi, Michel, qu'as-tu contre Jean Rosier ?

— J'ai, dit l'ivrogne, qu'il a fait la cour à ma femme, et que je veux lui casser les os. »

A ces mots, Madeleine, qui souriait, pâlit tout à coup comme une personne qui a peine à se soutenir et me dit :

« Est-ce vrai, Jean, que vous faites la cour à ma belle-sœur ?

— Moi ! Eh ! je n'y ai jamais pensé. »

C'était vrai. Depuis que j'avais vu Madeleine, je ne me souvenais plus de rien, et j'avais tout à fait oublié Françoise.

« Il ment ! s'écria l'ivrogne, il ment ! il ment ! »

Là-dessus, sans causer davantage, il me

met la main au collet et veut me jeter par terre. Je le prends à bras-le-corps, et, comme il était déjà chargé de boisson, je l'étends sur l'herbe comme un sac de blé. Madeleine l'aida à se relever. Il n'avait d'ailleurs aucun mal, et sa chute, ainsi qu'il arrive quelquefois aux gens qui ont bu, avait changé toutes ses idées.

« Va-t'en à la maison, dit Madeleine; je te rejoindrai bientôt. Je veux parler à Jean Rosier. »

Et, de fait, elle me parla d'un ton!... Ah! mon enfant, si les prédicateurs savaient ou pouvaient dire en chaire le quart de ce qu'elle savait, elle, sans avoir jamais rien appris, comme on les écouterait avec plaisir, comme on profiterait de leurs conseils.

Mais le bon Dieu, qui leur a donné la science et le latin, n'a pas été prodigue de ses autres dons.

Madeleine, vois-tu, avait une tête comme il ne s'en fait guère, et peut-être que le moule en est cassé. Pour t'en donner un exemple : quelques années après notre mariage, qui

s'était fait devant le maire tout seul, suivant l'usage de ce temps-là, on rétablit les curés dans leurs fonctions, et ceux qui s'étaient mariés à la mode de la république s'en allèrent à l'église de la paroisse pour se faire marier par le prêtre. Je crus faire grand plaisir à Madeleine en lui disant un soir :

« Demain nous irons à l'église.

— Pourquoi faire, demanda-t-elle. Est-ce jour de grande fête ou dimanche?

— Non; mais je veux nous faire marier par M. le curé.

— Nous faire marier? dit Madeleine. Est-ce que tu t'imagines, Jean, que je suis ta concubine? »

Je ne pus jamais la tirer de là. Elle refusa résolûment d'aller à l'église, disant que son mariage était aussi bon que si notre saint-père le pape et tous les cardinaux avaient assisté à la cérémonie. Ce n'est que dix ans plus tard, quand il fallut envoyer notre fille aînée au catéchisme pour la première communion, qu'elle consentit, pour faire admettre sa fille par le curé, à faire confirmer son ma-

riage; encore eus-je bien de la peine à l'y faire consentir. Tu peux juger par là quelle tête c'était, et comme elle a mené la maison tant qu'elle a vécu.

« A propos, Jean, dis-je en interrompant le vieillard au milieu de ses souvenirs, est-ce que tu ne veux pas me dire aujourd'hui la fin de la bataille de Novi ?

— Patience, mon enfant ; nous avons temps pour tout. Je te dirai cela et l'histoire de mon mariage un autre jour, car voici le soleil qui baisse, et il faut ramener les brebis à l'étable.... Va, Pataud, va mon chien, va ! »

Pataud, qui était couché aux pieds de son maître, se leva lentement sur ses pattes et alla remplir son devoir.

La semaine prochaine, je vous dirai la fin de cette histoire. Si quelqu'un la trouve trop longue et trop mêlée d'épisodes, qu'il se souvienne des longs récits du sage Nestor, roi des Pyliens, et qu'il excuse mon vieil ami Jean Rosier.

IV

Entrevue de Madeleine et de Jean Rosier, fusilier de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible. Sages discours de Madeleine. Une nuit au clair de lune. Suite et fin de la bataille de Novi. Jean Rosier mange des bottes. Derniers exploits de Jean Rosier.

Tout en marchant et ramenant ses moutons à l'étable, Jean Rosier continua son récit.

« Quand Michel, l'ivrogne, fut parti, Madeleine me dit :

« Asseyez-vous là, Jean, et causons. »

Je m'assis sans me faire prier, et elle à côté de moi. A voir la hardiesse des jeunes

gens d'aujourd'hui, qui regardent les filles dans le blanc des yeux comme s'ils voulaient les dévisager, et qui ont toujours l'air de croire qu'on est trop heureux de leur donner la main pour danser ou pour aller à l'église, tu crois peut-être que j'étais fort à mon aise, et que je me carrais à côté de Madeleine, comme le curé quand il monte en chaire et va débiter son prône. Pas du tout, mon ami, je tremblais comme la feuille au vent, je tenais mes mains sur mes genoux, comme les petits enfants à l'école, et j'osais à peine regarder la Madeleine en face. Pourtant, j'avais fait la guerre, et vu de près les baïonnettes ; et, s'il faut tout dire, même avec les filles, je n'étais pas tout à fait un conscrit. Qué veux-tu que fasse un pauvre diable de soldat dans l'intervalle des marches et des batailles? Lire, aimer, boire ou dormir ; il n'y a pas autre chose. Mais lire est un plaisir d'officier ; encore ai-je vu peu d'officiers qui eussent des livres dans leur bagage ; car, vois-tu, cela ne sert à rien pour l'avancement. Les chefs, dans tous les métiers, sont toujours des chefs,

c'est-à-dire qu'ils n'aiment pas qu'on en sache plus qu'eux. Dormir est un plaisir de marmotte; boire est bon pour les éponges; d'ailleurs, on n'a pas toujours soif. Que reste-t-il donc? Aimer. C'est encore le moins cher et le plus amusant.

J'avais donc aimé comme les autres, trois semaines ici, cinq semaines là, trois mois ailleurs, suivant qu'on m'en laissait le temps et l'occasion. Tout cela en attendant Françoise qui me trahissait, qui épousait Michel le charron, qui se faisait une famille pendant que je courais les champs à la suite des tambours, des clairons, des trompettes et de ce vieux drapeau tricolore, troué par les balles, qui est à lui seul, en pays ennemi, le village, la maison, le père, la mère, les frères, les sœurs, les amis, et, pour tout dire d'un mot, le clocher du régiment.

Mais tu juges bien qu'un soldat en campagne n'est pas friand sur le choix du gibier, qu'il aime où il peut, comme il peut, quand il peut, trop heureux qu'on veuille bien le payer sur-le-champ de même monnaie, et

qu'enfin par tout pays nous en avons eu pour notre argent, et que ce ne sont pas les honnêtes femmes qui ont le plus regretté notre départ. Ceci est pour t'expliquer comment je fus troublé quand la petite Madeleine me dit de l'écouter, comment je sentis mon cœur battre à me couper la respiration, et comment j'aurais donné six mois de ma vie pour être bien loin, et six autres mois pour ne pas la quitter des yeux jusqu'au soir. Au reste, elle ne me laissa pas le choix de ce que je voulais faire, et me dit très-doucement et très-sérieusement ces propres paroles ou quelque chose d'approchant :

« Jean, mon frère est parti, et rien ne nous empêche plus de nous expliquer en paix et de bonne amitié, car vous ne me faites pas peur, quoique vous ayez été à la guerre et que vous ayez tué, à ce qu'on m'a dit, plus d'une douzaine de chrétiens. Dites-moi, pourquoi persécutez-vous ma belle-sœur, et pourquoi voulez-vous troubler le ménage de Michel ? Françoise n'a pas voulu de vous ; elle est mariée maintenant, et vous ne pouvez que la

rendre malheureuse, troubler la maison de mon frère et vous troubler vous-même sans savoir pourquoi; car vous ne prétendez pas sans doute que Françoise va quitter ses enfants et son mari qui l'aime pour vous suivre à la guerre et vous faire la soupe comme une cantinière de régiment? »

Elle parla sur ce ton pendant plus d'un quart d'heure, sagement, posément, comme aurait pu faire un curé de canton, ou Mgr l'évêque ou quelqu'un de ses vicaires qui ont la langue si bien pendue. A te dire vrai, j'avais tant de plaisir à l'écouter que je ne prenais pas la peine de répondre, tout heureux qu'elle voulût bien me faire de la morale et m'ordonner ce qu'il fallait faire, car tout maladroit que j'étais, je sentais bien qu'on ne prend pas des droits sur quelqu'un sans qu'il en prenne à son tour sur vous, et que si tu demandes une pomme à ton voisin, tu t'engages à lui donner une poire quand il lui plaira de la demander.

Quand elle eut fini de parler :

« Madeleine, lui dis-je à mon tour, que

voulez-vous que je réponde? Françoise a grand tort de dire que je la persécute et que je veux la détourner de ses devoirs, car je ne songe pas plus à elle qu'aux prunes de l'an passé. »

(C'était vrai, je n'avais pas cherché, excepté le premier jour, à lui parler; mais elle faisait de grandes plaintes dans tout le village, disant que je la suivais en tous lieux, par une petite méchanceté de femme qui n'est pas contente qu'on se console si tôt de l'avoir perdue.)

En même temps, je fis de tels serments, que Madeleine se mit à trembler et à me dire qu'elle me croyait, et à vouloir se lever et s'en aller à la danse; mais, tout en parlant, j'avais pris courage, et je commençai à la retenir, moitié de gré, moitié de force, et à lui dire que je commençais à penser à une autre fille mille fois plus belle et meilleure que Françoise, qui n'était faite après tout que comme un morceau de bois maléquarri, et qui n'avait pas plus d'esprit que les oies de sa basse-cour; et alors je lui fis le portrait de l'autre

— de celle que j'aimais, — et ce portrait était le sien. C'étaient ses yeux, son front, sa bouche, son sourire, son fin corsage, sa grâce à la danse; enfin, je m'échauffai si bien, que je finis par lui dire que, si elle voulait, je l'épouserais dès le lendemain, et que je l'aimais par-dessus le ciel, la terre et les étoiles, et que si elle consentait à m'aimer, je l'aimerais toute ma vie, et encore longtemps après; et pour preuve, je l'attirai à moi pendant que, tout attentive à ce que j'avais dit, elle ne se défendait pas, et je l'embrassai deux fois sur le cou, et je voulus la prendre dans mes bras.

Mais voici que toute honteuse de s'être laissé surprendre, et plus légère qu'une hirondelle, elle s'échappe de mes bras, se lève (car nous étions tous deux assis sur l'herbe pour causer tranquillement), se sauve hors du clos et va se réfugier dans la salle de danse. J'eus beau courir de toutes mes forces pour la rattraper; il était trop tard, j'arrivai juste à temps pour me cogner le nez contre la porte du clos qu'elle venait de refermer.

Tout le reste de la soirée, je ne pus pas lui dire un mot, car elle se tenait toujours au milieu des autres, de façon qu'il me fut impossible de la faire danser. D'ailleurs, jolie comme elle était, tu penses bien qu'elle ne manquait pas de danseurs, car tant qu'il ne s'agit pas d'épouser, nos jeunes gens sont de vaillants garçons, très-sincères, et qui ne vont pas donner la main à la plus laide.

Quand la nuit vint, l'assemblée se sépara et je vis Madeleine s'en aller au village de Saint-Sylvain d'où elle était venue, accompagnée de plus de trente filles et garçons qui suivaient un cornemuseux du voisinage. Pourtant j'eus le plaisir de voir qu'elle m'avait regardé toute la journée du coin de l'œil; et afin de lui montrer mieux que je n'étais venu que pour elle, je ne voulus plus danser de toute la journée, ce qui était une privation comme de déjeuner et de dîner, car j'étais bel homme alors, et je me vante qu'on aurait bien fait trois fois le tour du département avant de trouver un meilleur danseur de bourrée.

Vers le milieu de la nuit, comme je ne dormais pas, ce qui est chez nous, comme tu sais, une grande marque de souci, car nous ne ressemblons pas, nous, aux bourgeois des villes qui, faisant de la nuit le jour et du jour la nuit, tourmentent leur corps comme une mécanique dont on use trop vite les ressorts; et comme nous travaillons fortement, nous dormons aussi d'une bonne manière; — cette nuit-là donc pourtant, je me sentais éveillé malgré moi, et j'allai me promener sur le chemin pour me rafraîchir, car j'avais la tête en feu.

Justement, il y avait clair de lune, et l'on distinguait, sur les prés blanchis par la lumière, l'ombre allongée des grands arbres qui ressemblaient à des revenants. Sans y penser, je pris le chemin de Saint-Sylvain qui n'est, comme tu sais, qu'à une lieue et demie de chez nous, et je m'en allai tout le long du village, cherchant la maison de Madeleine, et faisant, malgré toutes mes précautions, aboyer horriblement les chiens. Ce fut un grand bonheur pour moi, comme tu vas voir.

Pendant que je cherchais cette bienheureuse maison, voilà qu'un de ces maudits chiens, qui était couché, mais libre dans une petite cour intérieure fermée par un mur à hauteur d'appui, s'élance tout à coup, saute par-dessus le mur, et contre l'usage des chiens de berger, qui aboient, sans mordre, contre tous les étrangers, vient flairer ma main, et me faire mille caresses en remuant la queue. C'était le propre chien de Madeleine, auquel j'avais donné du pain dans la journée et qui venait me montrer sa joie. Ah! mon enfant, les bêtes ne sont jamais ingrates, et c'est peut-être pour cela qu'elles sont et seront éternellement des bêtes.

Me voyant reconnu, je reconnus, à mon tour, la maison que je n'avais d'ailleurs jamais vue; mais je ne pouvais pas m'y tromper, et quand le chien n'aurait pas été là pour le démontrer, la joie que j'avais de regarder cette cour, la petite maison couverte de chaume qu'elle enfermait, et le petit jardin qui était tout proche, me disaient assez que Madeleine était là. Par hasard, elle n'était pas

endormie, et encore je l'entendis qui, de son lit, parlait à sa mère et lui racontait comme elle s'était amusée à la danse. J'aurais bien voulu écouter si elle parlait de moi, mais la crainte d'être entendu à cause des aboiements des chiens, me fit revenir sur mes pas ; je rentrai chez moi au point du jour, en me coulant le long des haies pour n'être vu de personne, car je me cachais déjà comme si j'avais commis quelque mauvaise action. Mon enfant, le véritable amour est comme le lièvre ; il se tapit entre deux sillons pour n'être pas vu.

Mon père fut seul à s'apercevoir que j'avais passé la nuit dehors, mais comme cela ne nuisait pas au travail, il n'en dit rien. D'ailleurs, j'avais barbe au menton, mes quinze cents francs placés à intérêts depuis sept ans m'avaient rapporté deux mille deux cents francs, et allaient grossissant toujours, car je n'y touchais jamais, les réservant pour ma noce ; et deux mille deux cents francs en ce temps-là, vois-tu, c'était une grosse somme, et qui me faisait considérer de tous les pères

et de toutes les filles à marier du pays. Mais je ne pensais qu'à Madeleine.

Aussitôt qu'il fut midi, je revins des champs à la maison, je mangeai la soupe, je bus un verre de vin, je me rasai comme un général, je mis mon bonnet de police sur l'oreille, je frisai ma moustache, j'endossai ma veste de grande tenue (car j'avais conservé l'uniforme au village), et j'allai voir Madeleine.

Je ne la cherchai pas longtemps. Elle était aux champs et gardait ses moutons, assise derrière une haie et tressant un chapeau de paille. Aussitôt que je la vis, j'allai m'asseoir près d'elle, mais elle se leva sans rien dire, et s'en alla lentement vers une grosse pierre qui était située sur la hauteur et qu'on voyait de très-loin, car elle ne voulait pas faire parler les mauvaises langues. Cette précaution me fit à la fois peine et plaisir. Devine pourquoi, si tu es habile.

Je t'avoue que Jean Rosier, de la première du deuxième de la quinzième demi-brigade de la République française, une et indivisible,

était en ce moment-là fort mal sur ses jambes. Je me sentais trembler, rougir, je baissais les yeux, je tournais mon bonnet dans mes doigts je mettais mes mains dans mes poches, je croisais mes jambes l'une sur l'autre et je les décroisais de façon à faire rire tous ceux qui auraient pu me voir. Ah! si je n'avais pas fait meilleure figure devant l'ennemi, j'aurais bien mis trois siècles à entrer dans Amsterdam dans Vérone et au Caire.

Heureusement, nous étions seuls, et Madeleine n'était pas plus à son aise que moi. Enfin, je fis un effort; mon enfant, ce fut comme une inspiration du ciel, et je dis tout à coup :

« Bonjour, Madeleine.

— Bonjour, Jean Rosier. »

Sa petite voix, si douce, si claire et qui me chatouillait les oreilles plus agréablement que la meilleure musique, tremblait un peu ; mais elle avait évidemment moins peur de moi que moi d'elle. Et c'est très-juste, car après tout, le rôle des filles est bien facile. On leur dit avec toute sorte de grâces et d'embarras et de ménagements : Veux-tu m'aimer? Et elles

n'ont qu'à répondre : oui ou non, suivant qu'il leur plaît; c'est un métier bien facile; qu'en dis-tu ? et bien plus facile que celui de la plupart des hommes.

Après tout, Madeleine me comprenait fort bien, car les filles les plus sottes et les plus sourdes entendent toujours de cette oreille-là; mais elle me gardait rancune de l'avoir embrassée la veille dans le clos, sans permission; et, de fait, je n'étais pas dans mon droit. Aussi, dès les premiers mots, elle leva les yeux sur moi et me dit :

« Jean, si vous m'aimez autant que vous le dites, vous vous excuserez de ce que vous avez fait hier, car si vous voulez qu'on me respecte il faudra premièrement me respecter vous-même; ensuite, vous irez donner la main à mon frère Michel, qui est un brave garçon, sans rancune, qui ne vous en voudra plus dès qu'il saura que vous n'aimez plus Françoise; après, vous.... »

Je l'interrompis tout à coup.

« Et après tu m'aimeras? lui dis-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Va-t'en d'a-

bord au régiment, puisqu'il faut que tu partes (en effet, mon congé de convalescence allait finir), et quand tu reviendras, si tu as toujours pensé à moi, si tu m'aimes toujours, si tu n'as dit ni à Françoise ni à aucune autre femme vivante ce que tu viens de me dire, si mon père et ma mère le veulent, et si tu consens à me prendre sans dot, car ma mère n'a rien, et mon père veut donner son bien à Michel, si tu fais tout cela, eh bien, alors je saurai que tu m'aimes, et, ce que mes parents m'auront dit de faire, je le ferai. »

Elle n'eut pas plutôt fini de parler que je me mis à genoux devant elle comme devant une sainte. Oui, mon enfant, les vieux genoux que tu vois aujourd'hui, tremblants et usés par l'âge et la fatigue, se posèrent sur la pierre à côté d'elle, et je lui baisai les mains et les bras, et je me mis à rire, et je me mis à pleurer, et je fis toutes les folies que font les jeunes gens et que je voudrais bien pouvoir faire encore, et j'oubliai les heures à causer avec elle.

Madeleine, qui pensait à tout, me força bientôt de me relever et de partir. Pendant

quelques jours, Jean Rosier fut le plus heureux citoyen de la République; mais les hommes manquaient à la frontière, vu la grande consommation qu'on faisait tous les jours. Il fallut reprendre mon fusil et partir. J'arrivai juste quelques jours avant la bataille de Novi, et je t'ai déjà dit comment j'y tins ma place.

Vers la fin de la journée, quand la bataille fut perdue, tu te rappelles qu'on chargea le bataillon des volontaires de la Creuse de couvrir la retraite. On nous rangea en carré, et nous attendîmes sans bouger le choc de la cavalerie autrichienne. C'est là qu'on voit le vrai soldat. Tous les autres ayant commencé à défiler et se trouvant déjà hors de portée, c'était comme si l'on nous eût envoyés à la boucherie, car il n'y avait pas un d'entre nous qui dût espérer d'en sortir.

Tu sais comme, dans ces occasions, on pense aisément à tout ce qu'on devrait oublier. Mon prochain mariage, Madeleine, le bonheur dont j'aurais pu jouir si tranquillement dans mon village en labourant chaque jour mon

champ et ma chènevière, à côté de mon père, de ma mère, de mes amis, de mes sœurs, tout cela me revint en même temps, et je sentis mon cœur se gonfler. N'oublie pas que nous étions dans une position désespérée, et que nous n'avions aucune chance de vaincre, et une seule à peine d'échapper.

Heureusement, nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour faire ces réflexions, car au lieu de la canonnade qui avait retenti toute la journée jusqu'à nous rendre presque sourds, nous entendîmes tout à coup un grand bruit de chevaux qui montaient au trot la pente du plateau sur lequel nous attendions la charge. C'était la cavalerie autrichienne, toute fraîche encore, qui venait charger notre pauvre bataillon épuisé. A deux cents pas de nous, cette immense cavalerie, couverte de cuirasses étincelantes où l'on voyait briller comme dans une glace les derniers rayons du soleil, s'ébranla tout entière et se jeta sur nous au galop. Mon enfant, tu n'as jamais rien vu de pareil. Cette masse énorme aurait dû nous écraser sous les pieds de ses chevaux. Au

moment où elle se précipitait, quatre petits canons chargés à mitraille, que nous avions au coin du carré, furent démasqués; on y mit le feu, et cette volée de mitraille abattit un premier rang d'hommes et de chevaux. Les autres, arrêtés dans leur élan, revinrent sur leurs pas pour se reformer et charger le carré. Trois fois on les lança sur nous ; trois fois la mitraille les arrêta.

A la quatrième, ils arrivèrent sur nos baïonnettes. C'est là qu'il faisait chaud ! J'en frémis encore quand j'y pense. Les chevaux, poussés par l'éperon jusque sur nos baïonnettes, se cabraient et se renversaient en arrière sur leurs cavaliers. Ceux qu'on frappait au poitrail s'acharnaient au contraire à avancer, et en tombant rompaient l'ordre des rangs. Cependant, nous ne fûmes pas rompus, et le bataillon conserva la réputation qu'il avait acquise dans l'invincible armée de Sambre-et-Meuse.

Dans l'intervalle de deux charges, le commandant nous cria :

« Encore un quart d'heure et nous rentrerons tous en France! La nuit arrive. »

Et, en effet, nous avions fait tout ce qu'il était possible de faire. Il était nuit, et les Autrichiens avaient besoin de repos comme nous. Vers huit heures du soir, on nous laissa tranquilles, et nous partîmes au pas accéléré pour rejoindre l'armée qui était déjà loin.

Le lendemain, le bataillon tout entier fut mis à l'ordre du jour. Je te réponds que ce n'était pas une faveur de l'état-major. La moitié de nos camarades était restée sur le champ de bataille. Les trois quarts de l'autre moitié ne pouvaient plus se soutenir, et moi-même, quoique, Dieu merci, je n'aime pas les pharmaciens, je fus mis, bon gré, mal gré, à l'hôpital de Gênes; — autre manière d'enterrer le pauvre Jean Rosier si le Père éternel l'avait permis, car ces gredins d'Anglais et ces coquins d'Autrichiens commencèrent à acheter les dindons, les œufs, la volaille, le pain, le sucre, la viande, le vin, les chiens, les chats, les rats, les serpents, et généralement tout ce qui se mange, afin de nous empêcher de dîner. Pendant

six mois, moi qui te parle, j'ai mâché des bottes.

Mais tout a un terme, le malheur comme le bonheur. Nous quittâmes Gênes, on me renvoya dans mes foyers, la République française rossa et crossa ses ennemis sans moi, et je rentrai dans mon village avec un fusil d'honneur, présent du premier consul Bonaparte. C'est ce vieux fusil à pierre, que tu as pu voir bien souvent, accroché au-dessus de ma cheminée. Et les fusils d'honneur, vois-tu, mon enfant, cela ne se donnait pas par douzaines.

Quand je revins ici, Madeleine m'attendait et me sauta au cou la première. Je donnai la main à Michel, qui n'était pas corrigé de son ivrognerie; je lui prêtai huit cents francs, qu'il dépensa au cabaret sans aider ni sa femme ni ses enfants; je renonçai à toute espèce de succession pour Madeleine, et quand j'eus fait tout ce que voulut son père, notre mariage se fit comme je te l'ai dit. On se moqua de moi, parce que j'avais acheté ma femme de mon beau-père au lieu de lui demander une

dot; on dit que je ne savais pas faire mes affaires et que je me ruinerais avant dix-huit mois; mais je laissai dire les envieux, je maçonnai, je bâtis, je labourai, j'ensemençai, je dotai mes enfants, je vécus moi-même, et si j'avais encore ma pauvre Madeleine et ma plus jeune fille, Jean Rosier serait le plus heureux de tous les hommes; mais on ne peut pas tout avoir.

Ma pauvre fille était de l'âge de Jeanneton, que tu vois ici; dix-sept ans à peine. C'était tout le portrait de sa mère, tant elle était bonne et jolie. Un matin, elle est prise de la fièvre cérébrale, elle saute par la fenêtre de sa chambre et se brise la tête, là, sur ce pavé que tu vois. Sa mère, qui revenait des champs, la voit tomber, pousse un cri, la relève; l'enfant était morte. Ma pauvre Madeleine s'est mise au lit ce jour-là, sans parler, sans se plaindre; au bout de trois semaines, elle est morte aussi et avec elle toute ma joie. Il y a vingt ans, et pas plus aujourd'hui qu'au premier jour je ne puis m'habituer à vivre et à penser sans elle. Vois-tu, mon enfant, dans le vrai ma-

riage, — je ne parle pas de celui où l'on se marie pour de l'argent, — le mari et la femme devraient mourir le même jour.



CLAUDE ET JULIETTE

CLAUDE ET JULIETTE.

I

Où il est clairement prouvé que la vertu trouve toujours sa récompense, et que le premier devoir d'un Français est de venir au secours de la beauté.

En 1846, vivait à Paris, sur les hauteurs de la place du Panthéon, un jeune peintre d'une laideur si rare, que ses camarades l'avaient surnommé Quasimodo. Il avait le nez long et gros, les cheveux crépus, les yeux petits et enfoncés sous l'arcade sourcilière, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, et le menton pointu. Sa taille était droite, ses bras

longs et nerveux, ses mains larges et fortes, et ses pieds d'une longueur excessive.

Le beau n'est pas toujours camarade du bon. Quasimodo était la douceur même. Il était instruit, habile dans son art, plein d'esprit, de courage, et amoureux de la gloire. Un seul défaut déparait ses belles qualités et le rendait insupportable à lui-même. C'était une tristesse incurable dont il ne disait le secret à personne. Il aimait la beauté avec une passion que Phidias, Raphaël et Titien seuls ont connue, et il ne pouvait se regarder dans une glace sans frémir. Presque tous les hommes sont laids, il faut l'avouer; mais l'habitude, la vanité, l'ignorance des vrais principes de la beauté physique, le plaisir qu'on éprouve à se tromper soi-même, leur cachent ordinairement cette cruelle infirmité. Malheureusement, le pauvre Quasimodo avait trop étudié son art, et il était trop sincère avec lui-même pour se faire illusion. Il n'était que laid, et il se croyait effroyable. Il ne s'en consolait pas. Les railleries de ses camarades, qu'il supportait sans se plaindre, mettaient le

comble à sa douleur. Vingt fois il avait songé à se tuer ; mais il avait vingt-deux ans, et à cet âge, peut-on désespérer de tout ? On veut vivre, ne fût-ce que par curiosité. Il n'espérait pas être aimé, mais il pouvait aimer. Il pouvait aspirer à la gloire ; et qu'y a-t-il de plus désirable sur la terre ?

Un soir, ces réflexions l'ayant occupé plus que de coutume, il s'accorda un sursis, et résolut de vivre jusqu'à trente ans : à cet âge, pensa-t-il, si je n'ai ni amour ni gloire, je me tuerai. Ayant pris cette sage résolution, il vit que le temps était beau, que la lune éclairait Paris, et il alla se promener aux Champs-Élysées.

Il avait à peine fait cent pas dans la grande avenue, lorsqu'il aperçut une jeune fille, simplement vêtue et d'une tournure gracieuse, qui marchait devant lui. Un gros homme, orné de breloques, d'une canne et d'épais favoris, la suivait de près, en marmottant à voix basse quelques paroles que le peintre n'entendit pas, mais dont il devina le sens. La jeune fille, sans répondre, traversa la chaus-

sée et continua sa route sur le trottoir opposé. Le gros homme la suivit et recommença son discours. Pendant ce temps, le peintre réfléchissait.

« Que fait là cette femme? il est minuit. Ce n'est pas l'heure où les pensionnaires courent les rues. Cherche-t-elle les aventures? Mais elle fuit ce gros homme. Peut-être est-il trop gros. A quoi tient la vertu des femmes? Peut-être est-ce une femme vertueuse qui aime le clair de lune. Cela se voit quelquefois. Dans tous les cas, il est clair que ce gros homme la gêne fort. Qu'importe qu'elle soit vertueuse ou non? »

Il traversa la chaussée à son tour.

« Voilà, se dit-il, une belle occasion de faire le chevalier errant. Bayard, sans peur et sans reproche, ne l'eût pas laissée échapper. Si j'allais au secours de la beauté en danger! C'est une de ces occasions où, si l'on n'est pas sublime, on est tout à fait ridicule. Sublime ou ridicule, il y a de quoi réfléchir. Attendons encore.... Décidément, ce gros homme est insupportable. Quelle parole gros-

sière a-t-il pu lui dire? La jeune fille marche comme si elle courait. Elle regarde de tous côtés. Que cherche-t-elle? un sergent de ville, sans doute. Hélas ! Le sergent de ville est aujourd'hui le successeur de Roland et de Bayard, et le défenseur de la belle Angélique. O temps! ô mœurs!... Puisque le sergent de ville n'est pas à son poste, faisons ce qu'il aurait dû faire. »

Il boutonna son paletot, hâta le pas, et joignit bientôt le couple qu'il suivait. Au même instant, le gros homme terminait son discours par cette péroraison décisive :

« Une chaumière et mon cœur, mademoiselle. La chaumière vaut un million. »

Tout en parlant, il prenait la jeune fille par le bras et cherchait à l'entraîner. Celle-ci poussa un cri de frayeur. Tout à coup, le gros homme, saisi à son tour par deux mains vigoureuses, tourna brusquement sur lui-même, et se trouva face à face avec le peintre.

« Qui êtes-vous? que me voulez-vous? s'écria-t-il.

— Je suis le cousin de mademoiselle, ré-

pondit le peintre d'un ton ferme, et je vous prie de chercher fortune ailleurs.

— Le cousin ! ah ! ah ! la plaisanterie est bonne. Vous êtes bien jeune pour un cousin, monsieur le défenseur des belles.

— Cousin ou non, dit le peintre, je vous défends de la suivre.

— Et de quel droit, mon brave?

— Du droit du plus fort. »

A ce mot, le gros homme leva sa canne sur son adversaire : celui-ci l'arracha de ses mains et la jeta au loin.

« Monsieur, s'écria le gros homme, vous me payerez cher cette injure. Donnez-moi votre adresse.

— Volontiers. Je m'appelle Jean Claude, et je demeure place du Panthéon, 5.

— Eh bien, Jean Claude, demain je vous enverrai mes témoins.

— C'est bon, brave homme. Je te conseille de tenir mieux ton épée que ta canne. »

Le gros homme s'éloigna en grommelant, et Jean Claude, sans s'inquiéter de ses menaces, se retourna vers sa protégée pour la rassurer.

C'était la plus rare et la plus naïve beauté qu'on pût voir; à quoi puis-je la comparer? Il y a des figures plus délicates, des nez mieux dessinés, des bouches plus fines. On aurait peine à trouver une physionomie plus douce et plus attrayante. Ce n'était pourtant qu'une lingère.

« Qu'elle est belle! pensa le peintre. Dieux immortels! je vous remercie de m'avoir préservé du suicide!... mais quelle idée singulière de courir seule, la nuit, dans les Champs-Élysées! »

Claude fut bientôt interrompu dans ses réflexions.

« Monsieur, lui dit la jeune fille avec une grâce charmante, je vous remercie de m'avoir protégée contre ce méchant homme, et je vous prie de me pardonner la fâcheuse querelle où vous vous êtes engagé à cause de moi.

— Ne parlons pas de cette querelle, répondit-il avec émotion. Je voudrais, mademoiselle, vous donner ma vie tout entière. »

Elle fit un mouvement d'inquiétude. Il s'en aperçut.

« Pardonnez-moi ma hardiesse, dit-il tristement. Je mourrais de douleur si j'avais pu vous offenser, et je vois que vous vous défiez de moi. Que faut-il que je fasse pour vous rassurer ? »

Elle garda le silence.

« Je vous entends, mademoiselle. Vous voulez que je vous quitte. J'obéis. Peut-être avez-vous un frère ou un père que vous craignez d'inquiéter ? Hélas ! regardez-moi : qui pourrait prendre ombrage d'une si effroyable laideur ? Quelle femme n'est pas en sûreté près de moi ? Souffrez que je vous accompagne, ou tout au moins que je vous suive. Tout à l'heure, vous avez pu voir à quel danger vous étiez exposée.

— Monsieur, dit-elle en souriant, je ne puis accepter votre offre généreuse. Il y a loin d'ici à Passy.

— Quoi ! vous allez seule à Passy, et vous ne craignez pas les rôdeurs de barrières ?

— Hélas ! monsieur, je crains tout; mais que puis-je faire? Je suis ouvrière, seule à Paris depuis trois semaines, et je travaille

dans un magasin de lingerie. Je n'ai d'autre famille qu'une tante qui est fruitière à Passy, et qui m'a élevée. Ce soir, elle m'écrit qu'elle est malade, et qu'elle me prie d'aller la voir. Si j'y manquais, elle croirait que je la néglige et que je l'aime moins, elle qui a pour moi toute la tendresse d'une mère. On n'a voulu me laisser sortir qu'après dix heures et la fermeture du magasin.

— Voilà, pensa Claude, une histoire bien naturelle. Ai-je affaire à une Agnès ou à une femme trop habile? Mais quel intérêt peut-elle avoir à me tromper? — Mademoiselle, dit-il tout haut, la nuit est belle, le clair de lune est magnifique. Peu importe que j'aille à Passy ou à Saint-Mandé. Permettez-moi de vous accompagner; la route n'est pas sûre. Ayez confiance en moi. Je vous jure qu'au premier signe je serai prêt à vous quitter. »

La jeune fille hésita quelque temps et prit le bras de son compagnon.

C'est une chose singulière que l'imagination. Claude avait vivement désiré que son

offre fût acceptée, et tout à coup il se repentit de l'avoir faite.

« Ce ne sont pas mes paroles qui la rassurent, pensa-t-il, c'est ma difformité. »

Cette idée troubla sa joie, et il garda quelque temps le silence.

« Monsieur, lui dit la jeune fille, pourquoi êtes-vous triste? Avez-vous perdu quelqu'un de vos parents ou de vos amis?

— J'ai tout perdu, dit Claude en soupirant. Mon père, vieux capitaine en retraite, qui vivait de sa pension et qui ne connaissait rien de plus beau que l'épaulette, me fit élever comme un savant. Il rêvait de me voir prendre des villes et succéder à Vauban?

— Qu'est-ce que M. Vauban? demanda-t-elle naïvement.

— C'est un caporal qui s'ennuya de tuer les hommes et qui voulut enseigner l'art de les nourrir. On le mit en demi-solde.

— Et votre père voulait que vous fussiez caporal?

— Caporal.... ou général, c'est tout un. Malheureusement, j'avais quelques disposi-

tions pour le dessin. Un grand peintre me prit en affection, et m'apprit à aimer l'art et l'éternelle beauté. Je laissai la géométrie à ceux qui en vivent, et je me fis peintre.

— En bâtiments?

— Non; peintre de paysage.

— De paysage? Qu'est-ce que cela? Excusez mon ignorance, monsieur, j'en suis toute honteuse; mais je n'ai jamais appris qu'à lire, à écrire, à faire les comptes de ma tante et à coudre des chemises.

— Vous savez coudre, dit Claude avec enthousiasme, et vous parlez de votre ignorance! Allez, vous êtes trop modeste! Combien de demoiselles, élevées à grands frais loin des yeux de leurs mères, devraient aller à votre école! Pieuse et sainte ignorance! Plût à Dieu que toutes les filles de France fussent aussi ignorantes que vous, elles trouveraient plus aisément des maris.

— Je vous crois, monsieur, sans savoir pourquoi; mais vous ne répondez pas à ma question. Qu'est-ce qu'un peintre de paysage?

— Pas grand'chose, ma chère enfant. C'est

un pauvre homme qui ne sait ni semer le blé, ni le moissonner, ni le moudre, ni le faire cuire, ni bâtir une maison, ni raboter des planches, ni tracer un chemin, ni ferrer un cheval, ni forger, ni faire aucun métier qui serve à qui que ce soit.

— C'est donc un fainéant?

— Point du tout. C'est un des êtres les plus occupés de la création. Ce que Dieu a fait, il l'imite, et, quand il a fait assez fidèlement le portrait d'un pré, d'une étable et de deux cochons, on dit qu'il a du génie. C'est un Poussin, un Claude Lorrain, un Ruysdaël.

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous interrompre sans cesse. Vous disiez donc que vous vous étiez fait peintre de paysage?

— Oui, et j'eus le malheur de réussir. Mon père mourut peu de temps après, désespéré de voir que je renonçais pour toujours aux demi-lunes et aux contrescarpes, et aux épaulettes qui en sont la suite naturelle. Depuis sa mort, je vis seul. Le grand peintre dont j'étais l'élève est mort lui-même, et je n'ai point d'amis parmi mes camarades.

— Pourquoi, monsieur? Vous paraissez si bon et si obligeant!

— Que sais-je? Dans les arts, on n'aime pas celui qui réussit. On le trouve orgueilleux; il veut se distinguer de la foule. C'est d'un mauvais exemple. Je souffre d'ailleurs d'une cruelle infirmité.

— Vous êtes malade?

— Oui, d'une maladie morale; la plus cruelle de toutes. Regardez-moi. Ne remarquez-vous rien?

— Non.

— Quoi! ma laideur effroyable ne vous étonne pas?

— Pourquoi m'étonnerait-elle? Tous les hommes me semblent laids. Je ne suis pas assez habile pour juger du plus ou du moins.

— Eh bien, elle étonne tellement mes camarades, qui se disent mes amis, qu'ils m'ont surnommé Quasimodo.

— Quasimodo! quel est ce nom-là?

— C'est celui d'un sonneur de cloches, bossu, boiteux et borgne, qui devint amou-

reux d'une duchesse, et qui se pendit par amour pour elle.

— Y a-t-il longtemps?

— Au temps de Napoléon.

— N'était-ce pas un dimanche?

— Précisément.

— Et n'est-ce pas depuis ce temps que le dimanche d'après Pâques a pris son nom?

— Comme vous dites. Vous ne lisez donc pas de romans?

— Jamais. Ma tante me l'a défendu.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-sept ans.

— Et comment vous appelez-vous?

— Juliette.

— Juliette! Juliette! que ce beau nom est doux! »

Les deux promeneurs approchaient de Passy. Claude était ravi de l'extraordinaire naïveté de la jeune fille. La naïveté n'est pas le défaut des Parisiennes ni peut-être des femmes de France, à quelque degré de l'échelle qu'on les prenne. Il offrit à Juliette de faire son portrait secrètement, et de l'offrir à la

vieille tante le jour de sa fête ; il prit l'intérêt le plus vif au récit de tous les petits chagrins de la jeune fille, et des persécutions de ses camarades, qui se moquaient de sa simplicité ; enfin, il obtint la promesse qu'elle viendrait le voir dans son atelier le dimanche suivant, et qu'il pourrait commencer son portrait ce jour-là.

Il était temps, car ils arrivaient à la porte de la fruitière. Claude, le cœur pénétré d'une joie inconnue, offrit d'attendre la jeune fille ; mais elle le remercia de son offre obligeante.

« Demain matin, dit-elle, je retournerai à Paris en omnibus. »

Claude partit comme un trait et courut jusqu'au matin dans les bois de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray. Il criait, il chantait, il bondissait, il se livrait à toutes les folies que connaissent les jeunes gens qui ont le bonheur d'aimer.

« Dieux immortels ! s'écriait-il, je ne suis plus le laid, le difforme, le triste Quasimodo, le rebut de l'espèce humaine. J'aime, et

l'amour m'a fait ton égal, ô puissant Jupiter !

L'amour est le plus puissant des dieux ! O resplendissantes étoiles, mondes lointains qui roulez à travers les espaces, parmi les êtres innombrables qui vous habitent, y eut-il jamais un être vivant plus heureux que moi ? Que me manque-t-il aujourd'hui ? Qu'elle m'aime à son tour, que j'enseigne l'amour à cette jeune âme ignorante et vierge! Y réussirai-je ? »

En rentrant chez lui, il esquissa de mémoire le portrait de la jeune fille et la représenta donnant le bras à un homme qui tournait le dos au spectateur. Comme il terminait cette esquisse, un de ses anciens camarades d'atelier entra.

« Bonjour, Claude.

— Bonjour, Buridan. »

Le nouveau venu était un grand garçon, bien fait, robuste, content de lui-même et d'un talent médiocre. Il regarda l'esquisse de Claude par-dessus son épaule.

« Où as-tu pris cette fille-là ? dit-il.

— C'est une cousine.

— Je t'en fais mon compliment. Les cousines sont très-présentables dans ta famille. Est-ce qu'elle a posé pour toi?

— Non. Je fais son portrait de mémoire.

— Quelle mémoire? celle du cœur?

— Buridan, tu m'ennuies.

— Tu fais le mystérieux avec un ami; c'est mal.

— Il n'y a pas de mystère. Hier, je me promenais. J'ai rencontré une jeune fille charmante qui se débattait contre un gros homme à breloques. J'ai envoyé promener les breloques, et j'ai offert mon bras à Juliette.

— Ah! elle s'appelle Juliette. Joli nom, ma foi!... Qu'ont dit les breloques?

— Qu'elles m'enverraient des témoins, ce matin.

— A la bonne heure. Voilà une affaire crânement engagée. La fille est-elle belle?

— Comme Vénus.

— Laquelle? Vénus callipyge? Il n'y paraît guère dans ton dessin.

— Mon cher, tu es insupportable avec tes plaisanteries.

— Et toi, avec tes réticences. N'ai-je pas le droit de m'informer si elle est maigre? Moi, je pense sur ce point comme le magnifique sultan. Je n'aime que les femmes cylindriques.

— Laissons-là le sultan. Veux-tu être mon témoin?

— Accordé ; mais tu me feras voir l'original de ton esquisse.

— Viens dimanche, à neuf heures du matin ; tu la verras.

— En es-tu déjà là? Qui l'eût cru de cet innocent Quasimodo? A qui se fier, grand Dieu! La nature vous pétrit un homme le plus mal qu'elle peut ; elle élève son nez comme la bosse d'un chameau, elle enfonce ses yeux comme des trous de vrille, elle termine son menton en pointe, et ce gaillard, ainsi fait, séduit à première vue une jeune vierge trop peu callipyge, qui résiste à des breloques de similor? »

Claude haussa les épaules sans répondre;

il pouvait, d'un mot, faire cesser cette plaisanterie, si cruelle pour lui; mais il n'osait avouer sa souffrance et la plaie secrète dont son cœur était dévoré. Il se remit au travail.



II

Terrible duel. Heureux déjeuner. Comment le beau Buridan mit la nappe aidé de la jeune Pasithéa.

On frappa à la porte, et deux hommes boutonnés jusqu'au cou entrèrent.

« Messieurs, dit l'un d'eux, qui de vous est M. Jean Claude ?

— C'est moi, répondit celui-ci.

— Monsieur, continua l'orateur d'un ton diplomatique, vous avez gravement insulté M. le comte de Seckendorf, et nous venons de sa part vous demander une réparation.

— Monsieur, dit Claude, votre ami n'est-il

pas un gros homme avec des favoris noirs, des breloques et une canne?

— Précisément.

— De quoi se plaint-il?

— D'une grave injure. Il ne nous a donné aucun détail.

— Je vais vous en donner, moi. M. le comte de Seckendorf a insulté hier une jeune fille sans défense. Je passais, j'ai voulu la protéger, il a levé sur moi sa canne. Je l'ai arrachée de ses mains et jetée sur la chaussée. Voilà toute l'injure. C'est à vous, messieurs, de voir quelle réparation peut demander votre ami.

— Monsieur, dit celui qui avait déjà parlé, ceci ne nous regarde pas. Seckendorf veut se battre et il se battra.

— Comme il vous plaira. M. le comte de Seckendorf est-il Français?

— Non, monsieur; il a comme moi l'honneur d'être Prussien.

— Je vous en fais à tous deux mon compliment. Soyez assez bon, monsieur, je vous prie, pour lui dire de ma part que cette que-

relle est une vrai querelle d'Allemand ; du reste, je suis à ses ordres. Quelle est votre heure?

— Trois heures.

— Votre arme ?

— Le sabre.

— Et le lieu ?

— Vincennes, derrière les bosquets d'Idalie.

Les deux envoyés sortirent.

— Sais-tu te battre? dit Buridan.

— Moi ! point du tout.

— Le Prussien va te découper comme une mauviette.

— Je l'en défie, dit Claude. J'ai le poignet solide, le pied leste, et du sang-froid. Ces trois choses valent bien cent leçons de Grisier. »

A trois heures, Claude, accompagné de Buridan et d'un autre témoin, arrivait au bosquet d'Idalie. Il y trouva son adversaire. Les sabres mesurés et les cérémonies d'usage terminées, les deux adversaires se mirent en garde.

Dès la première passe, les deux témoins de Claude frémirent. Seckendorf était de première force au sabre. Claude seul ne désespéra point. Il s'escrimait d'estoc et de taille, attaquant toujours avec une vivacité inouïe et ne cherchant pas à se défendre. La seule chose prudente qu'il pût faire était de ne montrer aucune prudence. Au bout d'une minute, il reçut dans la poitrine la pointe du sabre du Prussien et tomba. Le vainqueur essuya proprement son sabre sur l'herbe, endossa sa redingote et partit avec ses témoins sans prononcer une parole.

Claude s'évanouit. On le transporta chez lui.

« La blessure est grave, dit le chirurgien à Buridan, mais il n'en mourra pas. Le sang qu'il a perdu est la seule cause de sa faiblesse. »

Buridan s'assit à côté du lit et prit soin du blessé.

Le dimanche suivant, Claude était hors d'affaire. Trop faible encore pour se lever, il ne songeait plus qu'à la visite de Juliette.

Dès cinq heures du matin, il s'agitait impatiemment dans son lit. Neuf heures sonnèrent, et une main légère frappa à la porte.

« Vénus est exacte comme un huissier, dit Buridan.

— Au nom du ciel! dit Claude, ouvre la porte et épargne-lui tes mauvaises plaisanteries. »

Juliette entra, et fut très-surprise de trouver Claude dans son lit. Elle fit un pas en arrière.

« Pardon, messieurs, dit-elle, je me trompe, sans doute.

— Non, vous ne vous trompez pas, céleste jeune fille, dit le beau Buridan. Vous êtes ici dans le palais de Raphaël. Malheureusement, Raphaël a reçu un coup de sabre dans le sternum, et je remplis, par intérim, le rôle de grand-maître des cérémonies.

— Quoi! vous êtes blessé, monsieur, et à cause de moi, peut-être!

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Claude, c'est une blessure très-légère, et je suis trop heureux....

— De mourir à votre service, interrompit Buridan. Oui, mademoiselle, des chevaliers français tel est le caractère.

— Buridan, s'écria Claude, viens ici. Scélérat, lui dit-il, tout bas, tu veux donc me faire mourir. Tu vas l'effrayer et l'obliger de partir. Je me sens de l'appétit. Va commander le déjeuner.

— Pour trois? demanda le peintre.

— Assurément. »

Buridan sorti, la belle Juliette s'approcha de Claude et lui dit d'une voix émue :

« Combien je regrette, monsieur, le malheur qui vous frappe. Je ne me consolerai jamais d'en avoir été cause.

— Mademoiselle, dit Claude, voulez-vous guérir d'un seul coup ma blessure et me rendre plus heureux que je ne le fus jamais? Donnez-moi votre main. »

Juliette la tendit avec un sourire charmant. Le bon Claude la baisa avec une telle dévotion que la jeune fille rougit et alla s'asseoir près de la fenêtre.

« Je viens de l'effrayer comme un sot, pensa

Claude. O malheur éternel! je l'adore, et elle ne m'aimera jamais. »

Des deux côtés, le silence devenait embarrassant. Le peintre vit que Juliette allait sortir; il fit un effort sur lui-même.

« Mademoiselle, dit-il, reconnaissez-vous cette esquisse, que j'ai commencée le lendemain de notre rencontre? »

Elle la regarda et la trouva fort ressemblante.

« Ah! monsieur, dit-elle naïvement, que vous m'avez faite belle! Est-ce le portrait que vous voulez me donner pour la fête de ma tante?

— Non, Juliette, ceci est un souvenir que je garderai éternellement de la première heure de ma vie où j'aie goûté un bonheur parfait. Quant à votre portrait, vous l'aurez, si vous voulez poser seulement quelques heures devant moi.

— Oui, monsieur, aussi longtemps que vous voudrez. Ma tante sera bien heureuse. »

Buridan rentra, suivi d'un garçon de res-

taurant qui portait dans ses bras un déjeûner fort convenable. Le vin surtout n'y manquait pas.

« O la plus belle des Grâces, dit Buridan, divine Pasithéa, aidez-moi, je vous prie, à mettre la nappe.

— Monsieur, dit simplement Juliette, je le veux bien ; mais pourquoi m'appelez-vous la divine Pasithéa?

— Pasithéa, dit le peintre, était une impératrice qui n'avait pas sa pareille pour raccommoder les serviettes de son mari et ourler son linge.

— Eh bien, monsieur, c'est justement mon fort, et de plus, je fais de belles chemises, je m'en vante.

— Voilà, dit Buridan, une rencontre admirable ; j'ai besoin justement d'une douzaine de chemises, et si vous voulez bien vous charger de la commande, ma chère demoiselle Pasithéa....

— Juliette, monsieur, interrompit-elle.

— C'est cela même, Juliette Pasithéa.

— Le déjeuner sera froid, dit Claude, qui

craignit quelque plaisanterie trop forte de son ami. Mangeons. »

Le déjeuner fut très-gai. Claude était plongé dans les ravissantes délices d'un premier amour. Tout ce que disait Juliette lui paraissait admirable. Son ingénuité le remplissait de joie. Il était devant elle comme une mère qui trouve dans les premières paroles de son enfant des symptômes d'un génie supérieur. Elle demandait à boire avec une grâce sans pareille. Elle se renversait sur sa chaise d'une façon toute divine. Elle riait avec une délicatesse exquise. Oh ! les belles dents ! les purs diamants ! Oh ! la bouche petite et gracieuse ! Oh ! les yeux bleus et doux ! Oh ! les cheveux fins et soyeux ! Claude n'avait pas tort d'admirer. C'était une chevelure abondante et épaisse comme une forêt des tropiques. Disons tout en un mot. Elle était vraiment belle, et Claude l'adorait.

Pendant ce temps, Buridan ne perdait pas un coup de dent. C'était un bon compagnon, peu mélancolique, qui aimait toutes les femmes, et qui, moyennant quelques complai-

sances, les tenait quittes de tout. Claude s'étant égaré dans une théorie platonique, Buridan lui répondit avec chaleur :

« Mon petit, ta méthode peut être bonne, mais la mienne est excellente. Les femmes sont faites pour rire, pour aimer et pour avoir des enfants. Hors de là, elles ne sont bonnes à rien.

— Oh ! dit Claude indigné.

— Tu as beau te récrier, reprit Buridan, il faut se soumettre à l'inflexible vérité. Dis-leur qu'elles sont belles, elles te sauteront au cou ; parle-leur de philosophie, tu les verras bâiller comme des carpes hors de l'eau. Prends la plus vertueuse de toutes, et dis-lui qu'elle a le pied bien fait, elle relèvera sa robe jusqu'au genou. Tu ne peux pas savoir tout cela, mon pauvre Quasimodo ; tu vis comme un ermite, et les pensées de ce monde ne t'occupent guère ; mais je les connais, moi, et je te jure que la plus sage de toutes est une écervelée.

— Tais-toi, malheureux ivrogne, dit Claude, et cuve en paix ton vin. N'outrage pas la

seule partie du genre humain qui vaille encore quelque chose. Qui es-tu pour parler ainsi? Parce que tu barbouilles quelques singes et quelques chats, tu te crois un grand homme et quelque chose de précieux sur la terre. Réponds-moi, Buridan; combien de gens ont barbouillé, barbouillent et barbouilleront mille fois mieux que toi? Quelle idée as-tu mise au monde? Quelle invention as-tu faite pour la patrie? Toi qui n'es rien, qui ne sais rien, et qui ne vaux rien; toi qui n'atteins dans tes œuvres la beauté véritable que par hasard, et qui souvent la défigures; toi qui es fier de quelques coups de pinceau où peut-être son ombre a laissé des traces, tu oses mépriser la femme, qui est la beauté même, l'éternelle beauté, et la seule image de Dieu sur la terre! Sur la foi de quelques créatures qui ne sont d'aucun sexe, tu oses dire que les femmes ne sont faites que pour la joie et les plaisirs. Rentre en toi-même, malheureux Buridan, et confesse ton repentir si tu ne veux pas que la foudre céleste te punisse de ton blasphème.

— Brrrr! dit le peintre en allumant un cigare, comme tu pérores pour un homme qui a reçu deux pouces de fer entre la troisième et la quatrième côte! Respectons ce sexe aimable, puisque tu le protéges. Divine Pasithéa, fumez-vous?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— C'est dommage; voilà un vrai *puro*. »

En même temps, il entonna, d'une voix puissante cette chanson :

Aux environs de Lille en Flandre } *bis.*
Lon lan la

Je rencontrai deux Flamandes } *bis.*
Lon lan la

Ici le sage Claude interrompit fort à propos le chanteur.

« Que le diable t'emporte! dit Buridan, à moitié ivre. On ne peut donc plus rire ici. On ne boit plus, on ne chante plus, on parle poliment des belles. Si cela continue, on ne pourra plus fumer. Adieu, les amis. Je reviendrai quand vous serez plus gais.

Son départ fit grand plaisir à Claude.

« Votre ami est bien amusant, dit Juliette, mais il est bien mal élevé.

— C'est un charmant garçon, répliqua le peintre, qui a été mon témoin mardi dernier et qui a grand soin de ma blessure ; mais il n'est pas habitué à parler aux honnêtes femmes.

— Est-ce qu'il a des maîtresses ? demanda la jeune fille.

— Je n'en sais rien, répondit Claude étonné. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— J'ai parlé au hasard, dit-elle en rougissant. Qu'est-ce que cela me fait, que M. Buridan ait des maîtresses ou non ? »

Si Claude avait eu plus d'expérience, cette rougeur subite l'eût inquiété. Peu à peu, Juliette devint pensive, et ne répondit plus qu'à peine aux discours du jeune homme. Après quelques instants, elle se leva, promettant de revenir.

Huit jours après, Claude, encore fatigué de la perte de son sang, mais déjà guéri, commença le portrait de la belle Juliette. On croira aisément qu'il n'allait pas vite en besogne.

Aucune esquisse ne lui paraissait digne de son modèle. Il s'était fait pendant la semaine un plan de campagne profondément combiné. « Puisque le hasard veut que j'ai rencontré, disait-il, l'une des plus jolies filles de Paris, et à coup sûr l'une des plus innocentes, je veux qu'elle n'ait pas d'autre maître que moi. Le ciel m'a refusé la beauté, mais il m'a laissé l'ascendant qu'un esprit cultivé et une passion forte donnent à un homme sur une femme ignorante et pure. J'éclairerai son esprit, j'élèverai son âme, je lui ferai connaître le ciel et la terre, et peut-être pourrai-je surmonter les obstacles que m'oppose la nature. Le destin se lassera de poursuivre un malheureux. »

Claude était éloquent ; il était savant comme un peintre de ce seizième siècle, où Michel-Ange et Raphaël connaissaient et pratiquaient à la fois tous les arts. Tout le monde sait la puissance de la solitude. Le peintre, plein de force et de génie, avait vécu comme les solitaires de la Thébaïde ; ses passions, longtemps contenues, n'en étaient que plus fortes. Il

aimait Juliette avec la violence d'un homme qui aime pour la première fois, et qui n'attache de prix qu'à l'amour.

Elle se sentait troublée devant lui sans savoir pourquoi. Il affectait de lui parler peinture; mais ses yeux ardents, fixés sur elle, l'instruisaient assez de ce qu'il ne voulait pas avouer. Il était heureux d'aimer; mais le sentiment de son irrémédiable laideur glaçait la parole sur ses lèvres. Le triste nom de Quasimodo lui revenait sans cesse à l'esprit. La laideur n'est-elle pas, comme la vieillesse, l'antipode de l'amour?

Après une heure de travail, la belle Juliette voulut retourner à Passy. Claude l'accompagna, et la conduisit à travers le bois de Boulogne. La matinée était belle; les arbres étaient couverts de feuilles; le ciel était pur, et les oiseaux chantaient sur la cime des chênes. Claude se sentait rempli d'une joie délicieuse. Il courait légèrement dans les allées, entraînant sa compagne, qui était aussi gaie que lui-même. Il jouissait du bonheur de faire goûter le premier à cette âme naïve

le fruit de l'arbre de la science. Il lui expliquait tout ce qu'il voyait; il lui parlait botanique, religion, philosophie, histoire même, proportionnant son langage à la faiblesse de cette intelligence encore peu exercée. Il lui enseignait les lois et les mœurs des animaux, des végétaux, et leurs amours; il parlait des pays lointains, de l'Italie, qu'il avait vue; de l'Orient, qu'il voulait voir et qu'il devinait déjà. La jeune fille écoutait ses discours avec une admiration profonde; elle comprenait tout, et elle questionnait toujours. Au sortir du bois, Claude voulut se retirer.

« Pourquoi ne venez-vous pas avec moi? dit-elle.

— Votre tante ne me connaît pas.

— Elle vous connaît parfaitement. Croyez-vous que je n'aie point parlé de vous le premier jour, et du service que vous m'avez rendu? Suis-je si ingrate? Ma tante sera ravie de vous voir. Elle sait la surprise que vous lui ménagez, et serait offensée si vous refusiez de venir chez elle.

— Par le Dieu vivant! pensa le peintre, je suis en veine aujourd'hui. Une journée tout entière avec elle! Aurais-je osé l'espérer? »

Là-dessus, sans faire la moindre objection, il suivit la jeune fille et entra chez la fruitière.

C'était une grosse femme gaie, rouge de teint, active, bavarde, prompte à faire connaissance, et regardant comme ses amis tous ceux qu'elle connaissait. Elle était riche, et quarante mille francs placés en rentes sur l'État, joints aux profits de son petit commerce, ajoutaient à son bonheur. Elle avait une tendresse aveugle pour sa nièce, qu'elle regardait comme le miroir de la sagesse et comme un puits d'érudition.

A peine eut-elle vu le peintre, qu'elle lui donna la main, le fit asseoir, le fit boire, le fit manger, le fit parler, et lui vanta sa nièce, de sorte qu'au bout de trois quarts d'heure Claude croyait avoir vécu toute sa vie dans la maison et prenait goût à la fruiterie.

Le dimanche suivant était le jour de la fête

de la bonne femme, et il fut convenu que Claude se hâterait de terminer le fameux portrait, et que la fruitière donnerait ce jour-là un grand dîner, suivi d'un bal de voisins.

Claude partit. A peine était-il sur le seuil que Juliette le rappela. Il accourut, léger comme un chevreuil.

« A propos, dit-elle, puisque ma tante donne un grand dîner dimanche, ne voulez-vous pas amener quelqu'un de vos amis ?

— Je n'ai guère d'amis, dit Claude.

— Et ce monsieur qui vous a servi de témoin, et qui m'appelait la divine Pasithéa, comment le nommez-vous ?

— Buridan.

— Il est bien mal élevé, mais il nous fera rire. N'est-ce pas, tante, tu veux bien que M. Claude l'invite ?

— Si je le veux ! dit la fruitière. Tu n'as qu'à parler, ma petite, et tout ce que tu demanderas te sera servi sur-le-champ.

— Je l'amènerai, dit Claude. Et vous, Juliette, ne m'accorderez-vous rien en échange ?

— Que voulez-vous que je vous donne?

— Cette rose que vous tenez.

— La voici. »

Claude rentra chez lui, plein d'amour et d'illusions. Il aimait, et parait son idole de toutes les vertus. Juliette s'endormit en rêvant que Buridan l'embrassait.



III

Grandes réjouissances. L'oie aux marrons et la famille Ventéjols. Ressemblance de M. Paturot et de Napoléon. Geneviève de Brabant et la phrénologie. Pensées diverses. Conclusion.

Le lendemain, Buridan vint dans l'atelier de son ami.

« Eh bien ! dit-il, comment va ton coup de sabre, chevalier de la Triste-Figure?

— Parfaitement. J'en serai quitte pour une cicatrice.

— Qu'est devenue la petite Pasithéa ?

— Une estimable lingère de la rue Vivienne.

— Son portrait est-il terminé?

— Pas encore. Elle doit venir ce soir, après son travail, pour me donner une séance.

— Heureux coquin! ce n'est pas à un bel homme comme moi qu'une pareille chance arrivera jamais. Ainsi, tu n'as pas besoin de courir les rues à la recherche de l'amour. Tu as du pain sur la planche.

— Que veux-tu dire?

— Parbleu! il est bien clair que les petites filles ne viennent pas à dix heures du soir dans ton atelier pour entendre les histoires de la *Morale en action*.

— Mon cher Buridan, tu es beau, tu es bien fait, tu as de l'esprit, tu as de l'argent, mais tu n'as pas le sens commun. Apprends que je suis trop heureux d'avoir trouvé cette petite fleur des champs, cette rose sauvage, poussée entre deux pavés de Paris, pour la souiller même d'un désir. Premièrement, s'il me plaisait de lui dire que je l'aime, je doute que la confidence fût bien reçue; secondement, je ne le ferai pas par égard pour moi-même. L'idéal est trop rare et trop beau pour que je me

hâte de le transformer en une vulgaire et prosaïque réalité.

— Salut, dit Buridan, à l'amant de l'idéal, à l'esclave des belles, au vertueux Amadis. Claude, tu n'es pas de ce temps. Songe donc, mon cher ami, que nous sommes en plein Paris, en plein dix-neuvième siècle, en pleine civilisation. Songe que nous avons un roi, une charte, deux Chambres, des électeurs, des usines, des chemins de fer et des bureaux de tabac. Songe qu'il faut vivre comme tout le monde, et sors de ton rêve sublime et ridicule. Cette petite est jolie, elle paraît bonne enfant. Tu n'as pas le temps de prendre femme et d'interrompre tes travaux pour donner la becquée à toute une marmaille. L'Institut et la postérité te réclament. Cependant, il ne faut pas vivre seul ; cela est immoral. Va donc, et puisque le hasard t'offre une proie facile et qui n'est pas à dédaigner, par amour pour toi-même, pour ta patrie et pour la gloire, fais-en ta Fornarina. Tu hausses les épaules, tu fais le vertueux ! Honnête et splendide idiot ! Si tu ne la prends pas,

quelqu'autre la prendra. Un de ces soirs, un cocher robuste et largement abreuvé de vin d'Argenteuil lui offrira son cœur et sera accepté, et tu resteras sur la rive, dans la pose ridicule d'Hercule à qui Nessus enlève Déjanire.

— Tu me fais regretter, dit Claude, la commission dont elle m'a chargée.

— Quelle commission ?

— Tu es prié d'assister à la dissection d'une oie aux marrons, dimanche prochain, chez sa tante, la fruitière de Passy. On dansera.

— Quoi ! vraiment, la bonne femme m'invite.

— Et moi aussi, pardessus le marché.

— Décidément, cette petite a du discernement. Eh bien ! va pour l'oie aux marrons ; cela m'amusera. »

Le dimanche suivant, grâce au zèle de Juliette, qui venait poser tous les soirs dans l'atelier de Claude, le portrait était terminé. Le peintre, accompagné de Buridan, l'apporta à la fruitière en grande cérémonie.

Celle-ci, pour n'être pas dérangée dans un

si grand jour, avait dès le matin fermé sa boutique. Elle attendait ses invités dans sa chambre à coucher, dont elle avait fait à cette occasion une salle à manger. Un bonnet blanc à larges plis ornait sa bonne et rougeaude figure. Autour d'elle, et dans une attitude recueillie, les yeux fixés sur l'oie aux marrons qui rôtissait devant le feu, se tenaient huit personnes pleines de calme et de dignité. C'était, par ordre d'importance, le boulanger, M. Paturot, avec sa femme et sa fille, Mlle Cécile Paturot, et le marchand de vin, M. Ventéjols, avec sa femme, ses deux fils, âgés, l'un de huit ans, l'autre de dix ans, et sa fille, Mlle Caroline Ventéjols, âgée de quatorze ans.

Quand les deux amis entrèrent, il y eut un grand mouvement dans l'honorable société qui regardait rôtir l'oie. Ce fut quelque chose de semblable à ce que les sténographes de la défunte Assemblée nationale exprimaient par le mot : *sensation.* La bonne fruitière ayant prévenu ses amis qu'elle devait recevoir deux messieurs qui dînaient chez les ministres et

qui portaient des gants les jours de fête, on s'attendait à des merveilles.

L'attente générale fut un peu déçue. Claude entra, donna la main à la fruitière et à Juliette, leur montra le portrait qui était fort ressemblant, salua tout le monde et s'assit. Il fut trouvé fier, et, si l'on n'avait été plus pressé de dîner que de médire, il n'aurait pas été épargné.

Buridan, qui ne doutait de rien, fit une entrée magnifique. Il se jeta dans les bras de la fruitière et de Juliette, ce qui séduisit du premier coup les deux dames et ne plut guère à Claude. Puis il serra cordialement la main de tous les assistants, et tira par mégarde les oreilles d'Athanase Ventéjols, l'aîné des fils du marchand de vin.

Cela fait, on se mit à table. Je passe sous silence, le cliquetis des fourchettes et le bruit des verres.

« Vous avez une bonne figure, dit tout à coup Buridan au marchand de vin en tournant la salade ; car, excepté celui de son métier, il avait toutes sortes de talents. A table,

vous avez l'air de Napoléon. L'auriez-vous connu, par hasard ?

— Moi, monsieur, point du tout, dit Ventéjols ; mais ma mère a connu un hussard de la vieille garde, qui le voyait fréquemment.

— C'est une chose surprenante que ces rencontres, continua Buridan ; il avait une redingote grise.

— Mais la mienne est noire.

— Qu'importe ? C'est toujours une redingote. Il avait des bottes à l'écuyère.

— Je n'ai que des souliers, dit Ventéjols.

— Eh bien, quelle différence y voyez-vous ? Qu'est-ce qu'un soulier ! c'est une botte à qui l'on a coupé la tête.

— C'est pourtant vrai, dit le marchand de vin.

— Je parie, dit Buridan, que votre femme s'appelle Joséphine.

— Et vous gagnerez votre pari, monsieur, elle s'appelle Joséphine-Eudoxie-Césarine. Hein ! Césarine, quel honneur pour toi de t'appeler Joséphine, comme la femme de l'empereur des Français, roi d'Italie.

— Il y a pourtant une différence, ajouta le peintre.

— Laquelle ? demanda le marchand de vin inquiet.

— Il avait un chapeau à cornes. »

Cette conclusion admirable enleva l'assemblée. Buridan devint le roi du festin. Il chanta, il fit des calembours, il imita le glou-glou des bouteilles, le chant du coq, celui du canard la veille des jours de pluie, celui de la poule amoureuse. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et, excepté Claude, tout le monde l'admirait.

« Je ne m'étonne pas, dit M. Paturot à sa femme, que ce gaillard dîne souvent chez les ministres. Si j'étais M. Guizot, il ne dînerait que chez moi.

— Papa, dit Cécile Paturot, prie M. Buridan de nous chanter quelque chose. »

D'un geste, Buridan commanda le silence.

« Surtout, lui dit Claude, fais attention que tu chantes devant des dames.

— C'est bien, austère Caton, » répliqua Buridan.

La recommandation de Claude fut fort mal reçue. On l'attribua à la jalousie, et les dames regardèrent le peintre de travers.

« Maman, dit Caroline Ventéjols, qu'est-ce que c'est qu'un austère Caton ?

— Tu le vois bien, répondit aigrement la mère, c'est un homme très-laid qui est jaloux, qui ne s'amuse pas et qui ne veut pas qu'on s'amuse. »

Un regard sévère du père rétablit le calme dans la famille Ventéjols. Claude entendit ce dialogue et sourit. Malheureusement il regarda Juliette qui était sa voisine à table, et qui l'écoutait avec distraction. Il remarqua qu'elle n'avait d'attention que pour les discours de Buridan, et il se sentit le cœur serré d'une tristesse mortelle. Il se résignait à n'être pas aimé ; mais la voir aimer un autre que lui, c'était une douleur trop forte pour Claude. Hélas! pensait-il, j'aurai le nom et le sort du pauvre Quasimodo. Pendant ces réflexions, Buridan chantait :

Entendez tous, honorable assistance,
La vertu reconnue et patience

De Geneviève de Brabant.
Étant comtesse
De grand'noblesse,
Née en Brabant
Était assurément.

Après cette célèbre complainte, qui est l'Iliade du *Messager boiteux* et de *l'Almanach de Liége*, Buridan, content d'avoir égorgé le traître Golo, céda la parole à M. Paturot. Chacun chanta à son tour, et Claude lui-même, avec plus de chaleur et de verve que personne. Le dîner finit gaiement par une séance de phrénologie, où Buridan fit admirer la variété de ses connaissances. M. Paturot, jaloux de voir son compère Ventéjols comparé à Napoléon, se soumit le premier à l'examen du savant.

« Monsieur, dit le peintre en palpant le boulanger avec gravité, votre tête présente les plus singuliers phénomènes que la science ait eu depuis longtemps occasion d'observer. Le front est d'un boulanger ordinaire, mais l'occiput annonce une intelligence sans bornes, et le sinciput, une fermeté rare. Ce que

vous avez décidé, vous le voulez fermement, n'est-ce pas ?

— Oh ! monsieur, dit Paturot se redressant avec orgueil, je suis comme un marbre. Si ma femme me résistait, je lui casserais les reins ! Si ma fille me désobéissait, je la jetterais par la fenêtre. C'est mon caractère. »

Tout le monde se mit à rire, et Mme Paturot voulut réclamer ; mais Buridan fit signe de se taire. L'assemblée était tout oreilles.

« Monsieur, continua Buridan, je vous en félicite. C'est cette rare et héroïque fermeté qui fait les grands hommes. Au besoin, vous seriez Brutus.

— Qu'est-ce que Brutus ? demanda Cécile.

— Parbleu ! dit sa mère, tu le vois bien, c'est une brute, un imbécile comme ton père, qui ne voit pas que monsieur se moque de lui.

— Silence, ma femme ! dit Paturot d'une voix menaçante.

— Oh ! cria la dame d'une voix acariâtre, tes gros yeux ne me font pas peur. Depuis vingt ans que nous sommes mariés, je te con-

nais bien. Tu es toujours le même : Constant-Fidèle Paturot, qui....

— Vous êtes intrépide, interrompit l'impitoyable Buridan.

— Comme un lion, monsieur. Je suis tambour de la garde nationale, et j'ai failli être soldat, c'est tout dire.

— Passons, dit le peintre, aux traits du visage. Vous avez le nez grand et gros. Avouez que vous êtes un grand scélérat.

— Monsieur, dit Paturot d'un ton suppliant, parlez plus bas, je vous en conjurer. Il faut bien que jeunesse se passe, et si ma femme le savait ! Voulez-vous me perdre ? »

L'examen se prolongea au milieu des plaisanteries de tous les convives. De la phrénologie Buridan passa à la chiromancie, et trouva moyen d'intriguer et de contenter tout le monde. Quand il tint la main de Juliette entre les siennes :

« Voici, dit-il, une ligne qui annonce qu'il vous arrivera bientôt un grand bonheur. Vous aimerez un jeune homme blond et vous en

serez passionnément aimée. Il y aura un mariage dans l'année. »

En même temps, il lui serra doucement la main. Juliette baissa les yeux et rougit. Que faisait Claude? Il assistait, impassible en apparence, aux succès de son ami, et il faisait d'horribles efforts pour rire de ses plaisanteries.

« Hélas! pensait-il, voilà comme il faudrait être pour plaire à Juliette. Elle n'a d'yeux que pour lui. Il est beau! O douleur! ô malheureux Quasimodo. »

On dansa beaucoup, et Buridan ne brilla pas moins par ses entrechats que par ses discours. Il sut plaire à tout le monde, et surtout à la bonne fruitière qu'il fit valser en dépit de ses cinquante-cinq ans. Il se multipliait pour faire sauter les femmes et pour boire avec les hommes.

A minuit, tous les conviés se retirèrent. Claude et Buridan, priés de revenir, le dernier surtout, s'y engagèrent volontiers, et partirent ensemble pour Paris, à pied. Sur la route, Claude, absorbé dans ses tristes réflexions, gardait le silence.

« Tout le bonheur que je m'étais promis, pensait-il, s'envole en un instant. Un étourdi, en se jouant, m'enlève celle que j'aime.

— Qu'as-tu donc? lui dit Buridan étonné, je ne te reconnais pas. As-tu du *vague à l'âme*.

— Ce n'est rien, répondit Claude, honteux de sa faiblesse. Le grand air m'a fait mal.

— Un buveur d'eau, dit Buridan avec compassion, ne devrait s'aventurer qu'avec des gens de sa secte. Va te coucher, Basile, tu sens la fièvre. »

Les deux amis se séparèrent. Le lendemain, Claude attendit inutilement Juliette. Elle ne devait plus revenir dans son atelier. Trois semaines s'écoulèrent sans événement. Le peintre avait besoin de toute sa philosophie pour ne pas aller voir la vieille fruitière. Enfin, il partit un dimanche pour Passy.

« Ah! vous voilà, monsieur, dit la bonne femme en le voyant. Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent? »

Claude allégua un travail important et pressé.

« Où est Juliette? demanda-t-il.

— Je l'attends depuis ce matin, répondit la fruitière. Restez avec nous; monsieur votre ami doit la conduire et vous partirez avec lui.

— Ah! c'est Buridan qui est chargé de la conduire, dit Claude qui pâlit de douleur et de jalousie. Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est un guide bien jeune pour Mlle Juliette!

— Qu'importe! dit la fruitière. Les jeunes gens aiment à rire, mais Juliette est sage. Entre nous, je crois bien que M. Buridan lui fait la cour. Ma nièce n'est pas un mauvais parti. Après ma mort, savez-vous qu'elle aura plus de 60,000 francs!

— A quoi bon détromper cette pauvre femme, se dit le peintre. Tous mes avis ne la rendront pas plus sage, et je passerais pour un jaloux et un malhonnête homme. »

Enfin, Buridan et Juliette arrivèrent, les yeux brillants et pleins de gaieté. Ils racontèrent qu'ils s'étaient égarés dans le bois de Boulogne, et qu'ils avaient poussé jusqu'à Saint-Cloud. Juliette salua Claude avec ami-

tié, mais avec froideur ; il lut son sort dans les yeux de la jeune fille, et partit désespéré. Buridan ne chercha pas à le retenir.

Quelques jours après, Claude frappa à la porte de son ami dès six heures du matin. Buridan à demi-habillé entrebâilla la porte.

« As-tu besoin de moi ? dit-il à Claude.

— Non. Je venais te voir.

— Diable ! le moment n'est pas favorable. Il y a des dames. Pasithéa, c'est notre ami Claude, celui qui a fait ton portrait et qui s'est fait sabrer pour toi. Veux-tu le recevoir.

— Y penses-tu ? dit Juliette.

— Parbleu ! si j'y pense. Tu es charmante en bonnet de nuit, et Claude sera bien aise de te voir. »

Claude reconnut la voix de celle qu'il aimait. Il sortit, la mort dans l'âme, sans dire un mot à Buridan. Il alla à Vincennes, et de là à Passy. Il rentra chez lui sans pouvoir apaiser la fièvre qui le dévorait. Il haïssait Juliette, et Buridan, et lui-même, et toute la nature. Il était tenté de les tuer tous les deux, mais sa douceur naturelle reprit le dessus.

Après tout, pensa-t-il, aucun des deux n'est cause de mon malheur. Pourquoi ai-je aimé celle qui ne pouvait pas m'aimer? Je le savais d'avance; j'ai dû m'y résigner. Le mal est en moi, et non ailleurs. Tant que je vivrai, je serai malheureux ; mourons donc.

Ayant résolu de se tuer, il chargea son pistolet, et écrivit à Juliette la lettre suivante :

« Juliette, je vous aimais, et vous êtes la maîtresse d'un autre ! Quand vous recevrez ce billet, je serai mort. Adieu ! »

Il cacheta ce billet, le porta lui-même à la poste, et l'affranchit avec un sang-froid singulier. En rentrant, il s'assit, appuya sur son cœur le canon du pistolet, et fit feu. La balle traversa le cœur. Claude mourut sur-le-champ.

Le soir, Juliette, assise près de Buridan, lut tout haut la lettre funèbre, et poussa un cri. Buridan courut chez son ami. On lui montra le corps inanimé du malheureux peintre. Le testament de Claude était ainsi conçu :

« Je lègue ma fortune, qui se compose de

vingt mille francs, à Chateauroux, ma ville natale. Je désire que le conseil municipal fasse construire un grand gymnase gratuit, destiné à développer dans le peuple la force et la beauté du corps, qui sont si nécessaires au bonheur et à la tranquillité de l'âme. »

Deux mois après la mort de Claude, Juliette, abandonnée par Buridan, revenait tristement à Passy.

« Ah ! si j'avais pu aimer Claude, disait-elle à sa tante, je ne serais pas si malheureuse aujourd'hui. »

Claude eut tort de se tuer. Tôt ou tard, il aurait oublié Juliette ; il aurait aimé et on l'aurait aimé. « Toute âme est sœur d'une âme. »

ROSE-D'AMOUR

ROSE-D'AMOUR.

I

J'avais à peu près dix ans quand je fis connaissance avec Bernard....

Mais avant tout, madame, il faut que je vous parle un peu de ma famille.

Mon père était charpentier, et ma mère blanchisseuse. Ils n'avaient pour tout bien que cinq filles dont je suis la plus jeune, et une maison que mon père bâtit lui-même, sans l'aide de personne, et sans qu'il lui en coûtât un centime. Elle était perchée sur la pointe d'un rocher qu'on s'attendait tous les

jours à voir rouler au fond de la vallée, et qui, pour cette raison, n'avait pas trouvé de propriétaire. Quand j'étais enfant, j'allais m'asseoir à l'extrémité du rocher, sur une petite marche en pierre, d'où l'on pouvait voir, à trois cents pieds au-dessous du sol, la plus grande partie de la ville.

Mon père, après sa journée finie, venait s'asseoir à côté de moi. Son plaisir était de me prendre dans ses bras et de regarder le ciel, sans rien dire, pendant des heures entières. Il ne parlait, du reste, à personne, excepté à ma mère, et encore bien rarement, soit qu'il fût fatigué du travail, — car la hache et la scie sont de durs outils, — soit qu'il pensât, comme je l'ai cru souvent, à des choses que nous ne pouvions pas comprendre. C'était, du reste, un très-bon ouvrier, très-doux, très-exact et qui n'allait pas au cabaret trois fois par an.

Si mon père était silencieux, ma mère en revanche parlait pour lui, pour elle, et pour toute la famille. Comme elle avait le verbe haut et la voix forte, on l'entendait de tout le

voisinage ; mais ses gestes étaient encore plus prompts que ses paroles, et d'un revers de main elle rétablissait partout l'ordre et la paix. Sa main était, révérence parler, comme un vrai magasin de tapes, et la clef était toujours sur la porte du magasin. Au premier mot que nous disions de travers, mes sœurs et moi, la pauvre chère femme (que le bon Dieu ait son âme en son saint paradis!) nous choisissait l'une de ses plus belles giffles et nous l'appliquait sur la joue.

Et croyez bien, madame, que nous n'avions pas envie de rire, car ses mains, endurcies par le travail, avaient la pesanteur de deux battoirs. Du reste, bonne femme, qui pleurait comme une Madeleine les jours d'enterrement, et qui aurait donné pour mon père et pour nous son sang et sa vie; mais quant à crier, battre et se disputer avec ses voisins, elle n'y aurait pas renoncé pour un empire.

Mon père, qui était la bonté même, voyait et entendait tout sans se plaindre, se contentait de lever quelquefois les épaules, — ce qui ne le sauvait même pas de tout reproche. Mais

il était dur à la peine. Il disait souvent : « Nous ne sommes pas en ce monde pour avoir nos aises ; et, puisque nous ne pouvons pas avoir d'enfants sans nos femmes, il faut savoir supporter nos femmes. » On l'appelait le vieux *Sans-Souci*, parce que jamais personne n'avait pu le mettre en colère, ni homme, ni enfant, ni créature vivante, et qu'il n'aurait pas donné une chiquenaude, même à un chien, excepté pour se défendre de la mort.

Un jour, en revenant du lavoir, ma mère se sentit fort altérée et toute en sueur. Elle but un grand verre d'eau froide, tomba malade et mourut la semaine suivante. Mon père la mena au cimetière sans pleurer, et revint à la maison avec mes sœurs et moi. Il nous embrassa toutes, donna les clefs de ma mère à ma sœur aînée, qui avait déjà dix-huit ans, s'assit dans le coin de la cheminée, et mit sa tête entre ses mains. A dater de ce jour-là, le vieux *Sans-Souci*, qui n'avait guère parlé jusque-là, ne parla plus du tout : il avait l'air de rêver nuit et jour, et nous-mêmes, intimidées par son silence, nous ne parlions plus

qu'à voix basse pour ne pas l'interrompre dans ses rêves.

Cependant mes sœurs se marièrent l'une après l'autre, quand l'âge fut venu, et laissèrent là mon père, avec qui je restai bientôt seule. J'avais alors dix ans, et ce fut vers ce temps-là, comme je vous le disais en commençant, que je fis pour la première fois connaissance avec Bernard, dit l'*Éveillé* et le *Vire-Loup*. Car vous savez, madame, que c'est assez la coutume chez nous de donner des surnoms aux garçons comme aux filles, et que ces surnoms font souvent oublier le nom que nous a donné notre père. Moi, par exemple, quoiqu'à l'église et à la mairie l'on m'ait appelée Marie, je n'ai jamais, depuis l'âge de douze ans, répondu qu'au nom de *Rose d'Amour*, que les filles de mon âge me donnaient par dérision, et que les garçons répétaient par habitude.

Car il faut vous dire, madame, et vous devez le voir aujourd'hui, que je n'ai jamais été jolie, même au temps où l'on dit communément que toutes les filles le sont, c'est-à-dire

entre seize et dix-huit ans. J'avais les cheveux noirs, frisés naturellement, les yeux bleus et assez doux, à ce que disait quelquefois mon père, qui ne pouvait pas se lasser de me regarder; mais tout le reste de la figure était fort ordinaire, et si j'ajoute que je n'étais ni boiteuse, ni manchotte, ni malade, ni mal conformée, que j'avais des dents assez blanches, et que je riais toute la journée, vous aurez tout mon portrait.

Du reste, on m'aimait assez dans le voisinage, parce que je n'avais jamais fait un mauvais tour ni donné un coup de langue à personne, ce qui est rare parmi les pauvres gens, et plus rare encore, dit-on, chez les riches.

Il ne faudrait pas croire que je fusse le moins du monde malheureuse de vivre avec mon père, quoiqu'il ne me dît pas six paroles par jour, si ce n'est pour les soins du ménage, et que nous n'eussions pas toujours de quoi vivre. Les gens qui se portent bien et qui travaillent n'ont pas de très-grands besoins; un petit écu leur suffit pour la moitié d'une se-

maine, et s'il ne suffit pas, ils prennent patience, sachant bien que la vie est courte, que la bonne conscience est mère de la bonne humeur, et que la gaieté vaut tous les autres biens.

Tous les soirs, après souper, dans la belle saison, j'allais me promener avec mon père et quelques voisins dans la campagne ; nous montions dans ce bois de châtaigniers que vous connaissez et qui est sur la hauteur, à une demi-lieue de la ville. Là, mon père se couchait sur le gazon, les yeux tournés vers les étoiles, et moi je courais autour de lui avec les enfants de mon âge. L'hiver, nous restions au coin du feu, tantôt chez nous, tantôt chez le père Bernard, dit *Tape-à-l'Œil*, afin de ménager le bois, qui ne se donne pas dans notre pays, et qui coûte aussi cher que le pain.

Un soir, c'était au mois d'avril, mon père ne voulut pas venir avec nous, et me laissa aller au bois avec plusieurs autres garçons et filles sous la conduite de la mère Bernard, qui était une femme très-respectable et âgée. Tout

en courant, je m'égarai un peu dans le bois qui n'était pas toujours sûr; les loups y venaient quelquefois de la grande forêt de la Renarderie, qui n'est qu'à six lieues de là. Justement, ce jour-là, des chasseurs avaient fait une battue dans la forêt, et un vieux loup, pour échapper aux chiens, s'étant jeté dans la campagne, avait cherché un asile dans le bois où je courais.

J'étais seule, avec un jeune garçon plus âgé que moi de trois ans, qu'on appelait Bernard l'*Éveillé*, lorsqu'au détour du sentier je vois venir à moi le loup, une grande et énorme bête, avec une gueule écumante et des yeux étincelants que je vois encore. Je pousse des cris affreux et je veux fuir : mais le loup, qui peut-être ne songeait pas à moi, courait pourtant de mon côté et allait m'atteindre; j'entendais déjà le bruit de ses pattes qui retombaient lourdement sur la terre et froissaient les feuilles des arbres dont les chemins étaient couverts depuis l'hiver, lorsque tout à coup Bernard l'*Éveillé* se jette au-devant de lui. Comme il n'avait ni arme ni bâton, il quitte

sa veste, attend le loup, et, le voyant à portée, la lui jette sur la tête pour l'étouffer.

En même temps il m'appelle à son secours; mais j'étais bien embarrassée, et pendant qu'avec les manches de sa veste il cherchait à étouffer le loup, je poussais des cris effrayants au lieu de l'aider. Le loup, tout enveloppé dans la veste de Bernard, poussait de sourds hurlements, se dressait contre lui. et cherchait à le mordre et à le déchirer. Je ne sais pas comment l'affaire aurait fini, si les chasseurs et les chiens qui le poursuivaient depuis plusieurs lieues n'étaient pas arrivés en ce moment même pour délivrer Bernard. Le loup fut tué d'un coup de couteau de chasse, les chasseurs firent de grands compliments à Bernard pour son courage, et l'on nous remit tous deux dans notre cheimn. Madame, cette petite aventure a décidé de ma vie.

Vous devinez aisément comment Bernard fut reçu par mon père lorsqu'il eut appris mon danger, et la manière dont il m'en avait tirée. De ce jour-là, Bernard devint notre ami

le plus cher et ne nous quitta presque plus, surtout le dimanche. Il perdit son surnom de l'Éveillé pour celui de *Vire-Loup*, qui rappelait son courage, et mon père ne fit plus une partie de campagne sans y inviter Bernard, qui, de son côté, ne se fit pas prier, et ne me quittait pas plus que mon ombre.



II

A parler sincèrement, madame, je crois que les belles demoiselles des villes qui ont des chapeaux de velours, des crinolines, des robes de soie, des écharpes, des cachemires, des bagues, des bracelets, et généralement tout ce qui leur plaît et tout ce qui coûte cher, ne sont pas moitié si heureuses que nous avant leur mariage, ni peut-être même quand elles sont mariées; et je vais vous en dire la raison.

S'il leur prend fantaisie d'avoir un amou-

reux et de courir les champs avec lui (en tout bien tout honneur s'entend), et d'admirer la lune, et l'herbe verte des prés, et la hauteur des arbres, et la beauté du ciel, et les étoiles qui ressemblent à des clous d'or, et qui font rêver si longtemps à des pays inconnus et magnifiques, on les enferme dans leurs chambres, on tourne la clef à double tour, et on les engage à lire l'Écriture sainte, qui est une très-bonne lecture, ou l'Imitation de Jésus-Christ.

Et si l'on veut agir plus doucement avec elles, on leur fait de beaux et longs sermons qui durent trois heures ou trois quarts d'heure, sur la manière de penser, de parler, de s'asseoir, de regarder les jeunes gens du coin de l'œil sans en faire semblant, et d'attendre après sur des chaises qu'ils viennent les chercher, soit pour la danse, soit pour le mariage, et de ne pas écouter un mot de ces beaux jeunes gens si bien gantés, cirés, frisés et pommadés, à moins que les parents n'aient connu d'abord s'ils sont riches ou s'ils sont pauvres, s'ils ont des places ou s'ils n'en ont pas, si la famille est convenable,

et plusieurs autres belles choses qui sont sagement inventées pour refroidir l'inclination naturelle des deux sexes à s'aimer l'un l'autre et à se le dire.

Tout cela, madame, est sans doute très-juste, très-bien arrangé et très-nécessaire pour sauver de toute atteinte la fragilité des demoiselles ; mais il faut dire aussi que ce serait à les faire périr d'ennui si elles n'avaient la consolation de penser que leurs mères se sont ennuyées de la même façon et n'en sont pas mortes, et qu'étant aussi bien constituées que leurs mères, elles n'en mourront sans doute pas davantage.

Cependant une Anglaise qui travaillait dans le même atelier que moi m'a souvent assuré que les demoiselles de son pays n'étaient pas plus surveillées que nos ouvrières, qu'elles couraient les champs avec les jeunes gens, qu'elles faisaient des parties de plaisir, et que cela ne les empêchait pas de se bien conduire et de se bien marier. Mais, comme vous savez, madame, chacun est juge de ses affaires, et si l'on a décidé qu'en France les demoi-

selles baisseraient toujours les yeux tiendraient les coudes attachés au corps, ne parleraient que pour répondre et jamais pour interroger, c'est leur affaire et non la mienne.

Permettez-moi seulement de dire que j'aime mieux, toute pauvre qu'elle est, la condition d'une ouvrière qui fait sa volonté matin et soir, que celle d'une demoiselle qui aurait en dot des terres, des prés, des châteaux, des fabriques et des billets de banque, et qui obéit toute sa vie, — fille à son père, et femme à son mari.

Pour moi, qui avais le bonheur de n'être pas gardée à vue, et tenue dans une chambre comme une demoiselle, et surveillée à tout instant, et écartée de la compagnie des garçons, ni d'aucune compagnie plaisante et agréable, je n'attendis pas quinze ans pour avoir mon amoureux en titre, qui fut, comme vous pensez bien, Bernard l'*Éveillé*, Bernard le *Vire-Loup*, mon sauveur Bernard.

Je ne vous apprendrai rien, je crois, madame, en vous disant que nos amours étaient la plus innocente chose du monde, et que la

sainte Vierge et les saints pouvaient les regarder du haut du Paradis, sans rougir. Bernard avait dix-sept ans, et j'en avais quatorze. Nos amours consistaient surtout à nous promener ensemble, le dimanche, à cueillir des églantines le long des haies ou des noisettes et des mûres dans les buissons, ou encore dans les grands jours, — jours de fête, ceux-là ! — à boire du lait chaud dans les villages voisins.

Mon père qui craignait par-dessus tout de me contrarier, et qui avait d'ailleurs confiance en moi, nous laissait souvent tête à tête dans ces promenades. Et pourquoi aurions-nous fait du mal ? Savions-nous seulement, excepté par les discours des vieilles gens, ce que c'était que le mal? Que pouvions-nous désirer de plus? Nous nous voyions tous les jours, nous nous aimions, nous nous l'étions dit cent fois, nous voulions nous marier ensemble; nos parents le voyaient et en étaient contents; les camarades de Bernard faisaient la cour aux autres filles de mon âge, comme lui à moi, et personne ne le trouvait mauvais :

c'est le moyen de choisir son mari longtemps d'avance, de le bien connaître, de s'accommoder à son humeur, ou de l'accommoder à la sienne propre ; qu'est-ce qu'on pourrait reprendre à cela ?

Maris et femmes, dans notre monde tout est jeune ; comme les garçons n'ont point d'argent, ils ne peuvent pas courir après des femmes de mauvaise vie qui leur feraient dépenser leur jeunesse et leur santé ; comme les filles en ont encore moins, et que personne n'a dix écus à côté d'elles, elles ne pensent pas à acheter des choses qui coûtent cher. Un bonnet blanc, une robe d'indienne, un fichu rouge ou bleu, voilà toute la toilette. Comment la jeunesse ne serait-elle pas heureuse ?

Aussi étions-nous heureux, Bernard et moi, parfaitement heureux, et nous comptions bien que ce bonheur durerait toujours. Bernard était un grand garçon, leste, bien fait, dégagé, un peu mince, qui chantait toujours, qui riait, qui m'aimait, et qui n'avait pas deux idées en dehors de moi, ni une volonté

contraire à la mienne. Ses parents, qui étaient assez riches (la maison et le jardin valaient bien cinq mille francs), n'étaient pas fiers ni avares, et ils ne cherchaient pas à contrarier ses inclinations; et quoique je n'eusse pas deux cents francs de dot à attendre du vieux *Sans-Souci*, mon père, et que pour des pauvres gens la différence entre nous fût énorme, son père et sa mère n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. Ils m'aimaient comme leur fille.

Souvent Bernard me disait : « Ma petite Rose-d'Amour (c'était le nom que mes amies m'avaient donné, justement parce que je n'étais pas belle), je t'aime à la folie, et les autres ne sont rien auprès de toi. Tu es toujours de l'avis de tout le monde, tu ne contraries personne, tu es gaie comme un chardonneret, et si mes camarades pouvaient te voir et t'entendre tous les jours comme je te vois et t'entends, ils seraient tous amoureux de toi. Quand tu leur parles, je sens quelque chose qui me serre le cœur, et quand tu les regardes avec ces yeux bleus qui sont si beaux

qu'il n'y en a pas de pareils à la ronde, j'ai des envies de me jeter sur eux et de leur arracher un par un tous les cheveux de la tête.... Et toi, Rose-d'Amour, comment m'aimes-tu? »

Je répondais à mon tour :

« Mon bon Bernard, mon cher Vireloup, je t'aime comme je peux, c'est-à-dire de toutes mes forces.

— Ce n'est pas assez, » disait Bernard.

Et nous commencions une dispute qui n'était pas près de finir, et qui valait toujours quelque chose à Bernard, car les disputes d'amoureux ne vaudraient guère si elles ne finissaient par un raccommodement, et le racommodement par un baiser.

Pardonnez-moi, madame, de vous dire tout cela et de vous ennuyer de tous ces détails. Hélas! c'est le temps le plus heureux de ma vie, et il me semble, lorsque je vous le raconte, boire dans la même tasse un reste de crème qu'on aurait oublié par mégarde. Mais ces temps heureux allaient finir.

Quand Bernard eut vingt ans et moi dix-sept, nos parents pensèrent à nous marier. Le vieux *Sans-Souci* commençait à s'inquiéter de nos amours, pourtant si innocentes, et, n'eût été la conscription, il nous aurait mariés tout de suite; mais vous savez ce que c'est que la conscription, et comme elle dérange souvent la vie la mieux réglée et les projets les mieux établis. Pouvais-je épouser Bernard pour le voir s'enrôler six mois après, prendre le sac et le fusil, et passer sept ans aux pays lointains? Il fut donc décidé que nous attendrions ce terme fatal avant de nous marier.

Ce n'est pas sans délibérer beaucoup qu'on prit cette résolution. Comme les parents de Bernard étaient riches et avaient dans leur maison trois locataires qui payaient chacun cent francs, il aurait été facile de trouver un remplaçant à mon pauvre Bernard; car si l'argent est bien précieux aux pauvres gens, encore vaut-il mieux donner son argent que ses enfants. D'ailleurs, cette année-là les remplaçants étaient fort chers, vous vous en

souvenez, madame : c'était en 1840, et l'on disait chez nous que ceux qui partiraient cette année-là seraient tués à la guerre comme au temps du grand Napoléon, et qu'il n'en échapperait pas un sur dix, et que ceux qui reviendraient dans leurs foyers seraient estropiés à jamais.

Quand on nous dit tout cela, et que les remplaçants coûteraient au moins trois mille francs pièce, la somme était si grosse qu'elle fit reculer les parents de Bernard, et qu'il fut résolu qu'on s'en remettrait au hasard, et qu'on ne prendrait aucune précaution contre le mauvais numéro. Je ne sais pas ce que pensa Bernard; mais il fit bonne contenance devant moi et me dit : « Rose-d'Amour, compte sur moi comme je compte sur toi, et ne crains rien. S'il faut partir, je partirai, je resterai sept ans en Afrique, ou en Allemagne, ou en Italie; mais dans le pays où l'on m'enverra, je ne penserai qu'à toi, je n'aimerai que toi, et si tu m'aimes encore dans sept ans nous serons heureux tout comme aujourd'hui, foi de Bernard ! » Je le crus sur

parole, mais je ne pus m'empêcher de pleurer. Sept ans! Hélas! madame, quand on est jeune et qu'on aime, sept ans, c'est la vie entière.

Parmi les larmes, je ne pus m'empêcher de dire : « Ah! la maudite conscription! » Sur quoi mon père, le vieux *Sans-Souci*, me dit en me prenant sur ses genoux: « Mon enfant, c'est la loi. Il faut obéir. Ce n'est pas nous qui l'avons faite, mais que veux-tu? c'est la loi.... Et après tout, Bernard, s'il y a guerre, tu reviendras peut-être colonel, ou général, ou maréchal comme au temps de l'autre. »

Pauvre père! il cherchait à me consoler, mais je voyais bien sa tristesse qui était peut-être plus forte que la mienne parce que les vieilles gens désespèrent aisément de tout; les jeunes, au contraire, croient toujours que le bon Dieu va venir à leur secours.

Enfin arriva le jour du tirage, et mon pauvre Bernard, plus mort que vif, s'en alla tirer le billet de l'urne. 19! Ah! madame, quand nous vîmes ce malheureux numéro,

je sentis mon cœur défaillir, et je serais tombée à la renverse au milieu de la salle où se faisait le tirage, si mon père ne m'avait pas soutenue. Bernard s'avança vers nous :

« Eh bien ! ma pauvre Rose-d'Amour, dit-il tout pâle, c'est fini : je vais partir.

— Tu vas partir, lui répondit assez rudement mon père, mais tu ne vas pas mourir. Allons, donne-lui le bras et ramène-la à la maison. »

Quel retour ! Il me semblait voir Bernard pour la dernière fois. Vous auriez cru assister à un enterrement.

« Encore s'il était borgne ou bossu ! disait toujours mon père, qui faisait semblant de rire pour secouer notre tristesse. Mais non, ce gaillard-là est droit comme un I, il est joli garçon, il ferait trois lieues à l'heure : jamais le gouvernement ne voudra s'en priver pour toi, ma pauvre enfant. »

Le soir, on délibéra dans les deux familles sur ce qu'il fallait faire.

III

Bernard et moi nous assistions au conseil.

« Ah! dit le père Bernard, il est bien dur de travailler toute sa vie et d'amasser avec beaucoup de peine quatre ou cinq mille francs pour en faire cadeau au gouvernement ou n'importe à qui, quand on est vieux et quand on ne peut plus travailler. »

Mon père, qui était là, ne répliqua rien. Comme il n'avait pas de dot à me donner, il était trop fier pour engager les parents de

Bernard à faire donner un remplaçant à leur fils. Ce fut la mère de Bernard qui répondit à son mari.

« Écoute, mon vieux. Ces trois mille francs qu'il nous faudra donner nous mettront sur la paille, c'est vrai ; mais aimerais-tu mieux que Bernard partît pour l'armée, qu'il tînt un fusil dans les mains, qu'il allât tuer l'ennemi, qu'il en fût tué ou estropié, pendant que nous jouirions ici bien tranquillement de l'argent gagné, et que nous aurions de bonne viande à manger et de bon vin à boire tous les jours que Dieu nous donne?

A chaque bouchée ne penserais-tu pas que Bernard est là-bas, qu'il a froid, qu'il a faim peut-être, qu'on nous le tue? Et cette pensée ne te couperait-elle pas l'appétit? Pour moi, je suis vieille, infirme, je n'ai pas longtemps à vivre, je n'ai pas d'autre enfant que Bernard, et je veux voir les siens avant de mourir. Qu'il en coûte ce qu'il pourra, il faut lui donner un remplaçant.

— Comme tu voudras, dit le vieux. Crois-tu que je n'aime pas Bernard autant que toi, et

que je n'ai pas envie de voir une demi-douzaine de marmots grimper sur mes genoux et me tirer les cheveux et la barbe? Va, va, je ne regrette pas plus mon argent que toi. Allons, viens ici, Bernard, et toi, ma petite Rose-d'Amour, ne pleure pas comme une fontaine, tu auras ton amoureux. C'est convenu : embrassez-vous, et que ce soient là vos fiançailles. Demain, je vais chercher quelqu'un à qui je puisse vendre ma maison.

— Mais je ne veux pas que tu la vendes ! s'écria mon pauvre Bernard. Je ne veux pas que ma mère et toi vous soyez ruinés pour moi. Je partirai. Rose-d'Amour m'attendra, je le sais ; je reviendrai à cheval et avec des épaulettes comme un seigneur, et nous nous marierons dans sept ans comme Jacob et Rachel.

— Tais-toi, dit le père, et ne parle ni de Rachel ni de Jacob, ni de sept ans. Je veux voir ton premier-né l'année prochaine, et si Rose-d'Amour manque à nous le donner, je me fâcherai tout de bon. Allons, à quinze jours la noce. Est-ce décidé, vieux *Sans-Souci?*

— Si ça plaît aux enfants, répondit mon père, je ne suis pas pour les contrarier. »

Vous croyez, madame, que j'allais être la plus heureuse des femmes ? Attendez la fin. Ah ! la tuile tombe toujours sur celui qui ne l'attend pas.

Huit jours avant celui qui était fixé pour notre mariage, le père Bernard avait trouvé un bourgeois qui consentait à lui prêter trois mille francs hypothéqués sur la maison et le jardin, qui en valaient à peu près deux fois autant. Aussitôt, il vint chez nous, le soir, pour nous annoncer cette bonne nouvelle.

« Eh bien ! vieux *Sans-Souci*, dit-il, l'affaire est faite, et Bernard va se marier. J'ai les trois mille francs. C'est Malingreux qui les prête. Tu connais Malingreux, ce petit homme sec, avec un nez de fouine, qui est une si bonne pratique pour les huissiers ? Quand je dis qu'il les prête, c'est une manière de parler, car il ne déboursera pas un centime, mais il me les fait prêter par un propriétaire, à 5 pour 100. Ce n'est pas trop cher, hein, pour Malingreux ?

— Ma foi, dit mon père, je ne l'en aurais pas cru capable.

— Oui, mais le propriétaire lui-même, qui ne les a pas, est obligé de les emprunter à un notaire, à 6 pour 100.

— Six et cinq, ça fait onze, dit mon père.

— Oui, onze et trois pour la peine de Malingreux, cela fera quatorze, sans comprendre les renouvellements. Enfin, Bernard est sauvé de la conscription, c'est tout ce que nous voulions. Ce sera à lui et à Rose-d'Amour de regagner ma pauvre maison, et d'économiser jour et nuit. Et maintenant viens, *Sans-Souci*. C'est demain dimanche. Veux-tu venir avec nous faire une partie à Saint-Sulpice? Nous dînerons au cabaret avec toute la famille, excepté ma femme, qui ne peut pas aller si loin. Rose-d'Amour et Bernard seront bien aises de se promener ensemble. »

Le lendemain nous partions huit ou dix, ensemble, à pied, pleins de joie comme pour une noce. J'avais pris le bras de Bernard, et nous marchions les premiers à plus d'un quart de lieue en avant. Jamais nous n'avions été si

gais. Pensez un peu, madame, si jeunes, si heureux, contents de nous-mêmes, de nos parents, de nos amis, du bon Dieu et de toute la nature, délivrés d'ailleurs de toute inquiétude pour l'avenir, nous étions dans un de ces jours qu'on ne rencontre pas trois fois dans la vie.

Saint-Sulpice est un village de quarante ou cinquante maisons, à deux lieues de chez nous. Derrière chaque maison sont des prés et des chènevières. Au milieu du village est une grande place avec une belle église, consacrée à saint Sulpice, un saint à qui l'on a coupé la tête dans les anciens temps, et dont les reliques font encore des miracles. Tout le village est très-beau et bien situé sur le penchant de la montagne. Les prairies sont les meilleures du département, on les fauche trois fois par an, et les bœufs si beaux que j'entends dire qu'on les envoie à Paris, pour être servis sur la table de l'empereur. Vous savez mieux que moi, madame, si l'on m'a dit la vérité.

La plus belle maison du village est un

grand cabaret, toujours plein le dimanche, et où les gens de la ville vont quelquefois dîner comme les gens de la campagne. On y trouve toujours des pâtés, du veau rôti, des fruits, du lait, du vin d'Auvergne, de la bière et du cassis ; et comme, à cause des chemins qui sont très-mauvais dans nos montagnes, il est plus commode d'aller à pied, on a toujours faim et soif en arrivant.

Nous n'étions pas, vous pensez bien, pour faire autrement que les autres, et nous ne tardâmes pas beaucoup à nous mettre à table. On but et l'on mangea comme à la noce ; et, de fait, c'était notre noce qu'on célébrait. Après dîner on dansa de toutes ses forces. Nous avions amené un vieux joueur de violon qui nous joua les plus belles bourrées du pays, et nous fit sauter comme des Basques, ou comme des tanches dans la friture. Peu à peu on s'échauffa de telle sorte, que les plus vieux se mirent de la partie et voulurent danser comme les autres.

Le vieux *Sans-Souci* lui-même ne se fit pas prier ; on invita les paysans et les paysannes

qui étaient là et qui nous regardaient, à danser avec nous, et bientôt toute la commune, le maire en tête, se mit en branle, et commença à faire un tel vacarme qu'on n'entendait pas le son des cloches qui appelaient les paroissiens à vêpres.

Pour moi, je dansais de mon mieux avec Bernard sans que personne s'occupât de nous, tant le tumulte et les cris de joie empêchaient de rien remarquer.

Quant au père de Bernard, il était d'une gaieté folle; le vin et la danse avaient réjoui sa vieillesse, il parlait de ses petits-enfants et chantait des chansons à boire. Enfin la nuit vint, et nous retournâmes à la ville.

Comme nous arrivions, nous vîmes une grande flamme s'élever au-dessus du faubourg. C'était la maison de Bernard qui brûlait. Sa mère, restée seule et infirme, avait, sans y penser, mis le feu aux rideaux de son lit. On l'avait sauvée à grand'peine. La rivière était loin, on n'eut pas d'eau pour l'incendie, et la maison fut brûlée tout entière sans qu'on pût en retirer une chaise.

« Allons, dit le père Bernard, plus de maison, plus d'hypothèque ; plus d'hypothèque, plus d'argent ; plus d'argent, plus de remplaçant ; plus de remplaçant, plus de Bernard. Mes enfants, il faut vous séparer. Bernard partira dans dix jours. Ma pauvre Rose, vos amours sont finies pour l'éternité, à moins que vous n'attendiez ce garçon pendant sept ans ; et sept ans, croyez-moi, c'est beaucoup. »

Bernard ne dit pas un mot ; on aurait cru que le tonnerre venait de tomber sur sa tête. Pour moi, je me sauvai dans ma chambre, et je pleurai toute la nuit.

Le vieux *Sans-Souci*, qui s'inquiétait d'entendre mes sanglots à travers la cloison, se leva au milieu de la nuit et m'embrassa en disant :

« Pauvre Rose ! »

Il était loin de connaître tout mon malheur ! Hélas ! madame, à l'insu de nos parents, nous étions déjà mariés devant Dieu, et, depuis quelques jours, je n'avais plus rien à refuser à Bernard.

IV

Jusque-là, madame, je n'avais jamais eu l'ombre d'un regret ni d'un remords. A partir de cette fatale journée, je n'eus pas un moment de repos intérieur. Je voyais mon bonheur détruit, mon mari perdu, et, ce qui était pire encore, je n'avais même pas la consolation d'une bonne conscience. Ma vie était gâtée, je le voyais, je le sentais, et quoique personne ne le sût, excepté Bernard, je n'osais lever les yeux sur personne; il me semblait qu'on y aurait lu ce que je voulais me

cacher à moi-même. Enfin, je commençai à avoir honte de moi-même. Avoir honte, madame, n'est-ce pas le pire tourment qu'on puisse souffrir en ce monde?

Cette douleur était d'autant plus vive que Bernard, son père et sa mère étant sans asile à cause de l'incendie de leur maison, furent obligés de venir habiter pendant quelque temps dans celle de mon père, et que je me trouvai tous les jours, matin et soir, en face de Bernard. Moi, si vive autrefois, si gaie, je me sentais triste à tout moment et je ne disais pas trois paroles par jour. Mon père lui-même finit par s'en étonner et par en chercher la cause, car il voyait bien qu'il y avait au fond de ce silence quelque chose de plus que la tristesse de voir partir Bernard. Il me fit plusieurs questions, mais je n'osai répondre, je n'osai surtout lui dire la vérité. Et d'ailleurs, quel remède?

Ce qui vous étonnera peut-être, c'est que Bernard lui-même paraissait presque aussi confus que moi de la faute que nous avions commise. Soit qu'il commençât d'en craindre

les suites, soit qu'il devinât ma tristesse et ma honte et qu'il se reprochât d'en être cause, soit enfin qu'il fût entièrement occupé de l'idée de partir et de me quitter peut-être pour toujours, il reprit avec moi le ton et les manières d'un frère, comme auparavant.

Enfin, il reçut l'ordre de partir et de rejoindre son régiment. Cette nouvelle, que nous attendions tous les jours, fut cependant pour nous comme le coup de la mort. Sa vieille mère poussait des cris déchirants :

« Ah ! malheureuse ! disait-elle, c'est moi qui l'égorge et qui le tue ! C'est moi qui ai brûlé la maison, c'est moi qui envoie mon fils à la mort ! »

Et s'adressant à son mari :

« C'est ta faute aussi, vieux fou, vieux propre à rien, qui ne penses tout le long du jour qu'à boire, manger, dormir et te promener ! Tu avais bien besoin d'inventer cette promenade de Saint-Sulpice et ces dîners, et de courir les cabarets, et de vider les bouteilles, et de danser comme un pantin, à ton âge ! Quand on pense qu'il a cinquante-cinq

ans, l'âge de Mathusalem, et que monsieur veut encore danser dans les prés avec toutes les filles du canton ! Sans-cœur, va !

— Ma femme, dit le vieux Bernard, je n'ai que cinquante-trois ans.

— Cinquante-trois ou soixante-dix, n'est-ce pas la même chose, vieux sans cervelle, vieux mange-tout !

— Eh ! pauvre mère ! dit Bernard.

— Tais-toi, dit-elle, ce n'est pas à toi de m'apprendre à parler. Je ne suis pas encore folle, n'est-ce pas, ni imbécile, pour recevoir des conseils de mes enfants.

— Allons, voisine..., interrompit mon père.

— Et vous aussi, vieux *Sans-Souci*, qui avez toujours la pipe à la bouche et qui avez fait mourir votre femme de chagrin, faut-il encore que vous veniez vous mêler des affaires de tout le monde ? C'est assez d'avoir renversé votre soupe, voyez-vous ; il ne faut pas venir encore cracher dans celle des autres. Ce n'est pas parce que nous ne sommes plus riches comme auparavant qu'il faut croire que vous me ferez la loi. Pauvreté n'est pas vice, voyez-

vous, vieux *Sans-Souci*, et les Bernard ont toujours eu la tête près du bonnet; et il ne faut pas croire qu'il n'y a qu'une fille ici et que Bernard n'en trouverait pas d'autre à épouser : car, pour les filles, nous en avons, Dieu merci, par douzaines, et, toute brûlée qu'est ma maison, Bernard n'est pas encore un parti à dédaigner, et je connais des filles d'huissier qui s'en lécheraient les doigts bien volontiers; mais il n'est pas fait pour leur nez. »

A ces mots, mon père se mit à bourrer tranquillement sa pipe en faisant signe du coin de l'œil au père Bernard.

« Oui, oui, j'entends bien vos signes, vieux sans-cœur, vieux *Sans-Souci*, dit-elle. Vous avez l'air de dire à Bernard : Laisse couler l'eau, ou : Autant en emporte le vent, car vous vous entendez tous entre hommes comme larrons en foire. Au lieu de pleurer comme moi mon pauvre Bernard et de le tirer d'embarras et du service militaire, vous fumez là vos pipes comme des va-nu-pieds. Eh bien! c'est moi qui le sauverai, moi, sa mère.

— Comment? dit le vieux Bernard.

— J'irai chez le maire, j'irai chez le sous-préfet, j'irai chez le préfet, chez le général, s'il le faut, mais je ne laisserai pas emmener mon enfant, car ils vont me l'emmener et me le faire tuer en Afrique, pour sûr.

— Va! dit le père.

— Oui, va, c'est bientôt dit. Et comment veux-tu que j'aille? Est-ce que je les connais, moi, ces gens-là et ces seigneurs? Mais tu me laisses toujours la besogne sur le dos, grand fainéant, et tu engraisses là au coin du feu, les mains dans les poches, pendant que je trotte et que je cours par les chemins, sous la pluie, le vent et la neige, cherchant le pain de la famille.

— Alors n'y va pas, reprit le vieux Bernard.

— Oui, n'y va pas! Et si je n'y vais pas, qui donc ira? Est-ce toi, vieille poule mouillée, homme de carton, bœuf au pâturage? Et tu auras le cœur et le front de laisser partir notre enfant, notre dernier enfant, le seul

qui nous soit resté de quatre que j'ai nourris! Pauvre Bernard, pauvre ami, soutien de ma vieillesse, qui donc t'aimera, puisque ton père te jette là au coin de la borne comme une vieille casquette? »

Les deux hommes se levèrent et allèrent s'asseoir sur un banc devant la porte pour fumer tranquillement leurs pipes; mais leur tranquillité ne fit qu'irriter davantage la pauvre femme, qui se mit à dire que tout le monde l'abandonnait, qu'elle le voyait bien, qu'on ne lui parlait même plus, qu'elle était bonne à porter en terre, que le plus tôt serait le meilleur, et qui, finalement, fondit en larmes et embrassa Bernard en sanglotant pendant plus d'une heure.

A ce moment, les forces lui manquèrent. Elle se jeta sur son lit et s'endormit. C'était le moment que nous attendions, Bernard et moi, sans nous le dire. Nos pères étaient rentrés et s'étaient couchés aussi; car le chagrin même ne pouvait pas leur faire oublier le travail du lendemain, et les pauvres gens, par bonheur, ont trop d'affaires pour se la-

menter éternellement, comme ceux qui ont des rentes et du loisir.

Je menai Bernard dans ma chambre. Il s'assit sur la table et moi sur une chaise à côté de lui. Si vous trouvez, madame, que c'était une démarche bien hardie, il faut penser que cette entrevue était la dernière, que nous ne devions pas nous retrouver avant sept ans, que nous avions mille choses à nous dire pour lesquelles il ne fallait pas de témoin, et qu'enfin je lui avais, par malheur, donné des droits sur moi. Au reste, il n'était pas disposé à en abuser ce soir-là, car nous nous sentions tous deux le cœur serré, et nous retenions à peine nos larmes.

« Rose, ma chère Rose, me dit-il dès que nous fûmes assis, c'est la dernière fois que je te parle, il ne faut pas que tu me caches rien. M'aimes-tu comme je t'aime et comme je t'aimerai toujours? M'aimes-tu assez pour attendre mon retour sans inquiétude, et pour me jurer de ne pas te marier et de n'écouter les discours de personne pendant tout ce long temps? Dis, m'aimes-tu assez pour cela? »

Tout en parlant il serrait mes mains dans les siennes avec une force et une tendresse extraordinaires.

« Oui, je t'aime assez pour t'aimer éternellement, dis-je à mon tour.

— Pense, reprit-il, que j'ai vingt ans aujourd'hui, et que j'en aurai vingt-sept et toi vingt-quatre à mon retour. Pense que ce temps est bien long, qu'il viendra peut-être beaucoup de gens pour te regarder dans les yeux, pour te dire que tu es belle, que je suis loin et que je ne reviendrai jamais ; pense....

— J'ai pensé à tout, lui dis-je. Mais toi, veux-tu jurer de m'être toujours fidèle, d'avoir en moi une confiance entière, non pas seulement aujourd'hui, ni demain, mais tous les jours de l'année, et dans deux ans, et dans dix ans, et durant la vie entière ? Veux-tu jurer de ne croire personne avant moi, quelque chose qu'on puisse te dire de ma conduite, quelque parole qu'on puisse te rapporter ?

— Je le jure !

— Pense à ton tour qu'il est bien facile de dire du mal d'une honnête fille, qu'il ne faut qu'un mot d'une mauvaise langue et qu'un mensonge pour la déshonorer, qu'il se fait bien des histoires dans le pays et qu'on pourra me mettre dans quelqu'une de ces histoires. Es-tu bien résolu et déterminé à n'écouter rien de ce qu'on pourra te dire contre moi, à moins que tu ne l'aies vu de tes deux yeux; et veux-tu jurer, si l'on te fait quelque rapport, quand ce rapport viendrait de ton père ou de ta mère, ou des personnes que tu respectes le plus, de me le dire à moi avant toute chose, afin que je puisse me justifier et confondre le mensonge?

— Je le jure! Et maintenant, Rose, nous sommes mariés pour la vie. Prends cet anneau d'or que j'ai acheté aujourd'hui pour toi; et si je manque à mon serment, que je meure! »

Je ne répéterai pas, madame, le reste de notre conversation. Nos parents mêmes auraient pu l'écouter sans nous faire rougir, et Bernard évita avec soin tout ce qui aurait pu

me rappeler la faute que nous avions commise. Moi-même je n'osai y faire la moindre allusion, par un sentiment de pudeur que vous comprendrez aisément. Hélas ! il était bien tard pour me garder.

Le lendemain, Bernard partit avec les conscrits de sa classe et alla rejoindre son régiment.

Dès qu'il fut parti, je me trouvai seule comme dans un désert. Je sentais que mes vrais malheurs allaient commencer.

V

Cependant, comme après tout il faut vivre, et comme les pauvres gens ne vivent pas sans manger, et comme ils ne mangent pas sans travailler, et comme il fait froid en hiver, ce qui oblige d'avoir des robes de laine, et chaud en été, ce qui oblige d'avoir des robes de coton, et comme les robes de laine coûtent fort cher, et comme on ne donne pas pour rien les robes de coton, je me remis à travailler comme à l'ordinaire, dès le lendemain du départ de Bernard.

Ce ne fut pas sans une amère tristesse. Bien souvent je baissais la tête sur mon ouvrage, et je m'arrêtais à rêver de l'absent, et à me rappeler les dernières paroles qu'il m'avait dites et les derniers regards qu'il m'avait jetés en partant le sac sur le dos; mais le contre-maître de l'atelier ne tardait pas à me réveiller, et je reprenais mon travail avec ardeur.

Car il faut vous dire, madame, que je travaillais dans un atelier avec trente ou quarante ouvrières. Chacune de nous avait son métier et gagnait à peu près soixante-quinze centimes. Pour une femme, et dans ce pays, c'est beaucoup; car les femmes, comme vous savez, sont toujours fort mal payées, et on ne leur confie guère que des ouvrages qui demandent de la patience.

Quinze sous par jour! pensez, madame, si nous avions de quoi mener les violons; encore faut-il excepter les dimanches, où l'on ne travaille pas, les jours de marché, où l'on ne travaille guère, et les jours où l'ouvrage manque, ce qui arrive au moins trois se-

maines par an. Quand nous avons payé le propriétaire, le boulanger, le beurre, les légumes et les pauvres habits que nous avons sur le corps, jugez s'il nous reste grand'-chose et si nous pouvons faire bombance.

Et ce n'est rien encore quand on vit seule ou qu'on n'a pas des enfants à élever et des parents infirmes à soutenir ; mais s'il faut élever les enfants (et peut-on les laisser seuls avant l'âge de douze ans?) et travailler en même temps, l'argent du ménage sort presque tout entier de la poche du mari.

Pour moi, qui n'avais ni parents à soutenir, puisque mon père était encore droit et vigoureux, ni enfants à élever, je me trouvais encore l'une des plus riches et des plus favorisées de l'atelier. Quoique la besogne que nous faisions ne fût pas des plus propres, et que parmi la laine et la poussière il y eût bien des occasions de se salir, je savais m'en garantir, et mon bonnet toujours blanc et noué avec soin sous le menton faisait l'envie de mes camarades. « Rose-d'Amour fait la coquette, disait-on; Rose-d'Amour a mis

des brides bleues à son bonnet; Rose-d'Amour veut plaire aux garçons. » Et le contre-maître de la fabrique commença à me parler d'un ton plus doux qu'à toutes les autres, et à me faire des compliments sur mes beaux yeux, et à me dire qu'il m'aimait de tout son cœur, et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'avoir de plus belles robes et de plus beaux fichus que pas une fille de l'atelier, et enfin à vouloir m'embrasser publiquement, par forme de plaisanterie.

Là, madame, je me fâchai. Je ne puis pas dire que ses premiers compliments m'eussent fait de la peine, car enfin l'on est toujours bien aise d'entendre dire qu'on est jolie, surtout quand on n'a pas eu souvent occasion de l'entendre; et franchement, excepté Bernard, les garçons ne m'avaient pas gâtée jusque-là par leurs louanges. Mais quand je vis où le contre-maître voulait en venir, je fus indignée de sa conduite, et lorsqu'il m'embrassa, je le repoussai fortement, ce qui l'obligea de s'asseoir brusquement sur un sac de laine pour se garantir de tomber en arrière, et,

comme on dit chez nous, les quatre fers en l'air.

Ce commencement, qui aurait dû le décourager, ne fit que l'exciter davantage. Le contre-maître, madame, était un gros homme de quarante ans, laid comme les sept péchés capitaux, qui était marié, qui sentait l'eau-de-vie et qui était horriblement brutal. Très-souvent, par pure plaisanterie, il nous donnait des coups de poing dans le dos, ou des coups de pied, ou des tapes sur l'épaule à assommer un bœuf. Ensuite, il riait de toutes ses forces. Encore ne fallait-il pas se plaindre, car il était alors tout prêt à recommencer; et si l'on se plaignait au fabricant, il ne faisait qu'en rire, disant que cela ne le regardait pas et que nous saurions toujours bien nous accommoder avec le contre-maître, et qu'il ne fallait pas tant faire les renchéries, et toutes sortes de choses que je ne vous rapporterais pas, tant elles sont difficiles à croire.

Cependant, grâce au ciel, j'aurais encore assez bien supporté ses bourrades; mais pour ses caresses, madame, c'était à n'y pas tenir.

Comme il savait par les autres filles de l'atelier l'histoire de mes amours avec Bernard, — car le pauvre Bernard avait pris tous ses camarades pour confidents, et ne leur avait rien caché, excepté ce que j'aurais voulu oublier moi-même, — il commença à me dire que Bernard ne reviendrait jamais, qu'il en conterait à toutes les filles qu'il pourrait rencontrer, qu'il était parti pour l'Afrique, et que dans ce pays-là nos soldats ramassaient les mauricaudes au boisseau, qu'il n'y avait qu'à se baisser et prendre, que Bernard n'était certainement pas homme à faire autrement que les autres, que j'en serais pour mes frais de fidélité, et qu'il était bien dommage qu'une fille aussi jolie et aussi aimable que moi fût perdue pour la société.

Je le laissai parler tout son soûl sans lui rien répondre, et je continuai tranquillement mon travail. Ses discours ne faisaient rien sur moi, car j'étais bien résolue à n'aimer jamais que Bernard et à l'attendre éternellement. Les autres filles de l'atelier, un peu jalouses d'abord de la préférence du contre-maître, com-

mencèrent, en voyant ma résistance, à se moquer de lui, et son caprice devint une sorte de fureur.

« Mon pauvre Matthieu, disait l'une, tu perds ton temps ; Rose-d'Amour ne pense qu'à son bel amoureux ; elle ne t'aimera jamais.

— Et pourquoi ne m'aimerait-elle pas, petit tison d'enfer, petit serpent en jupons ? Tu m'as bien aimé, toi qui parles.

— Moi ?

— Oui, toi ; et tu m'en as donné des marques l'année dernière.

— Oh ! le menteur. »

Voilà ce qui se disait dans l'atelier, et beaucoup d'autres paroles plus libres que je n'oserais vous répéter ici. Hélas ! madame, on nous élève si peu et si mal ! Dès que nous sommes nées, il faut marcher ; dès que nous marchons, il faut aller à l'atelier ; la moitié, que dis-je ? les trois quarts d'entre nous n'ont jamais vu l'intérieur d'une école. Comment saurions-nous ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire, si l'on ne nous l'enseigne pas ? Ah !

les demoiselles qui sont riches, qui sont bien vêtues, bien chaussées, bien couchées, conduites en classe dès le matin et ramenées le soir, qui apprennent à lire, à calculer, à prier Dieu, à faire de la musique, — ces demoiselles-là sont bien heureuses en comparaison de nous qui naissons au hasard, vivons par miracle et mourons si souvent sans secours.

Les discours du contre-maître, dont il ne se cachait guère, car ce sont choses trop communes dans les ateliers pour qu'on en fasse mystère, et le soin que je prenais de me taire et de me tenir toujours éloignée de lui, me firent d'abord une grande réputation de vertu, et l'on commença à me citer en exemple aux autres filles du quartier, ce qui ne laissa pas de les exciter un peu contre moi.

Vers ce temps-là, c'est-à-dire à peu près trois ou quatre mois après le départ de Bernard, un matin, je me sentis toute changée et je m'aperçus que j'étais grosse. Hélas! madame, c'était le juste châtiment de Dieu et la juste punition de n'avoir pas su me garder contre Bernard.

A cette découverte un froid glacial s'empara de tout mon corps et je me sentis prête à mourir. Pensez à cette horrible situation. J'étais grosse, et mon amant se trouvait si éloigné de moi qu'il ne pouvait même me donner de ses nouvelles et que je ne savais s'il pourrait jamais revenir. Encore s'il avait été là! il m'aurait soutenue, encouragée, épousée, aimée du moins. Mais non, tout se réunissait contre moi, et je ne vis d'abord à mon malheur d'autre remède que la mort.

Oui, madame, je vous le jure, ma première pensée fut de me jeter dans la rivière; car de paraître devant mon père qui m'aimait tant, qui ne pensait qu'à moi, qui aurait donné pour moi sa vie, je n'osais d'abord en soutenir l'idée.

Ce qui rendait mon malheur plus affreux, c'est que je n'osais en parler à personne; car, vous le savez, madame, dans un pareil embarras, on n'est pas seulemnet malheureux, on est encore plus ridicule. J'entendais par avance les cris et les plaisanteries de mes camarades de l'atelier, de celles surtout dont la

conduite n'avait pas été bonne, et à qui l'on me citait pour modèle. Je voyais l'odieuse figure de Matthieu le contre-maître, et je les entendais dire en riant :

« Eh bien ! Rose-d'Amour, te voilà donc *embarrassée !* La voilà, cette Rose-d'Amour, cette sainte-n'y-touche, cette hypocrite qui faisait tant la vertueuse et qui ne se serait pas laissé baiser le bout des doigts par un garçon, la voilà qui va faire des layettes et occuper la sage-femme. Va-t-on sonner les cloches pour le baptême, et faudra-t-il faire un carillon exprès ? »

Dans cette inquiétude horrible, je ne vis qu'une seule personne en qui je pusse avoir confiance : c'était la mère de Bernard.

Elle seule pouvait excuser ma faute : elle m'aimait, elle avait longtemps désiré notre mariage. L'enfant, après tout, était son petit-fils, elle ne pouvait en douter, et si elle me condamnait, elle ne pourrait pas du moins condamner son petit-fils. D'ailleurs, il ne me restait pas d'autre moyen de salut, et j'aurais mieux aimé vingt fois — je vous l'ai

dit — me jeter tête baissée dans la rivière que d'en parler moi-même à mon père.

Le soir même, j'allai la trouver. Depuis quelque temps, elle avait quitté notre maison, et rebâti la sienne avec beaucoup de peine et en empruntant quelque argent à gros intérêts. Elle était assise au coin du feu, quand j'entrai, et venait de manger sa soupe.

« Entre, dit-elle, ma pauvre Rose-d'Amour, entre, mon homme n'y est pas, et tu apportes toujours la joie partout où tu vas. Eh bien! as-tu des nouvelles de Bernard?

— Non, lui dis-je en l'embrassant.

— Ni moi non plus. Ah! quel dommage de ne pas savoir lire et écrire comme un savant. Je lui écrirais et je le forcerais bien d'écrire, ce paresseux, car enfin, il a été à l'école, lui, et il lit couramment dans tous les livres. Où est-il maintenant? On m'a dit que son régiment avait quitté Strasbourg et qu'on l'envoyait en Afrique pour baptiser les Bédouins.

Ah! les gueux! ils me le tueront. On dit aussi qu'il fait si chaud là-bas qu'on y fait cuire la soupe au soleil, que les hommes y

sont noirs comme des taupes, et qu'il y a des oranges aux arbres comme chez nous des prunes aux pruniers ; mais ces gens-là sont si menteurs, ceux qui reviennent de là-bas, et ils savent bien qu'on n'ira pas voir s'ils ont menti. »

Pendant qu'elle parlait, je regardais le feu en cherchant un moyen de lui expliquer pourquoi j'étais venue ; mais au moment de commencer, je sentais mon gosier se sécher et mon cœur battre si fort que j'en entendais les battements.

« Mère, lui dis-je en mettant mes bras autour de son cou, comme j'en avais l'habitude, — car de tout temps elle m'avait montré beaucoup d'amitié, — mère, je voudrais te dire un secret, mais je n'ose. »

Au mot de secret, ses yeux brillèrent comme deux charbons allumés.

« Parle, dit-elle, tu sais bien que l'on m'appelle *Bouche-Close* dans la famille. »

C'était justement tout le contraire, mais enfin je n'avais pas d'autre ressource.

« Eh bien ! lui dis-je en faisant un violent

effort, mère, vous aurez bientôt un petit-fils.

— Que dis-tu ? malheureuse ! »

Alors je lui racontai tout ce qui s'était passé entre son fils et moi. Elle écouta sans m'interrompre ce triste récit, qui ne fut pas bien long, comme vous pouvez croire, car l'émotion où j'étais me coupait à chaque instant la parole. Enfin, quand j'eus tout dit, elle se leva de nouveau et me cria :

« Ah ! malheureuse, qu'as-tu fait ? Que va dire ton père ?

— Mon père n'en sait rien, et c'est vous que je veux prier de le lui dire.

— Ah! malheureuse! malheureuse! tu avais bien besoin d'aller au bois avec Bernard ! N'aurais-tu pas dû l'empêcher de te suivre, ou le repousser bien loin? Ah! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

Bernard est en Afrique et ne reviendra jamais, et voilà ma pauvre Rose-d'Amour qui est sa femme et qui ne sera jamais mariée. Ah ! mon Dieu ! comment vais-je faire pour l'annoncer à ton père? Il est capable de te tuer,

le pauvre homme, dans le premier moment, et c'est bien excusable, car on n'a jamais vu personne se conduire comme tu t'es conduite, ma pauvre Rose; non, jamais! jamais! jamais! Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! »

Après ce premier élan de douleur, elle convint pourtant avec moi qu'elle annoncerait cette nouvelle à mon père, et qu'elle lui promettrait d'adopter l'enfant.

Le lendemain, à la même heure, j'étais assise toute tremblante à côté de mon père. J'attendais et je craignais horriblement l'arrivée de la mère de Bernard. Contre son usage, mon père, qui ne parlait guère, était ce soir-là d'une humeur toute joyeuse.

« Boutonnet, dit-il, me doit cent vingt francs. Je veux te les donner, ma petite Rose, pour que tu fasses réparer ta chambre et que tu y fasses mettre du papier blanc comme une princesse. Au bas je veux planter une vignette et un petit berceau avec cette belle glycine que tu as vue dans le jardin du maire, qui est toute bleue et blanche, et qui s'étend si vite et si loin. Je veux que ta chambre soit la

plus jolie de tout le quartier, comme tu en es la plus jolie fille et moi le plus heureux père. Et, ma foi, tiens, s'il faut que je t'avoue mes mauvais sentiments, je suis bien aise maintenant que Bernard soit parti pour l'armée et que votre mariage soit retardé. Il m'ennuyait, ce Bernard. Il était toujours ici, fourré dans la maison ou dans le jardin, il te donnait le bras, il te parlait matin et soir, il te faisait la cour; il ne me laissait rien; il avait tout récolté. A présent, du moins, il ne m'assassine plus de ses visites et je puis t'aimer en toute liberté. Ah! ma bonne Rose, ma chère Rose-d'Amour, tu es aujourd'hui toute ma pensée et ma vie, tu es mon soleil et ma joie. Quand je travaille, c'est pour toi; quand je chante, c'est parce que je t'ai vue; quand je suis triste, je t'écoute et ma tristesse s'en va. Ne me quitte pas, mon enfant; je suis vieux, et quoique fort, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre. Sois avec moi toujours, — mariée ou non mariée, — je te devrai mon dernier bonheur. Je ferai danser tes enfants sur mes genoux, et, comme leur mère, ils réjouiront ma

vieillesse. Je leur dirai des contes bleus, je les ferai rire, je les amuserai, va, je ne te serai pas inutile. Je t'aime, mon enfant, parce que tu as toujours été bonne et douce, et que même enfant, je m'en souviens encore, tu étais sans malice. Depuis dix-sept ans que tu es née, tu ne m'as pas encore donné un chagrin, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pour t'épargner une peine ou pour te faire un plaisir. »

En même temps, il me tenait étroitement serrée sur sa poitrine et m'embrassait avec tendresse. Je ne savais que répondre ; j'avais envie de pleurer, en pensant à l'horrible nouvelle qu'il allait recevoir ; j'aurais voulu retarder le moment fatal, et empêcher la mère de Bernard de lui tout apprendre. Je cherchais même un moyen de l'avertir ; mais il était trop tard. Elle entra au même instant.

Après les premiers compliments :

« Va te coucher, dit-elle, ma pauvre Rose-d'Amour ; je te trouve maintenant un peu pâle. Tu auras trop veillé. Les veilles ne sont pas bonnes pour la jeunesse. Va te coucher.

J'ai quelque chose à dire à ton père que tu ne dois pas entendre.

— Oh ! oh ! mère Bernard, dit mon père, vous êtes bien discrète aujourd'hui : sur quelle herbe avez-vous marché?

— C'est bon, c'est bon, vieux *Sans-Souci*. Je sais ce que je dis. Il est temps pour Rose d'aller se coucher. »

De fait, j'avais peine à me soutenir.

« C'est vrai, dit mon père en me regardant, te voilà toute pâle. C'est la croissance, sans doute. »

Il m'embrassa, et je courus m'enfermer et me barricader dans ma chambre, le laissant seul avec la mère de Bernard.



VI

Dès que la porte fut refermée sur moi et que j'eus mis le verrou, je collai mon visage à la cloison, et je cherchai à voir par la fente qui était entre deux planches; car notre maison, que mon père avait bâtie pièce à pièce, prenant là les pierres, ici le mortier, plus loin la brique, n'était pas, comme vous pensez bien, aussi forte et aussi solide que ces belles maisons en pierres de taille qu'on bâtit pour les bourgeois, qui ont pignon sur rue, chevaux à l'écurie, vin dans la cave, gi-

bier et viande de boucherie dans le garde-manger, et des vêtements à n'en savoir que faire. Tout se faisait à bon marché chez nous ; notre plancher était en cailloux tirés du fond de l'eau, et nos meubles auraient pu demeurer cinquante ans exposés dans la rue, nuit et jour, sans tenter personne.

Mais, malgré toute mon attention, je n'entendis rien. La mère de Bernard parlait à voix basse, et mon père, la tête dans ses mains et tourné vers le feu, demeurait immobile comme un rocher.

Excepté un cri étouffé qu'il fit au commencement, vous auriez dit une de ces statues qu'on voit à l'église dans les niches des saints.

Quand elle eut fini de parler, il ne répondit pas un mot. J'attendais avec toute l'inquiétude que vous pouvez penser quel serait son premier mouvement. La mère de Bernard, au bout d'un moment, recommença à parler et à l'interroger, mais il ne répondit encore rien. Ce silence m'inquiétait plus que ne l'aurait fait la plus violente colère.

« Eh bien ! demanda-t-elle une troisième fois, que voulez-vous faire?

— Ah! ma fille! ma pauvre fille! »

Ce fut tout ce qu'il put dire. Il se leva, et, sans dire ni bonjour ni bonsoir à la mère de Bernard, il sortit et alla s'asseoir sur le rocher où nous nous étions assis si longtemps ensemble. J'eus peur un moment qu'il ne voulût se jeter de là dans le précipice et s'y briser la tête.

J'ouvris la porte sur le-champ, et je courus sur ses pas.

Il se retourna.

« Que veux-tu? »

Je me jetai à genoux devant lui en joignant les mains.

« Père, pardonne-moi!

— Rentre! dit-il d'une voix qui me parut toute changée. Rentre! »

Je n'osai lui désobéir et je retournai dans ma chambre.

Le lendemain, en ouvrant la fenêtre au point du jour (je ne m'étais pas couchée), je le vis encore assis sur son rocher et dans la

même position où je l'avais laissé le soir. Il avait les yeux fixes et la figure horriblement pâle.

La cloche de l'atelier sonna. C'était l'heure où tous les ouvriers descendent et vont travailler. Il se leva machinalement, prit sa hache, et parut prêt à descendre ; puis, tout à coup, il fit un geste comme une personne accablée, jeta sa hache dans le jardin, sortit et s'en alla dans la campagne.

Le soir, il ne reparut pas, ni le lendemain, ni le troisième jour. Je me sentais tourmentée de remords horribles, je commençais à craindre qu'il ne se fût tué, et j'allai prier la mère Bernard de le faire chercher partout.

Quand j'entrai chez elle, je n'y trouvai que le vieux Bernard.

« Ma femme m'a tout raconté, dit-il. Viens ici, Rose. »

Je m'approchai en tremblant.

« Écoute, ce n'est pas à moi de te faire un crime, si tu me donnes des petits-enfants avant le temps. C'est bien la faute de Bernard au-

tant que la tienne. Je ne te gronderai donc pas pour cela; mais tu vas me faire un serment.

— Lequel?

— Tu vas me jurer que jamais tu n'as donné le petit bout du doigt à personne.

— Oh ! père Bernard!

— Eh! mon enfant, tu ne serais pas la première. Au reste, je ne veux pas te faire de peine. Oui, Rose, je te crois, et je suis prêt à recevoir mon petit-fils quand son temps sera venu : mais tu sens qu'il faut que tu te tiennes comme une sage personne, et que tu ne fasses plus parler de toi jusqu'à l'arrivée de Bernard, si tu veux qu'il t'épouse; car, sans cela, point de salut. On m'a parlé de Matthieu, le contre-maître....

— Oh! père, pouvez-vous croire?...

— Je ne crois rien, tu le vois bien, puisque je veux que tu sois ma fille comme auparavant; mais, enfin, il faut prendre ses précautions en ce monde. Je suis vieux, Rose, et j'ai bien vu des filles qui auraient juré de.... Allons, ne pleure pas, mon enfant, je ne te dis

pas cela pour t'affliger, mais parce que je ne veux pas qu'on se moque de moi. »

Pendant qu'il parlait, je pleurais comme une Madeleine. Hélas! madame, je commençais à voir toutes les suites de ma faute, et tous les malheurs que je m'étais attirés. Mon père en fuite, moi déshonorée, mon enfant sans père, et toute ma vie perdue pour un moment d'oubli.

« Et vous irez chercher mon père? dis-je au vieux Bernard.

— J'irai le chercher, Rose, mais je ne réponds pas qu'il revienne. *Sans-Souci* a de l'honneur, et l'on n'aime pas à voir sa fille montrée au doigt dans le quartier. »

Chacune de ses paroles me perçait le cœur, et le pauvre homme n'y faisait pas attention et ne s'apercevait pas de l'effet de ses consolations. Enfin il fut résolu qu'il irait chercher mon père le lendemain.

Il partit, en effet, et, deux jours après, ramena mon père. Il ne se borna pas là, et chercha à nous réconcilier. Aux premiers mots, le vieux *Sans-Souci* l'interrompit :

« Laisse-nous, Bernard. Je veux lui parler seul. »

Quand la porte fut refermée, mon père me dit, sans me regarder :

« Assieds-toi, Rose. Je ne te reproche rien. J'aurais dû te garder mieux. J'ai oublié mon devoir de père. Dieu m'en punit. J'ai eu confiance en toi; tu m'as trompé, tu ne me tromperas plus. Aujourd'hui tu es femme et maîtresse de toi. Je n'ai plus aucun droit sur toi. Si tu veux courir les champs et prendre un autre amant, en attendant le retour de Bernard, tu es libre. Je ne te dirai pas un mot, je ne ferai plus un pas pour t'en empêcher. Mais si je n'ai plus de droits, j'ai encore des devoirs envers toi. Je dois te protéger jusqu'à ton mariage (si tu dois te marier jamais), contre la faim, la misère et les mauvais sujets. Quoique tu aies mérité d'être insultée, je ne veux pas qu'on t'insulte, et le premier qui te parlera plus haut ou autrement qu'à l'ordinaire, je lui romprai les os; oui, je lui romprai les os! ajouta-t-il en frappant sur la table un coup si fort, qu'elle se

fendit en deux. Je voulais d'abord te quitter et te laisser cette maison, que j'avais bâtie pour toi, où ta mère est morte, où tes sœurs sont nées, je ne voulais plus te voir ; mais si l'on croyait que je t'abandonne, tout le monde te cracherait à la figure, car on serait bien aise d'insulter une femme sans défense. Cela dispense les autres femmes de faire preuve de vertu. »

Les paroles sortaient une à une de son gosier avec un effort qui faisait peine à voir. Ces trois jours passés à courir la campagne l'avaient fatigué plus qu'une longue maladie. Je l'écoutais, abattue, consternée, presque prosternée, sans rien dire. Il reprit :

« Nous vivrons donc ensemble comme par le passé. Tout ce qui te manquera, je te le donnerai ; mais tu ne seras plus pour moi qu'une étrangère. »

A ces mots, je fondis en larmes et me jetai à genoux devant lui. Il m'écarta doucement de la main, se leva, et, prenant sa hache, il alla travailler comme à l'ordinaire.

Je me couchai sur mon lit, les membres

brisés par la fatigue et la douleur. La fièvre me prit et ne me quitta qu'au bout de huit jours. Cependant mon histoire commençait à se répandre. Le départ subit de mon père et son retour, qu'on ne s'expliquait pas, avaient fait causer les voisins, car dans notre pays tout est événement. On interrogea mon père, qui ne répondit rien, suivant sa coutume. Alors la mère de Bernard fit entendre qu'elle en savait sur ce mystère plus long qu'elle n'en voulait dire. On la pressa de parler.

« C'est bon, c'est bon, dit-elle; ce n'est pas pour rien qu'on m'a surnommée Bouche-Close. Vous voudriez bien savoir ce qu'il y a, mes petits amis; mais vous ne saurez rien, c'est moi qui vous le dis.

— On ne saura rien parce qu'il n'y a rien, dit une voisine.

— Ah ! vous croyez qu'il n'y a rien, vous autres? Et pourquoi donc le vieux *Sans-Souci* aurait-il?... Mais je ne veux rien dire, pour vous faire enrager.

— Bon ! s'il y avait quelque chose, reprit une autre, est-ce que vous ne l'auriez pas

tambouriné depuis longtemps aux quatre coins de la ville ?

— Tambouriné! vieille folle? c'est vous qu'on tambourine tous les jours depuis soixante ans! Ah! je tambourine les secrets! Eh bien! vous ne saurez pas celui-là, vous ne le saurez jamais, c'est-à-dire.... vous ne le saurez pas avant le temps. N'empêche que Bernard est un fameux gaillard et un joli garçon.

— Voilà du nouveau! cria la vieille qui avait parlé de tambouriner. Elle va nous faire l'éloge de son Bernard. Un joli garçon, n'est-ce pas, un va-nu-pieds qui n'a jamais su gagner dix sous!...

— Mon Bernard! un va-nu-pieds! Eh bien! quand je lâcherai mon coq, gardez vos poules, mes amies, je ne vous dis que ça.

— Un fameux coq! ce Bernard! Ne dirait-on pas que les filles vont courir après lui?

— Eh bien! et quand on le dirait, sais-tu qu'il y en a plus d'une qui!... Mais je ne veux rien dire, j'en dirais trop. Et après tout, ce n'est pas sa faute, à cette pauvre fille!...

— Quelle pauvre fille? dit une des curieuses. Quelle est l'abandonnée du ciel qui voudrait d'un vilain singe comme ton Bernard?

— L'abandonnée du ciel! Apprends, dévergondée, que tu serais encore bien heureuse d'être cette abandonnée du ciel, et si Bernard avait voulu.... Demande plutôt à....

— A qui, mère Bernard?

— A mon bonnet, bavarde! Tu voudrais bien savoir ce que je ne veux pas te dire; mais ce n'est ni moi, ni Bernard, ni le vieux *Sans-Souci*, qui....

— Le vieux *Sans-Souci!* cria l'autre. C'est donc Rose-d'Amour, Rose la vertueuse, Rose la rusée, Rose la renchérie, Rose qui fait la fière en public avec les garçons?

— Qui est-ce qui te parle de Rose-d'Amour, langue du diable, langue pestiférée?

— Bon! la vieille se fâche; mais c'est toi qui nous as parlé du vieux *Sans-Souci*.

— Le fait est, dit une autre, que Rose pâlit tous les jours.

— Rose maigrit, Rose se dessèche, Rose dépérit.

— C'est faux, dit la première qui avait parlé, Rose-d'Amour ne maigrit pas ; au contraire, elle engraisse. Rose-d'Amour était en fleurs ce printemps, elle donnera des fruits cet hiver.

— Est-ce que vous allez devenir grand'-mère, mère Bernard ? »

La pauvre femme vit bien alors qu'elle avait trop parlé. Le plaisir de vanter son fils lui avait fait dire ce malheureux secret. Dès le lendemain, ce fut l'histoire de tout le quartier. Quand j'entrai dans l'atelier, le contremaître vint me prendre le menton en riant. Mes camarades se moquèrent de moi ; ce fut une risée générale. Le soir, on se mit en haie pour me voir passer. Ah ! madame, les femmes sont si dures les unes pour les autres !

Cependant je n'osai rien dire, de peur que mon père ne se fît quelque querelle avec les voisins. Heureusement le pauvre homme, tout occupé de son propre chagrin, ne s'aperçut pas des affronts qu'on me faisait. Il allait de bonne heure à son travail, il revenait à la

nuit close ; pour éviter tous les regards, il se coulait le long des murs, il faisait des détours et rentraît à la maison en suivant des sentiers de chèvre. Nous ne nous parlions plus. Je préparais la soupe comme à l'ordinaire ; il prenait son écuelle, s'enfonçait dans le coin de la cheminée et mangeait sans lever les yeux. Quand il avait fini, il allait s'asseoir sur le rocher, mais seul, car je n'osais plus lui tenir compagnie; il demeurait là une heure ou deux, à réfléchir, rentrait et se couchait. A peine si je lui disais d'une voix tremblante :

« Bonsoir, père. »

Il me répondait :

« Bonsoir. »

Et se retournait du côté de la muraille. J'allais alors dans ma chambre, et je passais la moitié de la nuit à pleurer.

Voilà, madame, comment je passai la moitié de l'année. Enfin, j'accouchai d'une fille avec des douleurs terribles. Mon père avait fait venir la sage-femme, et attendait, dans la chambre à côté de la mienne, que je fusse

délivrée. Quand ma petite fille fut née, il la prit dans ses bras, l'enveloppa lui-même dans les langes et la mit dans le berceau; puis il entra pour me voir, et me demanda si j'avais besoin de quelque chose.

« Je n'ai besoin de rien, lui dis-je, que de ton pardon. »

Il se détourna sans répondre, et sortit en s'essuyant les yeux. Le pauvre homme était, je crois, mille fois plus malheureux que moi. Il m'aimait tant, et il me voyait si malheureuse! Mais il craignait de me donner la moindre marque d'amitié.

Quand je pus me lever, je lui demandai bien humblement la permission de nourrir moi-même mon enfant. Je craignais qu'il ne voulût pas la voir.

« Il est bien tard, dit-il, pour me demander cette permission-là; mais la pauvre enfant est innocente. Garde-la. »

Ce fut sa seule parole; mais je le voyais me regarder souvent quand il pensait n'être pas vu, et s'attendrir sur mon sort. Il allait chercher lui-même ou acheter tout ce dont j'avais

besoin, et quand je voulais le remercier, il répondait brusquement :

« C'est pour l'enfant. »

Quand il fut question du baptême, je voulus encore lui demander conseil.

« Appelle-la comme tu voudras, » dit-il.

Je l'appelai Bernardine en souvenir de son père; mais comme ce nom faisait mal au vieux *Sans-Souci*, je changeais, quand il était là, ce nom pour celui de ma mère, qui s'appelait Jeanne.

Petit à petit, nous reprîmes notre vie ordinaire. Je nourrissais mon enfant, et comme je savais coudre, je gagnais encore quelque argent à demeurer dans la maison. Le père et la mère de Bernard venaient nous voir souvent, et nous parlions ensemble de Bernard, du moins quand mon père n'y était pas, car la première fois qu'on en parla devant lui il se leva, sortit, et ne voulut pas rentrer de toute la soirée.

Il faut vous dire, madame, que ma pauvre Bernardine était jolie comme un ange, avec de beaux cheveux blonds frisés, de petites

dents blanches comme du lait, et des lèvres comme on n'en fait plus. Dès l'âge de huit mois elle commença à marcher, et à neuf mois elle disait papa et maman, comme une personne naturelle.

Le vieux *Sans-Souci*, malgré tout son chagrin, ne tarda pas à l'aimer plus que moi-même. Il la prenait dans ses bras, il lui riait, il lui chantait des chansons comme on en fait aux petits enfants :

Do, do,
L'enfant do.

Il la berçait dans ses bras, il la portait dans le jardin, il la mettait à cheval sur son cou, la promenait et la faisait sauter et danser. Quand elle eut un an, il finit par ne pouvoir plus s'en séparer. Vous jugez si j'étais contente et si j'espérais de me réconcilier avec lui.

Il m'arriva bientôt un autre bonheur.

Depuis que j'avais sevré mon enfant, j'étais retournée à l'atelier, où l'on finissait par s'accoutumer à moi. Le contre-maître seul es-

sayait encore de prendre avec moi un air familier, mais je me tenais toujours aussi loin que je pouvais, et même un jour, comme il voulut m'embrasser de force pendant que mes camarades riaient, je le menaçai de tout dire à mon père.

« Est-ce que tu crois que je le crains, ton père? » dit-il en grognant et grondant comme un dogue.

Mais il n'osa plus y revenir, et je vécus tranquille pendant quelque temps.



VII

Un soir, la mère de Bernard entra chez nous avec son mari. Elle tenait à la main une grande lettre ouverte qui me fit battre le cœur dès que je l'aperçus.

« Eh bien! Rose-d'Amour, dit-elle en m'embrassant, voici des nouvelles de Bernard. Il n'est pas mort, il n'est pas estropié : il est vainqueur du sultan de Maroc; il a les galons de caporal; il a pris la *tante* du sultan. Ah! pour ça, je n'y comprends rien. Que veut-il faire de la tante du sultan? Il valait bien

mieux prendre son neveu ; mais il paraît qu'il courait à bride abattue et que Bernard, qui était à pied et qui portait son sac et son fusil, n'a pas pu le rattraper. C'est égal, c'est bien drôle de laisser là sa tante. Pourquoi l'avait-il menée à la bataille ?

— Voyons, dit le vieux Bernard, donne-moi la lettre pour que je la lise, car tu nous la racontes si bien que je n'y comprends plus rien.

— Et qu'est-ce que tu comprends, vieux fou? Tu ne sais pas seulement faire cuire ta soupe, et si tu fermais les yeux tu ne saurais pas la manger. Écoute-moi cette lettre, Rose, et tu verras les belles choses qu'il dit pour toi et pour moi. »

En même temps, elle commença sa lecture. Tenez, madame, voici la lettre :

« Isly.... 1845.

« Ma chère mère,

« La présente est pour vous dire que je me porte bien et que je souhaite que la présente vous trouve dans le même état qu'elle me quitte, c'est-à-dire joyeuse et bien portante,

ainsi que mon père, le vieux Sans-Souci et ma petite Rose-d'Amour, et mes parents, et mes amis, et toutes mes connaissances.

« Subséquemment, je viens d'être fait caporal avec des galons dont auxquels je me suis fait sensiblement hommage pour la circonstance de ce que les Marocains sont venus nous attaquer pendant que nous mangions la soupe, ce qui m'a dérangé notoirement, vu qu'il est sensible qu'on ne peut manger la soupe et faire le coup de feu avec commodité, et qu'il faut choisir substantiellement entre la soupe et l'étrillement du moricaud, dont j'ai choisi l'étrillement, dans l'espérance de manger plus tôt ma soupe et plus tranquillement, ce qui n'a pas manqué.

« Insensiblement le sultan du Maroc, qu'on appelle Raman, Karaman ou quelque chose de pareil, vu que dans son pays on est comme qui dirait aux galères et qu'on y rame à perpétuité, à cause du soleil qui est chaud comme braise et qui rend noirs comme charbon ceux qui ont la négligence de le regarder en face, ce pauvre sultan, que je dis, a eu l'im-

prudence de venir se frotter contre ma baïonnette, dont je lui ai montré la pointe avec l'intention de la lui mettre dans la poitrine comme dans un fourreau; mais que le moricaud, pénétrant mon dessein, m'a grossièrement montré le dos, comme s'il avait eu besoin d'un lavement; mais que je n'ai pas eu le temps d'obtempérer à son désir, vu qu'il était déjà loin et que ma baïonnette conséquemment n'a pas des ailes comme les oiseaux, et que, comme dit l'autre, ce n'est pas la peine de courir après la mauvaise compagnie, et que, s'il m'a fait une impolitesse en me tournant le dos, je puis bien lui pardonner diamétralement en long et en large, vu qu'il a fait le même affront au maréchal Bugeaud et à tous les officiers et sous-officiers du régiment, et que le sergent-major m'a dit qu'il aurait fait la même chose au grand Napoléon lui-même.

« Itérativement et sans tarder, j'ai couru droit vers sa tente, qui était étendue sur six bâtons dorés et qui prenait l'air au soleil, et ue moi et Dumanet nous l'avons emportée à

nous deux sur nos épaules et qu'on a dit que nous aurions la croix, ou du moins que mon capitaine l'aurait, ce qui honore toute la compagnie et subséquemment le simple soldat, dont auquel du reste mon capitaine a bien voulu me dire que je serais mis à l'ordre du jour et que j'aurais les galons de caporal, ce qui m'a fait plaisir, vu que je sais que tu es glorieuse de ton fils et que tu seras bien aise d'apprendre qu'il est le brave des braves ou qu'il ne s'en faut de guère, mais qu'il t'aime toujours par-dessus toute chose, mère Bernard, excepté toutefois ma chère Rose-d'Amour que j'espère qui m'attendra toujours, et qui sera éternellement ma chérie.

« Je compte que tu m'écriras bientôt pour me donner de tes nouvelles, et subséquemment de celles de mon père, de Rose-d'Amour et de toute la famille, et que tu me diras qui est-ce qui vit et qui est-ce qui meurt, et qui est-ce qui se marie, et je t'embrasse sur les deux yeux.

« Ton fils honoré,

« BERNARD. »

« Dis à Rose-d'Amour que je voulais lui envoyer la tente du sultan, mais qu'on va l'embarquer pour la France et la donner au roi Louis-Philippe, qui pourra la montrer, s'il veut, à tous ces badauds de Parisiens. Dis-lui aussi que voici bientôt deux ans que je suis loin d'elle et que nous n'avons plus que cinq ans à attendre. »

Je ne sais pas, madame, ce que vous pensez de cette lettre, mais, pour moi, elle me fit un effet dont vous ne pouvez pas avoir d'idée. Tout ce que j'avais souffert, je l'oubliai en un instant. Je ne pensai plus qu'au bonheur de revoir Bernard, et, s'il faut le dire, ses galons de caporal me rendaient toute fière. Je pensai tout de suite qu'il avait gagné la bataille à lui tout seul, et que c'était une grande injustice de ne pas lui donner la croix et de ne pas mettre son nom dans tous les journaux ; et j'enviai la mère de Bernard, qui pouvait s'en aller et montrer sa lettre dans tout le quartier et se faire honneur de son fils, comme

j'aurais voulu me faire honneur de mon mari et du père de ma petite Bernardine.

Mon père, qui avait tout entendu, et qui n'en faisait pas semblant, parut plus content qu'à l'ordinaire, et pendant quelques jours je fus presque heureuse. Hélas! madame, ce n'était qu'un moment de repos dans ma douleur, et ce que j'avais souffert n'était rien auprès de ce que j'avais à souffrir encore.

Un soir, c'était pendant l'été, après souper, mon père tenait ma petite Bernardine dans ses bras et était assis sur un banc devant la porte. Il s'amusait à la faire sauter sur ses genoux et la faisait rire aux éclats, lorsqu'un homme qu'il connaissait vint à passer. C'était un mauvais ouvrier, méchant, querelleur, ivrogne, et qui avait eu quelque dispute avec mon père deux mois auparavant, je ne sais plus à quel sujet.

Quand cet homme vit mon père ainsi occupé, comme il avait bu ce jour-là, il voulut l'insulter et lui dit :

« Bonsoir, *Sans-Souci,* comment va ta petite bâtarde ? »

A ces mots, mon père, qui était l'homme le plus doux du monde et le plus ennemi des batailles, devint pâle comme un mort; il déposa Bernardine à terre, et saisissant l'homme aux cheveux, il le roula dans la poussière et l'accabla de coups de pied et de coups de poing.

Les voisins voulurent l'arracher de ses mains, mais mon père y allait avec tant de rage qu'on ne put jamais délivrer l'autre; à peine si l'on parvint à le relever à demi, tout sanglant et la bouche écumante.

Cependant, à force de frapper, mon père, fatigué, finit par lâcher prise. A ce moment, l'autre ayant ses deux mains libres, tira de sa poche un compas (c'était un charpentier comme mon père) et l'en frappa deux fois dans la poitrine. Mon père tomba aussitôt, et l'autre se sauva sans qu'on pût l'arrêter.

Jugez, madame, quel spectacle pour moi qui voyais toute cette bataille commencée à cause de moi, et qui ne pouvais pas l'empêcher. Je me jetai sur mon père pour le relever;

mais il était en tel état qu'il fallut le porter sur son lit. On appela le médecin, qui secoua la tête et dit qu'il n'avait pas deux heures à vivre.

« Puisqu'il en est ainsi, dit mon père, sortez tous : je veux parler à ma fille. »

Mes yeux se fondaient en eau. Je ne pouvais plus parler. Je m'avançai vers son lit.

« Embrasse-moi, dit-il, ma chère enfant, et réconcilions-nous, puisque je vais mourir. Dieu me punit d'avoir été peut-être trop sévère avec toi, après avoir été trop négligent.

— Oh! père, tu me pardonnes! »

Et je l'embrassai de toutes mes forces.

« Je ne te pardonne pas, ma pauvre Rose, dit-il, c'est Dieu seul qui pardonne. Moi, je t'aime. Qu'est-ce que je pourrais te reprocher? Ne m'as-tu pas aimé, soigné, caressé? As-tu été ingrate ou méchante avec moi? Jamais. Et si tu as manqué à tes devoirs de femme, n'est-ce pas toi qui en as porté la peine? Va, je t'aime, et si je regrette quelque chose,

c'est de te laisser seule et sans protection sur la terre, car tes sœurs, je le sais, sont tout occupées de leurs maris et de leurs enfants, comme il est naturel, et ne pourront jamais t'aider. Je ne puis plus rien pour toi que te donner cette maison. Je te la donne. Tes sœurs ont reçu leur dot. Toi, attends Bernard, puisqu'il le faut, et élève Bernardine mieux que je ne t'ai élevée. Je ne te demande pas de la rendre meilleure et plus douce que toi, car tu as toujours été bonne et soumise envers moi, ni plus laborieuse, car je ne t'ai jamais vue perdre une minute, mais de la surveiller mieux. Hélas ! tu vois tous les malheurs qui naissent d'un moment d'oubli. Apporte-moi Bernardine. »

Il la prit dans ses bras, la regarda un moment, l'embrassa, et me la rendit en disant :

« C'est tout ton portrait ; elle sera aussi jolie que toi. »

Quelques moments après, le prêtre entra et resta seul pendant une demi-heure avec lui. Quand il fut sorti, je revins à mon tour, je

pris la main de mon père; il fit un effort pour me sourire encore, et mourut.

Je me trouvai seule sur la terre, avec Bernardine, qu'il fallait protéger, quand j'avais moi-même si grand besoin de protection.



VIII

Ce nouveau et terrible malheur, le plus grand de tous peut-être, qui venait de me frapper, aurait dû exciter la pitié de nos voisins ; ce fut tout le contraire. Quand j'allai en pleurant, et la tête cachée dans le capuchon de ma mante, mener au cimetière le corps de mon pauvre père, j'entendis de tous côtés des cris contre moi :

« La voilà, cette coquine qui a fait assassiner son père ! La voilà, cette dévergondée ! Si elle n'avait pas eu une si mauvaise conduite, le

pauvre homme vivrait encore. Ah! c'était un digne homme, celui-là, et qui méritait bien de n'être pas le père d'une pareille effrontée!... Pauvre vieux Sans-Souci! il n'aurait pas donné une chiquenaude à un enfant ni fait de mal à une mouche, mais elle l'a tourmenté toute sa vie et n'a pas eu de repos qu'il ne fût tué. La misérable! comment ose-t-elle se montrer dans les rues? On devrait la poursuivre à coups de pierres! »

Voilà, madame, les choses les plus douces qu'on disait de moi et que j'eus tout le temps d'entendre de notre maison à l'église et de l'église au cimetière.

Quand le cercueil fut descendu dans la fosse, et quand les premières pelletées de terre eurent été jetées sur le corps, les cris redoublèrent, et quelques-uns parlaient de me jeter dans la rivière.

A ce moment-là, brisée par la fatigue, par la honte, par le désespoir, je me trouvai mal et je tombai sans connaissance dans le cimetière même. Personne, excepté le vieux Bernard, ne s'occupa de me relever; on cria

même que c'était une comédie, que je cherchais à inspirer de la pitié aux assistants ; et quand, ranimée par les soins du père Bernard, je pus sortir du cimetière et revenir à la maison, on me suivit dans la rue avec des huées.

Enfin, madame, j'avais bu le calice jusqu'à la lie, et j'étais devenue comme insensible à tout. Au point où j'étais arrivée, je ne craignais ni n'espérais plus rien, et la mort même aurait été pour moi un bienfait.

Quand je rentrai chez moi, le vieux Bernard me quitta. C'était un honnête homme, mais il craignait qu'on ne lui fît un mauvais parti, et il n'était pas de force ni d'humeur à me défendre seul contre tous. La mère Bernard, quoiqu'elle aimât beaucoup Bernardine, ne voulait pas non plus se compromettre pour moi, car on quitte volontiers ceux contre qui le monde aboie, et ce sont de solides amis ceux qui vous défendent quand vous êtes seul contre tous.

Ce soir-là, quand je me vis seule au coin de mon feu, à cette place où mon père était

encore assis la veille, je fus prise d'une telle envie de pleurer et d'un tel désespoir que j'eus un instant l'idée de me briser la tête contre les murs. Je pensais que j'étais seule au monde, que Bernard m'avait oubliée ou m'oublierait à coup sûr ; que s'il ne m'oubliait pas ses parents l'empêcheraient d'épouser une fille sans dot et déshonorée, qu'il me trouverait vieille et laide à son retour, qu'on lui ferait cent histoires de moi où je serais peinte comme une mauvaise fille, et qu'il faudrait qu'il m'aimât d'un amour sans pareil s'il pouvait résister à tous ces dégoûts. Enfin, mon cœur ne me fournissait que des sujets de chagrin, et si ce désespoir avait duré quelque temps, je crois que j'en serais devenue folle.

Pendant que je réfléchissais ainsi, ma petite Bernardine, que j'avais mise dans son berceau et oubliée, s'écria :

« Papa ! papa ! »

A ce cri, qui me rappelait si cruellement ma perte, je me remis à pleurer et j'allai la prendre dans son berceau ; mais l'enfant,

effrayée sans doute de voir ma figure pâle et décomposée, détourna la tête et se mit à crier plus fort :

« Papa ! papa ! »

Je sentis alors que j'étais mère et qu'il n'était plus temps de se désespérer.

« Papa est sorti, lui dis-je.

— Il est sorti.... Va-t-il revenir bientôt ?

— Je ne sais pas.

— Il reviendra en été? dit l'enfant.

— Oui, mon enfant, en été. »

Ces deux mots la calmèrent. Il faut savoir que, lorsqu'elle demandait quelque chose qu'il m'était impossible de lui donner, j'avais l'habitude de lui promettre de le donner en été, et ce mot dont elle ne connaissait pas le sens lui faisait autant de plaisir que si j'avais fait sa volonté.

Au bout d'un instant, Bernardine s'endormit dans mes bras, et je la plaçai sur son lit.

Je demeurai enfermée chez moi pendant plusieurs jours sans voir personne, car les parents mêmes de Bernard m'avaient abandonnée, et mes sœurs et mes beaux-frères ne

voulaient plus me voir. Enfin, il fallut sortir et aller chercher de l'ouvrage à l'atelier.

Aussitôt qu'on me vit paraître, ce ne fut qu'un cri contre moi. Toutes mes camarades se levèrent pour me chasser, et déclarèrent qu'elles partiraient si je rentrais au milieu d'elles. Madame, j'étais si désespérée que je ne ressentis pas ce terrible affront comme j'aurais fait en toute autre circonstance; je m'assis sur une chaise en faisant signe que je ne pouvais plus me soutenir, ni parler, et que je priais qu'on eût pitié de moi.

Mais le triste état où j'étais ne m'aurait pas sauvée de cette avanie si Matthieu le contre-maître n'avait pas pris mon parti.

« Que lui voulez-vous, dit-il, à cette pauvre Rose-d'Amour ? Elle a un enfant; eh bien! et vous, n'avez-vous pas fait tout ce qu'il faut faire pour en avoir aussi ? Asseyez-vous et tenez-vous tranquilles, ou si quelqu'une de vous remue, je la mets à la porte de l'atelier. Et vous, Rose, allez à votre métier. C'est moi qui aurai soin de vous.

— Il aura soin! il aura soin! dit tout bas

en grondant l'une des plus furieuses. Est-ce qu'il va prendre la succession de Bernard? »

Matthieu l'entendit et lui donna un grand coup de poing sur l'épaule.

« Tais-toi, dit-il, ou je vais raconter tes histoires. »

Cette menace fit taire tout le monde, mais on ne cessa pas pour cela de me haïr et de me persécuter secrètement; cependant, c'était déjà beaucoup de pouvoir travailler et vivre.

Vous êtes étonnée, madame, et vous croyez peut-être que j'avais affaire à de très-méchantes femmes. Pas du tout : elles n'étaient ni meilleures ni plus mauvaises que celles qu'on voit tous les jours dans la rue; mais elles me voyaient à terre et me frappaient sans réflexion, comme on fait toujours pour le plus faible, dans le grand monde aussi bien que dans le petit.

Quand je revins chez moi, j'y trouvai la mère de Bernard, qui gardait ma petite fille pendant que j'étais à l'atelier. Elle fut bien contente d'apprendre que j'avais enfin trouvé de l'ouvrage.

« Est-ce que tu vas vivre seule? me dit-elle.

— Et comment voulez-vous que je vive? Mes sœurs ne veulent pas de moi. »

Je vis qu'elle était tentée de m'offrir un logement dans sa maison, mais qu'elle n'osait me le proposer de peur de s'engager et d'engager Bernard. D'ailleurs, son mari pouvait le trouver mauvais : il avait été très-fâché du bruit qui s'était fait et des paroles qu'il avait entendues le jour de l'enterrement de mon père ; il ne voulait pas s'exposer à une seconde algarade. C'était un homme sage, et voyez-vous, madame, les hommes de ce caractère n'aiment pas à s'exposer sans nécessité.

Je vécus donc seule, ne sortant que pour aller le dimanche à la messe et tous les autres jours à l'atelier. Je commençai aussi à réfléchir et à écouter avec plus de soin les exhortations qu'on faisait en chaire tous les dimanches.

Jusque-là j'avais entendu, sans les comprendre, les paroles de l'Évangile que lisait le curé dans sa chaire, ou plutôt, comme font les enfants, je marmottais des prières dont je

n'avais jamais cherché le sens; mais quand je sentis que j'étais seule sur la terre, et que je ne pouvais attendre de consolation de personne, je commençai à réfléchir et à vouloir causer avec Dieu même, puisqu'on dit qu'il écoute également tout le monde, et qu'il n'est pas besoin d'être savant pour l'entretenir face à face.

En récitant les premiers mots de la prière que je faisais soir et matin : « Notre Père qui êtes aux cieux, » je fus étonnée de n'avoir jamais pensé à ce que je voulais dire, et je commençai à me faire du ciel une idée que je n'avais jamais eue auparavant.

Je me souvins que mon père, qui n'était pourtant pas un savant, m'avait souvent dit que le ciel était tout autre chose que ce qu'on se figure; que c'était un espace immense où roulaient des milliards d'étoiles, et que ces étoiles étaient un million de fois plus éloignées de nous que le soleil, et qu'elles étaient elles-mêmes des soleils, et qu'autour de chacun de ces soleils tournaient des quantités innombrables de mondes plus grands que la terre

entière et la mer, et je fis réflexion que si notre soleil était si petit en comparaison de cet espace immense, et si petite notre terre en présence du soleil, et si petite ma ville en présence de la terre entière, et moi si petite dans cette ville même, ce n'était pas la peine de s'occuper beaucoup de mes voisins, ni de leur haine, ni de leur mépris ; que la vie ici-bas était assez courte pour qu'on pût en oublier facilement et promptement toutes les douleurs ; que si ce voisinage m'était insupportable, je pouvais me réfugier dans ma chambre, et que mon âme trouverait aisément un abri dans ces pensées et dans ces espérances, qu'il n'était au pouvoir de personne de m'enlever.

Je pensai aussi que cette vie éternelle dont nous parlait le curé n'était peut-être pas autre chose qu'une vie nouvelle dans un monde meilleur, où je pourrais aisément trouver une place si je remplissais tous mes devoirs sur la terre ; je pensai aussi avec joie que si j'avais commis une grande et inexcusable faute, je l'avais très-cruellement expiée; que

le départ de Bernard, la mort de mon père, la haine et le mépris de mes voisins étaient des châtiments dont la justice divine pouvait se contenter, et que s'il m'arrivait de quitter cette vie avant le retour de Bernard, je pouvais espérer, ne m'étant pas révoltée contre ma destinée, qu'elle cesserait de me poursuivre dans un autre monde, et que je pourrais rejoindre mon père et vivre heureux à mon tour.

Ces réflexions, que je vous dis bien mal, et que je ne fis pas en un jour, commencèrent à rendre mon esprit plus tranquille. Je ne craignais plus comme auparavant de tomber dans un affreux désespoir; ou plutôt, comme j'étais étendue toute meurtrie au fond du précipice, je ne craignais plus aucune chute ni aucune meurtrissure. Cependant mes épreuves n'étaient pas terminées.

IX

Le meurtrier de mon père ayant été arrêté, fut jugé deux mois après à la cour d'assises. Je fus forcée, comme témoin, d'assister au jugement. Nouvelle douleur, qui recommençait l'ancienne.

Ah! madame, si vous saviez dans quels termes les magistrats me parlèrent, comme on me fit entendre, en m'interrogeant, que j'étais une fille perdue, comme tous les témoins déclarèrent que j'avais une réputation déplorable, comme le procureur du roi me renvoya à ma place d'un air de mépris en relevant la manche de sa robe, comme on

rejeta sur moi tous les torts de la querelle, comme l'avocat de celui qui avait tué mon père fit l'éloge de son client, comme il assura que mon pauvre père, le vieux *Sans-Souci*, était un homme sans mœurs, un vagabond, mal famé; que sais-je encore (hélas! pauvre père! un si bon ouvrier, si laborieux et si doux! et c'est moi qui lui attirais toutes ces injures!)? comme il ajouta que son client avait donné une marque d'intérêt et d'amitié à mon père en lui demandant des nouvelles de sa petite-fille; comment mon père, qui était toujours (à son dire) ivrogne et furieux, avait répondu par des injures et des coups à cette marque d'amitié; comment il avait voulu assommer le client; comment le client, pris en traître (en traître!) et forcé de se défendre, avait résisté de son mieux; comment un compas s'était trouvé dans sa poche; comment mon père avait voulu le prendre et l'en frapper; comment l'autre s'était débattu et mon père s'était enferré, ce qu'on pouvait appeler « une justice de la divine Providence. »

Enfin, madame, il parla tant et si bien ; il leva si souvent les bras vers le ciel et les fit retomber sur la barre, il invoqua les présents et les absents, et il dit de si belles choses de son client et de si laides de mon père et de moi, que l'assassin fut acquitté et que le peuple le reconduisit en poussant des cris et en applaudissant à la sentence ; et moi, pour échapper aux coups de pierres et aux huées, j'attendis la nuit, je traversai la ville en courant, et m'enfermai chez moi en grande peur d'être poursuivie. C'est la justice des hommes.

Quand je rentrai, ma petite Bernardine me tendit les bras en riant; je la pris à mon cou, je la serrai de toutes mes forces sur ma poitrine, comme si l'on avait voulu me l'arracher, et je me sentis consolée. Après tout, grâce à mon travail et au petit jardin que mon père m'avait laissé, je n'avais ni froid ni faim, et je pouvais vivre en paix, entre ma famille et Dieu. Combien de malheureux voudraient pouvoir en dire autant !

Cependant je comptais les jours, les mois

et les années qui me séparaient encore de Bernard. Lui seul me restait sur la terre; mais s'il venait à m'abandonner, je me sentais tout à fait découragée, car les réflexions pieuses et la confiance en Dieu pouvaient bien m'adoucir l'amertume de la vie, mais non pas me la rendre précieuse et me la faire aimer. L'amour seul pouvait faire ce miracle.

Une chose surtout, quand j'étais seule, m'inquiétait cruellement. Pourquoi ne m'écrivait-il pas? Il est vrai que je ne savais pas l'écriture (c'est un de nos grands malheurs à nous, pauvres ouvrières), mais la mère Bernard aurait dû me lire ses lettres.

Quand je l'interrogeais, elle répondait toujours :

« Bernard va bien, il sera sergent un de ces jours. Son capitaine est très-content. S'il veut être officier, il le sera, et même colonel.

— Colonel ! »

A vous dire le vrai, madame, je ne sais pas trop ce que c'est qu'un colonel; mais j'ai

toujours entendu dire qu'il faut être si riche et si grand seigneur pour en porter les épaulettes, que j'avais peine à croire que Bernard pût être colonel, et cependant, en y pensant bien, je trouvais que personne n'en pouvait être plus digne.

J'ai su depuis que la mère de Bernard ne me disait pas tout. Son fils m'avait écrit, mais en mettant sa lettre dans celle de sa mère, parce qu'il désirait que sa mère me la lût tout haut elle-même, et aussi parce qu'il avait peur que mon pauvre père (le vieux Sans-Souci), dont il ignorait la mort, ne voulût l'intercepter ; en quoi il se trompait des deux côtés, car mon père me laissait toute liberté, et la mère de Bernard, qui commençait à se dégoûter de moi à cause de tout le bruit qu'on avait fait, et qui rêvait de voir son fils officier, et qui aurait voulu lui faire épouser la fille d'un avoué ou d'un notaire, garda soigneusement toutes les lettres sans m'en dire un seul mot.

Enfin, j'étais arrivée à l'âge de vingt-deux ans; Bernard n'avait plus que deux ans de

service à faire, et je commençais à espérer la fin de mes peines, lorsqu'un soir le contremaître Matthieu, qui n'avait jamais cessé de me faire la cour, mais que j'avais tenu à distance, s'avisa de me demander un rendez-vous.

Il faut vous dire que sa femme était morte depuis deux mois, et qu'avantageux comme il l'était, il avait toujours cru qu'il n'y avait que cet obstacle entre nous. Je le priai de me laisser tranquille.

« Écoute, dit-il, il faut que tu aies un amoureux caché, car de vivre ainsi seule et d'attendre quelqu'un qui ne viendra jamais, ce n'est pas naturel. »

Je haussai les épaules sans répondre, et je rentrai chez moi.

Il était à peu près dix heures du soir; Bernardine était déjà couchée, et j'allais me coucher moi-même, lorsque j'entendis qu'on frappait à la vitre deux coups légers. Je n'eus pas grand'peur d'abord, car il n'y avait rien à prendre chez moi, et la mère de Bernard venait quelquefois chez moi le soir et

frappait de la même manière pour se faire entendre.

Je me levai donc et j'ouvris la fenêtre sans défiance.

« Est-ce vous, mère ? »

Pour toute réponse, un homme sauta dans la chambre qui était au rez-de-chaussée et au niveau de la rue. Aussitôt, je poussai un cri.

« Tais-toi, dit-il. C'est moi, Matthieu. Ne me reconnais-tu pas ? »

Je reculai, moitié de frayeur, moitié de colère :

« Je ne vous connais pas. Que me voulez-vous ? Sortez, ou j'appelle.

— Pas de bruit, Rose. On viendrait, on me trouverait ici, et l'on croirait que tu m'as fait venir. Expliquons-nous tranquillement.

— Je ne veux pas m'expliquer, lui dis-je avec force. Sortez d'ici !

— Allons, tu fais la méchante ; tu as tort. Je t'aime, tu le sais bien. Tu es seule, je suis seul aussi, car mes enfants ne comptent pas. Nous pouvons bien vivre ensemble.

— Va-t'en, Matthieu, ou je crie : Au feu ! »

A ces mots, il saute tout à coup sur moi et veut me fermer la bouche. Mais je me dégage à la faveur de l'obscurité; je saisis une chaise, et la jette dans ses jambes. Il tombe, j'ouvre la porte, et je me mets à courir comme une folle dans la rue.

Dès qu'il vit que je m'étais échappée, il sortit lui-même, et pour éviter d'être rencontré, il descendit à travers les jardins qui vont de ce côté-là jusqu'à la rivière.

Quand je vis qu'il était parti, je rentrai moi-même toute tremblante dans la maison, je fermai soigneusement la porte et la fenêtre, je mis un bâton à côté de mon lit pour me défendre si j'étais attaquée la nuit, et je dormis assez tranquillement jusqu'au lendemain.

Je ne parlai de cette aventure à personne, et on ne l'aurait pas connue si un voisin, qui par hasard était dans son jardin, n'avait aperçu au clair de lune Matthieu qui fuyait du côté de la rivière. Il le reconnut sur-le-champ, et

n'eut rien de plus pressé que d'en parler le lendemain à tout le quartier.

Ce fut une rumeur générale. Si le feu avait pris à trois maisons à la fois, on n'en aurait pas fait plus de bruit.

On fit d'abord raconter au voisin tout ce qu'il avait vu.

« A quelle heure?

— A dix heures.

— C'était Matthieu? L'avez-vous bien reconnu?

— Parbleu! si je l'ai reconnu! il a laissé sa casquette dans mon jardin.

— Et d'où venait-il?

— Ah! pour cela, je n'en sais rien.

— Je le sais, moi, dit une femme. Il venait de chez Rose-d'Amour. »

A ce nom, tout le monde se mit à crier :

« En voilà une gaillarde, une effrontée! Rien ne pourra donc la corriger? Comment! elle va débaucher les pères de famille, maintenant!

— Faites attention à ce que je vous dis, ajouta une de mes camarades d'atelier, il y aura

encore quelqu'un de tué pour cette malheureuse.

— Ce n'est pas étonnant, dit une vieille femme. Les hommes n'aiment que ces créatures-là! »

Et cette fois encore, on rejeta sur moi tous les torts. C'était moi qui avais encouragé Matthieu. Du vivant de sa femme, je l'avais reçu chez moi tous les soirs. Quelqu'un dit qu'il l'avait vu sortir de ma maison à trois heures du matin. On plaignit la pauvre défunte, on assura qu'elle était morte du chagrin de voir la mauvaise conduite de son mari; enfin tout ce qu'on avait dit contre moi depuis le départ de Bernard se réveilla de nouveau, et cette fois je n'avais plus d'appui nulle part. Mon père était mort, mon pauvre père, le seul être qui m'eût aimée et protégée!

Il faut vous dire que j'avais encore, sans le savoir, un nouveau sujet de tristesse.

Quand je vis que Bernard ne m'écrivait pas et que sa mère ne me parlait plus de lui que rarement, de loin en loin, j'avais résolu d'apprendre à lire et à écrire, et d'écrire mes

lettres moi-même, car excepté le catéchisme, qu'on m'avait fait apprendre pour la première communion, je ne savais absolument rien de ce qu'on enseigne dans les écoles.

Mais en même temps j'étais fort embarrassée d'apprendre, car d'abord, madame, je n'avais pas la tête bien organisée pour les livres. Cela vient un peu de naissance, comme vous savez, et mon père, mes sœurs et moi nous avions la tête si dure qu'il avait fallu renoncer à nous apprendre à lire.

Cependant, comme je veux fermement ce que je veux, je m'en allai trouver un pauvre garçon qu'on appelait Jean-Paul, qui était sans famille, sans parents connus, et sorti, je crois, de l'hospice de Lyon. Ce pauvre Jean-Paul, qui était boiteux et marqué de la petite vérole, mais doux comme un mouton et aimé de tout le monde à cause de sa bonté, faisait le soir, après souper, une petite école de lecture et d'écriture à sept ou huit filles de mon âge qui n'avaient pas appris à lire mieux que moi, et qui en sentaient trop tard la nécessité.

Comme il était garçon tailleur et vivait de

son aiguille, sans être riche, il faisait son école gratis et ne se faisait pas prier pour écrire les lettres de son quartier. J'allai lui demander de me recevoir parmi ses élèves.

Le pauvre garçon me regarda en souriant, suivant sa manière, et me dit :

« Tu es bien grande, Rose-d'Amour, pour apprendre l'écriture à ton âge. Est-ce que tu veux écrire à ton colonel ?

— Justement. C'est à mon colonel.

— Au colonel Bernard?

— Oui, au colonel Bernard.

— Eh bien ! viens quand tu voudras. »

J'y allai le soir même, et je commençai à travailler si durement et avec tant d'application à faire des barres, des *a*, des *o*, des *i*, des *u*, des majuscules, des minuscules, de la ronde, de l'anglaise, de la bâtarde et de la coulée, que j'en étais bien souvent plus fatiguée que de bêcher la terre, tant la plume est un outil pesant pour celui qui n'en a pas l'habitude.

Enfin je commençai à écrire des lettres grandes d'un pouce, puis d'un demi-pouce,

d'un quart de pouce, et finalement de grandeur naturelle, et quoique je n'aie jamais été grande écrivassière, je puis maintenant me faire lire et lire les autres.

Pendant ce temps, Jean-Paul pensait à tout autre chose. Un soir, comme je m'en allais après la leçon, il me retint par le bras, et me fit signe qu'il avait quelque secret à me dire. Moi, toujours simple et bien éloignée de croire qu'on pût s'occuper de moi, je restai et je m'assis.

Jean-Paul ferma la porte et s'assit en face de moi.

« Rose-d'Amour, la bien nommée, dit-il, comment me trouves-tu? »

Je crus qu'il voulait rire.

« Très-joli garçon, » lui dis-je.

Il secoua la tête.

« Non, non, ce n'est pas cela que je te demande, Rose. Parle-moi sérieusement, et regarde-moi bien.... Écoute, j'ai vingt-six ans, cent francs d'économies et le mobilier que voilà; je t'aime à la folie. Veux-tu m'aimer?

— Est-ce que tu vas m'insulter, Jean-Paul? » lui dis-je d'un air triste.

Je me sentais venir les larmes aux yeux.

« T'insulter? moi! Rose-d'Amour! moi, t'insulter! As-tu pu le croire? Je te demande si tu veux te marier avec moi? »

Je lui tendis la main. Il la baisa et la serra dans les siennes.

« Eh bien, tu acceptes? dit-il. En ce cas, la noce se fera dans quinze jours.

— Elle ne se fera pas. Tu ne m'as pas comprise, mon bon Jean-Paul. Elle ne se fera jamais.

— Ah! oui, je le sais, tu aimes Bernard; mais pense-t-il encore à toi, et reviendra-t-il jamais?

— Qu'il revienne ou non, je l'aime, et j'ai promis de l'attendre.

— Non, tu ne l'aimes pas, s'écria-t-il. Écoute-moi, Rose, je sais ce qui t'arrête. C'est ta fille. Eh bien! je la reconnaîtrai. On se moquera de moi, mais je me moquerai des autres à mon tour. Je t'aime et je serai heureux. Je n'ai pas de parents, pas de famille,

je suis un enfant trouvé, je ne dois compte de rien à personne, et je t'aime. Ne me dis pas que tu ne m'aimes pas aujourd'hui : je le sais et je te le pardonne; mais tu m'aimeras un jour. Tu es si bonne! car je te vois depuis cinq ans, Rose, et je n'ai pas cru un seul mot de ce qu'on a dit de toi. Je ne le croirais pas quand je l'aurais vu de mes deux yeux. Tu es seule, sans amis, sans fortune, sans mari, sans amant. Je suis seul comme toi, et personne ne m'aime; appuyons-nous l'un sur l'autre, aimons-nous et marions-nous. Va, je ne serai pas jaloux de Bernard. Je te prends telle que tu es, et je t'aime mieux qu'aucune créature, car tu es la meilleure fille du quartier; et quoiqu'on t'ait fait bien du mal, tu n'as jamais cherché à te venger : et la vengeance aurait été pourtant bien facile. Ce qu'il me faut, c'est une bonne femme, douce et laborieuse, et soigneuse, et je sais que tu le seras, car tu l'es déjà. Dis un mot, Rose, et tu feras mon bonheur et peut-être le tien.»

Je ne puis vous dire, madame, combien je fus touchée des paroles de ce pauvre garçon :

je sentais bien qu'il disait vrai et qu'il m'aimait tendrement; mais moi je ne l'aimais pas, et surtout j'avais dans le cœur un trop tendre souvenir de Bernard.

Comme il vit que je ne répondais rien, il me crut ébranlée et voulut continuer. Ses yeux bleus, qui étaient pleins de douceur, m'imploraient encore mieux que ses discours; mais, d'un mot, je lui fermai la bouche.

« Adieu, Jean-Paul. Je te remercie, et tu seras toujours pour moi un ami, le meilleur et le plus sûr après Bernard; mais ce mariage est impossible, et je ne remettrai plus les pieds dans cette maison.

— Et tu ne me permettras pas d'aller te voir?

— Non, car tu ne pourrais pas t'empêcher de me parler de ce que je ne veux plus entendre. Devant Dieu, je suis la femme de Bernard, et je ne dois entendre de personne un mot d'amour. »

A ces mots, je sortis et refermai la porte. Il n'essaya pas de me retenir, tant il était consterné.

X

Quand on connut l'aventure de Matthieu, le père et la mère de Bernard, qui avaient été jusqu'alors assez bien disposés pour moi, ne purent pas s'empêcher de croire qu'il fallait que j'eusse fait de grandes avances à ce misérable, pour qu'il osât entrer chez moi par la fenêtre à dix heures du soir. Quand chacun eut dit son mot et raconté son histoire, le père Bernard hocha la tête et dit à sa femme :

« Rose-d'Amour ne sera pas notre fille.

— C'est une dévergondée, dit la mère. On m'assurait encore ce matin qu'elle recevait trois ou quatre jeunes gens toutes les nuits et, de plus, monsieur l'adjoint au maire.

— Qu'elle reçoive qui elle voudra, dit le père, j'empêcherai bien Bernard de l'épouser.

— Et moi aussi, dit la mère. Mais qui aurait cru cela de cette petite fille que nous avons tenue sur nos genoux, qui était si sage et si douce, étant enfant! Il faut que Dieu l'ait abandonnée. »

Le lendemain, sans perdre de temps, la mère Bernard vint chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Quoique je connusse déjà par mes camarades d'atelier tous les bruits qui avaient couru, j'étais loin de m'attendre à ce dernier coup.

Je ne vous rapporterai pas son discours. Je ne l'entendis pas tout entier. Aux premiers mots, je compris tout, et je reçus comme un coup de massue sur la tête.

« Ah! mère, lui dis-je, est-ce vous qui deviez me dire une chose pareille! »

Et je me mis à fondre en larmes.

« Écoute, mon enfant, répondit-elle, mets-toi à ma place. Tu ne penses qu'à toi ; moi, je pense à mon Bernard, et je ne serais pas bien aise qu'il fût le mari d'une coureuse. Je veux croire que tu n'as rien fait de mal, et que tu n'attirais chez toi ce Matthieu et tous les autres que pour chanter les psaumes avec eux et dire les litanies de la sainte Vierge ; mais....

— J'ai attiré Matthieu ? moi !

— Ma foi, je répète ce qui se dit. Ils sont là plus de trente qui ont vu les gens entrer chez toi à toutes les heures de la nuit, ou en sortir. Il faut bien croire de pareils témoins. Et après tout....

— C'est bien, lui dis-je en me levant, car je me sentais indignée, vous pouvez dire à Bernard ce qu'il vous plaira, mais vous êtes chez moi.

— C'est bon, c'est bon, on s'en va. Ne vas-tu pas faire la princesse parce que tu t'es mise dans ton tort ? Je ne te dis pas : au revoir, ma petite. »

Je la laissai partir et ne cherchai pas à la

retenir ; puis je repris ma vie accoutumée, et je retournai à l'atelier, malgré les cris d'indignation des voisins, qui disaient que je m'entendais avec Matthieu.

Le méchant homme lui-même le laissait croire, et en mon absence disait d'un air fin :

« Rose-d'Amour et moi, nous ne sommes pas aussi brouillés qu'elle veut le faire croire. »

Si vous me demandez pourquoi je n'ai pas quitté son atelier, je vous dirai, madame, que je craignais de ne pas trouver d'ouvrage dans un autre. Les mauvais bruits qui couraient m'auraient suivie partout; j'aurais été persécutée ailleurs tout autant et peut-être davantage; et d'ailleurs, je vous avoue que, grâce à mes lectures, — car depuis que Jean-Paul m'avait enseigné à lire, je lisais souvent l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ, et j'en tirais des consolations infinies, — grâce à mes lectures, je devenais à peu près indifférente à tout ce qu'on disait de moi. Toujours frappée au même endroit et par tous, je sentais ma blessure se cicatriser, et je commen-

çais à vivre dans un monde bien supérieur à tous les autres, dans le monde où les corps ont disparu, et où il ne reste plus que de purs esprits. Là, du moins, je me sentais libre.

Enfin, j'appris de mes camarades que Bernard allait revenir; on disait qu'il était sergent, qu'il allait obtenir un emploi dans les droits réunis, qu'il allait vivre comme un bourgeois, et sa mère parlait même de lui acheter une charge d'huissier.

A cette nouvelle, je sentis mon cœur battre plus vite et plus joyeusement, et je crus que mes peines touchaient à leur fin. Imaginez, madame, un enfer qui a duré sept ans avec la promesse du paradis! Voilà ce que je pensai tout de suite en apprenant ce retour. Du reste, j'en eus bientôt des preuves certaines.

La mère de Bernard commença à parcourir le quartier en racontant les campagnes de son fils, tous ses grades depuis celui de caporal jusqu'à celui de sergent; tous les Arabes qu'il avait tués; tous les bois de myrtes et de lauriers-roses où il avait chassé le lion, le tigre, la panthère, le léopard, la perdrix, le lièvre et

tous les autres animaux féroces. Elle fit blanchir sa maison du haut en bas ; quoique la maison, qui était neuve, comme vous savez, n'en eût guère besoin. Elle acheta des cravates, des mouchoirs, des chemises, douze paires de bas ; elle parlait même d'aller au-devant de lui jusqu'à Paris, et (à ce qu'on disait) de le faire revenir en poste comme un prince.

Toute la rue était en rumeur à cause de cet événement.

Pour moi, qui attendais Bernard avec plus d'impatience qu'elle, car je lui avais écrit depuis deux ans une douzaine de lettres auxquelles il n'avait jamais répondu, je me tenais plus renfermée que jamais dans mon atelier, et au sortir de l'atelier dans ma chambre.

J'étais certaine, quelque mal qu'on pût lui dire de moi, qu'il n'en croirait pas un mot, tant j'avais confiance en lui, et j'étais sûre que sa première visite et sa première parole seraient pour moi.

Enfin, j'appris un matin dans mon atelier que Bernard devait arriver le soir par la di-

ligence. Le père Bernard devait aller l'attendre avec tous ses amis, et la mère faisait préparer un grand souper dont la fumée (car nous étions voisins) pourrait se faire sentir jusque chez moi.

Rien n'était plus naturel que toute cette joie, ce festin et ses apprêts. Eh bien ! madame, il me semblait entendre parler de mon enterrement. A mesure que l'heure approchait, je me sentais prête à me trouver mal, et je fus forcée de sortir de l'atelier et de rentrer chez moi.

Je venais à peine de fermer ma porte et de m'asseoir près de la fenêtre, qui donnait sur la campagne, lorsque j'entendis les grelots des chevaux et le roulement de la diligence au fond de la vallée. En même temps, je vis les amis de Bernard et son père arrêter la diligence, le faire descendre et l'emmener bras dessus bras dessous après l'avoir embrassé.

« A quoi pense-t-il maintenant ? me disais-je. M'a-t-il oubliée ? Je le saurai en le voyant entrer. Son premier regard, sa première parole doivent être pour moi. »

J'avais mis ma plus belle robe et mon plus beau bonnet. J'avais habillé Bernardine comme une petite poupée, et je la retenais à grand'peine à côté de moi pour qu'elle fût tout à fait belle quand son père la verrait pour la première fois. Je me demandais aussi s'il fallait attendre Bernard, ou bien si je ne ferais pas mieux de descendre dans la rue et de me jeter dans ses bras dès qu'il aurait paru. Cependant un reste de défiance me retint, et j'attendis de pied ferme, mais non sans maudire la lenteur des minutes.

Il parut enfin au coin de la rue. Je le voyais, cachée derrière le rideau de ma fenêtre. Il était plus fort, plus hardi, mieux découplé, mieux pris dans sa taille, plus beau aussi ; mais c'était bien Bernard. Il avait penché son képi sur l'oreille, ce qui lui donnait l'air guerrier ; sa moustache était fine et longue. C'était un bel homme, un joli garçon dont toute femme eût été fière.

Il passa devant ma maison sans lever les yeux. J'étais là, prête à crier, à m'élancer, je laissai retomber le rideau. J'étais presque

folle de douleur. Pas un regard ! Ses amis étaient avec lui ; peut-être n'osait-il pas les quitter et entrer chez moi, mais pas un regard !

Il ne m'aimait plus !

Ainsi pendant sept ans j'avais souffert mort et passion à cause de lui ; mon père était mort, j'avais été déshonorée, je vivais seule, malheureuse, méprisée, abandonnée de tous : une seule chose me soutenait, son amour, et il ne m'aimait plus !

Le tonnerre serait tombé sur ma tête sans me faire plus de mal.

J'ôtai mon bonnet, je le jetai à terre, je pleurai de colère et de désespoir. Bernardine étonnée se jetait à mon cou et cherchait à me consoler.

« Tu m'avais promis de me faire voir papa. Où est-il donc papa ?

— Il est parti, mon enfant, il ne reviendra plus ! »

Quand la nuit fut venue et l'enfant couché, j'allai m'asseoir dans mon jardin, qui était voisin de celui de Bernard, sous un berceau

que mon père avait fait lui-même, et j'entendis de là le bruit du souper, le choc des verres, les cris de joie des amis, et le vieux Bernard qui buvait à la santé de son fils, de sa femme, de l'armée française, du roi des Français, de la garde nationale et du sultan Abd-el-Kader.

J'entendis aussi la voix de Bernard ; mais il me parut moins gai qu'on s'y attendait, et quelqu'un en fit la remarque.

« Je suis un peu fatigué, dit-il. J'ai fait cinq cents lieues sans dormir.

— Et tu veux dormir ce soir? dit le père. C'est trop juste. Eh bien ! va te coucher, mon garçon ; et nous, amis, buvons. »

Bernard monta dans sa chambre, et au lieu de se coucher, s'assit auprès de la fenêtre. Il appuyait son menton sur sa main. Je le voyais parfaitement quoiqu'il ne me vît pas, car son visage était éclairé par la lune et j'étais dans l'ombre, sous le berceau.

Après être resté plus d'une heure dans cette position, il poussa un long soupir, ferma la fenêtre et se coucha.

Quelques moments après, ses amis sortirent

de la maison, et j'entendis le vieux Bernard qui chantonnait un air à boire :

> Que Momus et la Folie
> Veillent toujours sur notre vie, etc.

Alors, toute brisée par le désespoir, j'allai me coucher à mon tour. Voilà comment se passa ce jour dont j'avais attendu tant de bonheur.



XI

Le lendemain fut pareil. Bernard passa et repassa devant ma maison, sans même lever les yeux sur ma fenêtre. Oh ! sa mère avait dû lui raconter de moi de terribles histoires. Je ne puis vous dire, madame, combien j'étais indignée. Quelque chose qu'on m'eût dit de lui, de quelque crime qu'on l'eût accusé, je n'en aurais rien cru ; et lui, sur un simple récit, me croyait coupable et me condamnait sans m'entendre.

Que dis-je? il me condamnait! il poussait si loin le mépris qu'il ne daignait pas s'informer de moi, ni douter un seul instant! Et tous ces bruits infâmes qui avaient couru sur moi, lui seul en était cause; quand le monde entier m'aurait condamnée, lui seul aurait dû m'absoudre : et pendant que je vivais dans la solitude et le désespoir, il fêtait ses amis, il en était fêté; il riait peut-être quand on lui parlait de moi!

Cette pensée devint si continuelle et si désespérante, que je crus retrouver un moment la force d'oublier Bernard et de me faire à moi seule une vie, puisque je ne pouvais plus être mariée à celui pour qui j'avais tout sacrifié.

Je continuai d'aller à l'atelier en ayant soin d'éviter les rues et les heures où je pouvais craindre la rencontre de Bernard. Je ne voulais pas qu'il me crût assez peu fière pour le rechercher et me justifier près de lui.

Il ne me fut pas du reste très-difficile de l'éviter, car il prenait de son côté le même soin, et quoique les deux maisons fussent très-

proches voisines l'une de l'autre, et que les deux jardins fussent très-petits et séparés seulement l'un de l'autre par un mur à hauteur d'appui, nous vécûmes pendant trois semaines côte à côte sans nous voir et sans échanger une parole.

Une seule fois, je le vis paraître à l'entrée de la rue au moment où je sortais moi-même. Aussitôt je me sentis pâlir si fortement que la force me manqua, et je rentrai chez moi sans le regarder.

Ne croyez pas, madame, qu'il y eût là quelque sentiment de honte. Non : je me sentais forte devant lui. Tout le monde pouvait me reprocher d'avoir failli ; lui seul ne le pouvait pas, car je n'avais failli que pour lui.

Cependant on commençait à s'étonner de sa conduite. Les histoires d'amour, c'est comme les assassinats ; tout le monde aime à en parler, et surtout les femmes. Mes camarades d'atelier s'aperçurent bien vite que Bernard ne pensait plus à moi. On nous surveilla, on vit bien que ni publiquement ni secrètement nous n'avions ensemble aucune intelligence ;

on lui en parla, et voici comment, car j'ai su plus tard toute l'affaire.

Un jour, une fille assez coquette du quartier, qui avait, je crois, quelque envie d'épouser Bernard, causait avec lui.

« Oh! vous, dit-elle, on ne peut pas se fier à vous.

— Pourquoi? demanda Bernard.

— N'avez-vous pas trompé cette pauvre Rose-d'Amour. »

Bernard devint sombre tout à coup.

« Ne parlons pas de cela, dit-il. C'est elle qui m'a indignement trompé, et pour qui? pour ce Matthieu, un misérable, pour Jean-Paul, un enfant trouvé, et qui sait encore pour combien d'autres? Ah! la malheureuse! elle m'a bien fait souffrir! »

Il faut vous dire qu'en effet le pauvre Jean-Paul, après que je l'eus refusé, ne se tint pas pour battu, et raconta son amour à tous les voisins; et quoiqu'il eût dit très-honnêtement et très-franchement toute la vérité, les autres filles, qui se trouvaient blessées de la préférence qu'il me donnait, avaient raconté

l'histoire tout autrement que lui, disant qu'il en agissait ainsi par ruse et pour mieux cacher son jeu.

La conversation de Bernard et de cette fille me fut bientôt répétée par une de mes camarades d'atelier, car on se faisait un plaisir de me tourmenter, parce que je ne voulais jamais rendre le mal pour le mal, ayant toujours à l'esprit cette parole de Jésus-Christ, que je lisais tous les soirs dans l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres. »

Ces paroles de Bernard me rejetèrent de nouveau dans une douleur dont vous ne pouvez avoir d'idée. Perdre ses amis, ses parents, son mari, c'est le plus grand malheur du monde; mais se sentir méprisée de celui qu'on aime le plus, n'est-ce pas le comble de toutes les calamités?

Alors, je commençai à désespérer de tout et à me dégoûter de la vie. Les livres saints eux-mêmes, que je lisais si souvent, n'avaient plus de consolation pour moi.

« Oui, puisqu'on me traite comme une malheureuse femme, odieuse à tous et mé-

prisée de tous, pensai-je, c'est que Dieu ne veut pas que je vive plus longtemps, c'est que je n'ai plus rien à faire ici-bas. »

Hélas ! madame, je ne me justifie pas, je vous raconte toutes mes pensées. Cependant, au moment de mourir, j'étais retenue par la crainte de laisser Bernardine seule sur la terre et exposée peut-être aux mêmes malheurs que sa mère.

« Eh bien, me dis-je, je vais la lui léguer en mourant. S'il ne m'aime plus, du moins il aimera sa fille. »

Un soir, donc, je mis le lit de Bernardine dans la chambre qui était à côté de la mienne, je fermai soigneusement la porte, j'écrivis à Bernard une lettre que voici :

« Bernard, tu m'as perdue, tu m'as abandonnée. Je te pardonne, je meurs. Prends soin de ta fille. A ce dernier moment, où je vais paraître devant Dieu, je le jure, je n'ai jamais aimé que toi. Tu élèveras Bernardine et tu lui parleras quelquefois de sa mère, n'est-ce pas? Adieu ! »

En même temps, je m'habillai de ma plus

belle robe, j'allumai au milieu de la chambre le feu que j'avais mis dans un réchaud, et je me couchai sur mon lit, en laissant sur la table une lampe allumée.

Mais avant de vous dire ce qui suivit, il faut que vous sachiez que les paroles de Bernard n'avaient pas été rapportées à moi seule. Elles arrivèrent aussi jusqu'aux oreilles de mon pauvre ami Jean-Paul.

Comme c'était un très-honnête garçon, tout rempli de délicatesse, il ne voulut pas souffrir qu'on m'accusât faussement d'une faute qu'il savait fort bien que je n'avais pas commise, et il voulut m'en justifier lui-même. Il alla donc trouver Bernard.

C'était après la journée terminée. Bernard, fatigué de son travail, mécontent de moi, de tout le monde et peut-être de lui-même, le reçut fort mal ; mais Jean-Paul ne se rebuta point.

« Tes grands airs ne m'imposent pas, dit-il à Bernard. Je suis bon tout comme un autre pour te prêter le collet, et il faut que tu m'écoutes.

— Parle donc, puisque tu veux parler.

— Oui, je veux parler et dire la vérité, et peut-être suis-je le seul qui puisse ou qui veuille la dire sur Rose-d'Amour.

— Oh! oh! dit Bernard, que ce ton-là et la sincérité connue de Jean-Paul engagèrent à l'écouter plus attentivement.

— Oui, l'on t'a menti, si l'on t'a dit que Rose-d'Amour m'avait aimé.

— Sais-tu que c'est ma mère qui me l'a dit?

— Eh bien, sauf ton respect, la mère Bernard a menti comme tous les autres. Il y a ici une ligue contre cette pauvre Rose-d'Amour, et j'en sais bien la raison : c'est qu'elle a plus d'esprit, de bonté et de raison dans son petit doigt que toutes celles qui font tant les dédaigneuses n'en ont dans toute leur personne. Et, tiens, pour preuve, si tu y renonces, je l'épouse.

— Toi? dit Bernard étonné.

— Oui, moi, Jean-Paul, dit la *Paire-de-Ciseaux*, et si elle l'avait voulu il y a deux ans, ce serait déjà fait; mais elle t'attendait, la

pauvre créature, et voilà comment tu la récompenses.

— Mais, dit Bernard toujours défiant, quel intérêt as-tu à me la faire épouser?

— Pauvre Bernard! tu es bien de la race de ceux qui disent toujours : « Voilà un honnête « homme. Quel intérêt a-t-il à être honnête? » Eh bien! oui, puisque tu veux le savoir, oui, j'ai un intérêt, c'est que si tu l'abandonnes positivement, peut-être voudra-t-elle de moi; et ma foi, je ne ferai pas le difficile; je la prendrai dès demain, si elle veut, et même je t'inviterai à la noce.

— Qui t'empêche de commencer par là?

— Ah! c'est que je veux qu'elle ne doute pas que tu l'abandonnes. Cela pourra la décider en ma faveur. Et pour preuve de cet abandon, je veux que tu sois mon garçon d'honneur, et que tu ailles lui faire ma demande en mariage.

— Tu es fou!

— Je ne suis pas fou du tout; je suis très-sensé. Je la connais depuis sept ans; je l'ai toujours vue aimable, douce, gaie, et fidèle à

son devoir et à toi. C'est une femme comme celle-là qu'il me faut. Je me moque du passé. Ne suis-je pas moi-même un enfant trouvé? et si mon cœur est content, ai-je besoin de prendre l'avis du voisin?

— Mais enfin, dit Bernard qui doutait toujours, tu la prends quoiqu'elle ait été ma maîtresse; ne pourrais-tu pas la prendre aussi quoiqu'elle eût appartenu à Matthieu comme à moi?

— Et tu crois cela, imbécile? Matthieu s'est vanté, comme un fanfaron qu'il est, et jamais il n'a baisé le bas de sa robe. D'ailleurs, si tu ne l'aimes plus, que t'importe Matthieu et tout l'univers?

— Mais tu voulais me la faire épouser, tout à l'heure.

— Moi? jamais je ne t'en ai parlé. Je pense que c'est ton devoir parce qu'elle t'aime, et parce qu'elle a une fille de toi; mais je crois aussi que tu la rendras très-malheureuse, car tu es orgueilleux, égoïste, tu crois que le soleil et la lune tournent autour de toi, et tu tournes toi-même à tout vent comme une gi-

rouette. Le premier venu te fait voir des étoiles en plein midi. Quand tu es venu ici, l'on t'a fait croire tout ce qu'on a voulu; tu as tout avalé parce que tu es sans réflexion, et tu as rejeté cette pauvre Rose parce que tu es plein de vanité; et si vous vous mariez et qu'une méchante langue te parle encore d'elle, tu es si fou que tu croiras tout, tu te mettras en colère, tu la battras ou la tueras, et, dans tous les cas, tu la rendras éternellement malheureuse. Moi, au contraire, je l'aimerai toute ma vie, et elle m'aimera aussi, je le sais, non pas d'amour, car on n'aime pas deux fois, mais de bonne et tendre amitié; et je serai son mari, je saurai toutes ses pensées, et je l'aimerai et l'honorerai éternellement, et je la protégerai contre tous, et j'ôterai pour elle les cailloux du chemin où elle s'est blessée si souvent, la pauvre fille! Et s'il faut....

— Écoute, interrompit Bernard, tu es un honnête homme, je le sais, et tu ne voudrais pas me tromper. Jure qu'elle ne t'a jamais aimé.

— Je le jure.

— Et jure aussi qu'elle n'a jamais aimé Matthieu.

— Je jure que je le crois, dit Jean-Paul; mais si tu veux savoir la vérité, interroge-le lui-même. J'irai volontiers chez lui avec toi, et je serai votre témoin.

— Eh bien! allons, dit Bernard.... Ah! si tu avais dit la vérité, quels remords pour moi!»

Matthieu était chez lui et fronça le sourcil en les voyant entrer. Il se douta bien à leur mine que Jean-Paul et Bernard venaient chercher une explication sérieuse.

« Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Te parler en particulier, dit Bernard. Fais sortir tes enfants.

— Sortons nous-mêmes, » dit Matthieu.

Et comme s'il eût craint quelque attaque, il prit dans un coin un fort bâton de houx. A cette vue Bernard, qui comprit sa pensée, en prit un autre de force et de longueur égales; Jean-Paul seul resta sans armes.

« Viens sur la route, un peu loin des maisons, dit Bernard. Il ne faut pas que personne, excepté Jean-Paul que voilà, entende

la question que je vais te faire, ni ta réponse. »

Matthieu y consentit, et ils marchèrent en silence jusqu'auprès d'un petit bois qui n'était pas fort éloigné.

« C'est là, dit Bernard. Arrêtons-nous. On dit, Matthieu, que tu t'es vanté d'avoir eu les bonnes grâces de Rose-d'Amour?

— Je ne m'en suis pas vanté, répondit Matthieu.

— Eh bien! on l'a dit, et tu n'as pas dit le contraire.

— Ce n'est pas à moi à faire taire les langues.

— Voyons, dit Bernard, qui commençait à s'échauffer, as-tu été aimé d'elle, oui ou non?

— De quel droit fais-tu cette question? demanda Matthieu avec un grand sang-froid.

— Je devais l'épouser, et j'ai d'elle une fille. J'ai le droit de savoir si celle que je veux épouser est digne de moi.

— Et quelle preuve as-tu que je vais dire la vérité? Va, laisse parler les femmes. Épouse

Rose, si cela te fait plaisir, et ne l'épouse pas si cela t'ennuie; mais ne va pas t'inquiéter et te tourmenter la cervelle pour savoir ce qu'elle a fait en ton absence.

— Ainsi, tu refuses de répondre?

— Je refuse.

— Alors défends-toi, car je vais te briser le crâne.

— Fou! dit l'autre, qu'est-ce que cela prouvera? Mais, si tu le veux, je suis prêt. En garde! »

Ils se battirent à coups de bâton pendant un bon quart d'heure, éclairés seulement par la lune. Jean-Paul était témoin. Enfin, Matthieu reçut un dernier coup sur la tête, si violent qu'il en demeura tout étourdi. Il s'assit dans le fossé qui bordait la route, et se lava la figure, qui était couverte de sang. De son côté, Bernard se lavait aussi les mains dans l'eau du fossé.

« Maintenant, dit Matthieu, la bataille est finie, du moins pour ce soir, car je ne puis plus me soutenir, et il faudra me ramener chez moi. Je vais répondre franchement à ta

question. Oui, j'ai voulu plaire à Rose-d'Amour; oui, je suis allé chez elle un soir sans sa permission....

— Ah! misérable, s'écria Bernard, tu l'avoues donc?

— Pour moi, oui; mais pour elle, non. Elle courut dans la rue en me voyant, et, comme je crus qu'elle allait appeler les voisins, je me mis à courir à travers les jardins. C'est ce jour-là qu'on me vit et qu'on fit toutes les histoires que ta mère t'a racontées.

— Et pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt? dit Bernard.

— Pour te donner confiance. Si j'avais parlé avant de me battre, tu aurais cru que je niais pour éviter la bataille. D'ailleurs, entre nous, j'étais un peu jaloux de toi, et j'espérais bien te frotter les épaules. Le bon Dieu a voulu que les miennes fussent frottées et non pas les tiennes. »

Quand Bernard entendit ces paroles, il fut saisi d'une telle joie, qu'il voulut courir sur-le-champ vers la ville pour se réconcilier avec moi; mais Jean-Paul le rappela.

« Eh! dit-il, donne-moi donc un coup de main pour transporter Matthieu, qui va passer la nuit dans ce fossé si tu ne m'aides.

— Qu'il y crève, s'il veut! dit Bernard; il l'a bien mérité! »

Cependant il vint au secours de son camarade et amena Matthieu, qui était d'ailleurs plus meurtri de coups que grièvement blessé.

Dès qu'il fut dans son lit, Bernard le quitta pour venir se réconcilier avec moi. Bernard courait si vite que l'autre avait peine à le suivre. Il était dix heures du soir, et tout le quartier dormait déjà. Ils virent ma lampe allumée, à travers les vitres, et frappèrent.

Le charbon était à peine allumé depuis une demi-heure, et déjà la fumée se répandait dans l'appartement. Je me sentais défaillir et ne répondis pas à l'appel qu'on me faisait du dehors.

« Rose-d'Amour! c'est moi! c'est moi! » criait Bernard.

Je reconnus cette voix et je crus rêver ou entrer déjà dans la mort. Cependant les cris

continuaient, et comme je ne répondais pas, Bernard frappa si violemment la fenêtre qu'elle s'ouvrit, à demi brisée, et il entra en sautant dans la chambre avec Jean-Paul. L'air frais entra avec eux et commença à me ranimer.

« Ah! la malheureuse! dit Jean-Paul, elle a voulu s'asphyxier. »

Et il ouvrit aussitôt la porte.

A ces mots, Bernard s'élança vers mon lit, et m'embrassa sans que j'eusse le temps de me reconnaître.

« Rose, chère Rose, c'est moi, Bernard, moi qui t'aime et qui te demande pardon à genoux! »

Je ne vous répéterai pas, madame, tout ce qu'il me dit dans ce premier instant. Je l'entendais moi-même à peine, tant j'étais étonnée, joyeuse et troublée de ce changement. Avoir touché la mort de si près, et rentrer tout à coup dans la vie, dans la joie, dans le bonheur!

« M'aimes-tu, me pardonnes-tu? » demandait mille fois Bernard.

Pour toute réponse, je me laissai aller dans ses bras.

A cette vue, Jean-Paul, que je n'avais pas encore aperçu, détourna la tête et sortit brusquement. Si généreux qu'il fût, notre bonheur lui faisait mal.

Bernard passa la moitié de la nuit à me raconter tout ce qu'il avait souffert à cause de moi, toutes les vilaines histoires qu'on lui avait écrites au régiment, et quand je voulus me plaindre de sa crédulité, il me ferma la bouche d'un baiser. De mon côté, je lui racontai tous mes malheurs, et comment la seule espérance de le revoir m'avait soutenue pendant ces sept années d'infortune.

« Va, va, dit-il, plus rien ne nous séparera. Dans quinze jours nous serons mariés. »

Mais quand je lui montrai notre petite Bernardine, qui dormait et n'avait rien su des événements de la nuit, il s'écria qu'elle était plus belle que tout ce qu'il avait vu sur la terre, moi seule exceptée, et il me jura si passionnément de m'aimer toujours, que je vis bien qu'il disait vrai et que je serais heu-

reuse dorénavant pour le passé et pour l'avenir.

Douze jours après nous fûmes mariés. La veille, Jean-Paul vint me dire adieu.

« Vous ne restez pas pour la noce ? lui dis-je.

— Non, Rose, je vous remercie. Vous êtes heureuse, et par moi ; j'en remercie le ciel, mais je ne puis m'accoutumer à vous voir au bras d'un autre. Je pars ce soir pour l'Amérique. Là, je verrai du nouveau, et je vous oublierai peut-être. Adieu. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9.

